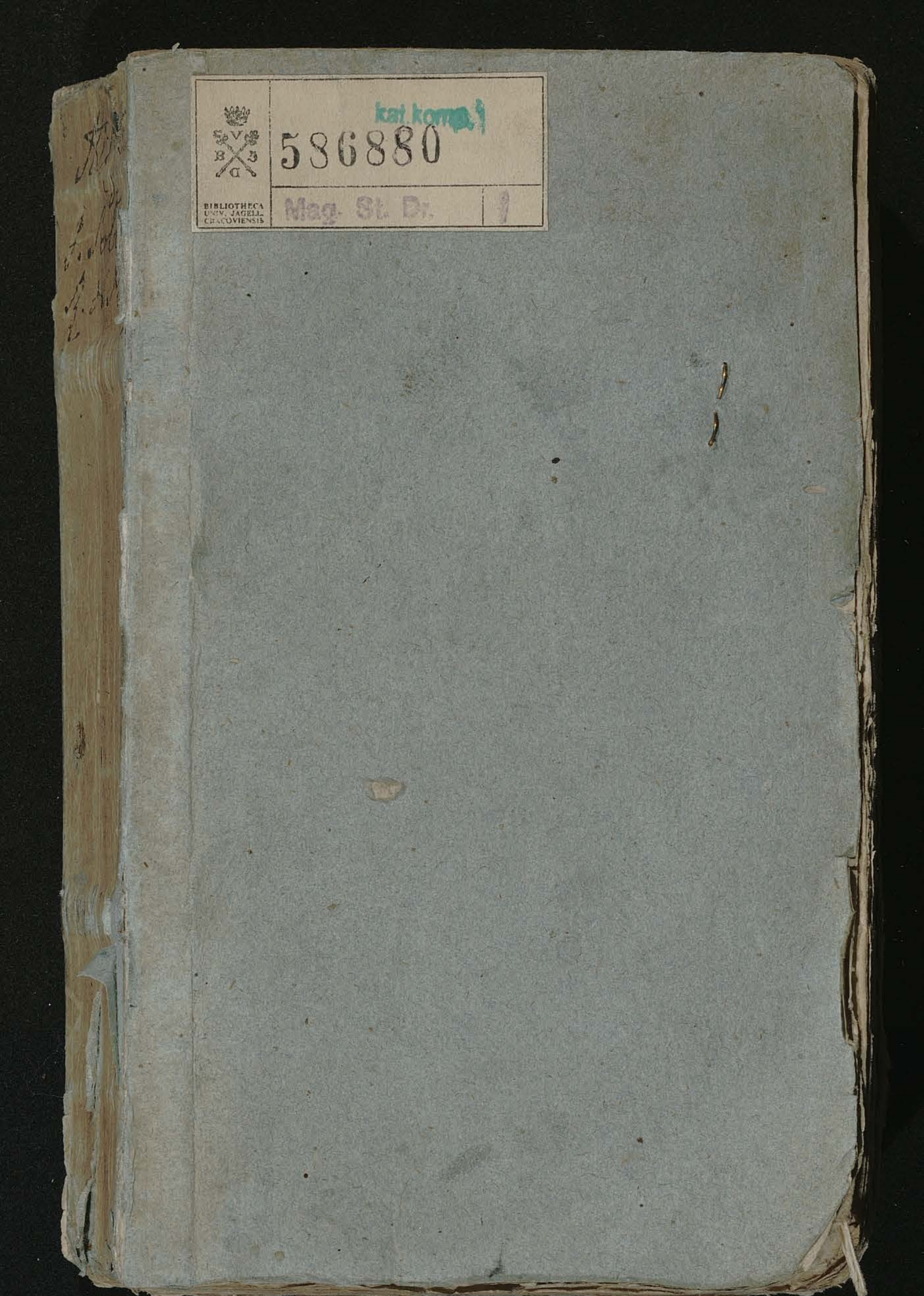

BIBLIOTHECA UNIV. JAGELL. CRACOVIENSIS
586880
kat. komp.
Mag. St. Dr.

Thaddeus Partyka

7970 STUART AVENUE, APARTMENT 4
MONTREAL 303, QUEBEC
TELEPHONE: 274-7217

Thaddeus Partyka
COLLÈGE DU VIEUX MONTRÉAL

200 OUEST, RUE SHERBROOKE
MONTRÉAL 129, QUÉBEC
TÉLÉPHONE: 842-7161, POSTE 133

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Par M. L'ABBÉ COYER.

TOME TROISIÉME.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à LEIPSIC,
Chez MAURICE GEORGE WEIDMANN.
CIↃ IↃCC LXI.



HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

LIVRE VII.

Jean paſſa l'hiver à Cracovie, A. 1684. où il reçut les félicitations de l'Europe. Mais aux yeux de la République il n'avoit rien fait, s'il ne reprenoit Kaminieck. C'étoit le vœu général dans toutes les Diètes. La conjoncture paroiſſoit favorable. Les Turcs étoient occupés en Hongrie avec les Impériaux qui venoient de mettre le ſiége devant Bude ; & il leur naiſſoit de nouveaux ennemis. Les Moſcovites & les Vénitiens demandoient à entrer dans la ligue. La Moſcovie avoit fait, en différens tems, des pertes conſi-

 déra-

A. 1684. dérables en fe mefurant avec les forces Othomanes. Venife fe plaignoit auffi. Cette République qui, au commencement du cinquiéme fiécle, n'étoit qu'une retraite de Pêcheurs & de quelques fugitifs, avoit fondé fa grandeur par terre & par mer fur fon commerce, & au tems des croifades, au lieu de fe confumer dans cette maladie épidémique, elle s'étoit enrichie par la conquête de l'Isle de Candie, du Péloponèfe & des meilleurs pays de la Gréce. La Patrie des *Periclès*, des *Sophocle*, & des *Platon* auroit pû recouvrer quelque luftre: mais le Turc en chaffant les Vénitiens l'avoit replongée dans la Barbarie. Un autre grief tout récent des Vénitiens, étoit que leurs vaiffeaux, pendant le fiége de Vienne, avoient été infultés dans le Port de Conftantinople. Ils efpéroient donc, ainfi que les Mofcovites, réparer leurs pertes, en s'alliant avec Jean, dont la conduite & la valeur paroiffoient enchaîner les fuccès. Leurs Ambaffadeurs arrivés à Varfovie, traiterent avec lui, & en même tems avec l'Empereur qui fembloit prédeftiné à cueillir les principaux fruits de la ligue.

L'Armée Polonoife s'étoit affoiblie par fes victoires. Le Grand-Général Jablonowski n'avoit rien oublié pour la rétablir: mais malgré fes foins, elle reftoit moins

moins forte que dans la campagne de A. 1684.
Vienne. Elle regrettoit encore le Petit-Général *Sieniawski*. Celui qui prit sa place, André Potoçki, Castellan de Cracovie, la consola. Ce premier personnage dans le Sénat, se disposoit à devenir le premier dans l'Armée. Les Polonois joignirent les Lithuaniens sur la fin de Juillet. Ceux-ci n'avoient plus à leur tête le Grand-Général Paç. La mort avoit fini son Généralat, & il laissoit à la Pologne des regrets que le Roi ne partageoit pas. On connoissoit d'autres *Paç*, parmi lesquels on auroit pû lui choisir un successeur; mais Jean avoit résolu d'abaisser cette Maison. L'aîné des Sapieha fut revêtu du suprême commandement, & en même tems du Palatinat de Wilna.

Jean avoit toutes sortes de raisons apparentes pour se dispenser de faire cette campagne. Les travaux éclatans de la derniere & de tant d'autres, sembloient lui permettre un repos honorable. Le succès du siége qu'on alloit former avec des forces médiocres, étoit très-incertain. Les Maîtres du Monde choisissent ordinairement leur tems pour marcher à la gloire. Celle qui se présentoit, n'offroit rien d'assez éblouissant. Ce n'étoit plus contre Mahomet en personne, comme en 1672, que Jean alloit combattre. Ce n'étoit pas même contre un Grand-

A. 1684. Visir, revétu de toute la puissance du Sultan. C'étoit contre un simple Séraskier qui commandoit plus de Tartares que de Turcs. Un tel adversaire ne flattoit point l'orgueil du Trône; & enfin le Roi pouvoit confier l'expédition au Grand-Général Jablonowski, dont il connoissoit les talens, & qui auroit bien voulu faire quelque chose sans son Roi.

Tous ces motifs ne purent le retenir dans les plaisirs de Varsovie. Il se mit à la tête de l'Armée & s'avança sur Jaslowiecz. C'étoit la seconde Ville de la Podolie, avant que les Turcs se fussent emparés de cette belle Province. Ils avoient brûlé la Ville, ne conservant que le Château, Château de défense extrêmement massif, composé de huit grosses tours, situé sur un rocher, dont la riviere de Janowf fait une presqu'isle. Au pied du rocher on voyoit une enceinte de murailles peu élevées avec plusieurs tours quarrées de la même hauteur. Ce fut principalement la bombe qui emporta ce Fort, où il y avoit cinq cents trente Janissaires & treize piéces de canon. Les objets hors de la vûe grossissent au gré de l'imagination. Le bruit de cet exploit retentit dans toute l'Europe. A peine en eût on parlé, sans le grand appareil qui l'environnoit, toutes les forces de la République en mouvement, la pré-

préſence du Roi & de ſa Cour; la Reine elle-même, témoin de ce premier ſuccès, croyoit en partager la gloire. Son ame s'allumoit au feu guerrier de ſon époux. La campagne finit là pour elle. A. 1684.

Il s'agiſſoit de Kaminieck; ce n'étoit plus un amuſement de Reine. Le Roi, continuant ſa marche, côtoya le Nieſter, dans le deſſein d'y jetter un pont, d'entrer dans la Moldavie, pour couper toute communication des Turcs avec Kaminieck, & d'hiverner dans cette Province, au cas que la Place fît toute la défenſe dont elle étoit capable. Ce projet, qui ôtoit à la Place tout moyen de ſe rafraîchir, l'auroit tenue bloquée pour la réduire à ſe rendre dans ſix mois ſans effuſion de ſang: manœuvre trop humaine pour être glorieuſe.

La grande diligence de l'ennemi dérangea tout le plan. A peine commençoit-on à travailler au pont, que vingt mille Turcs, & un plus grand nombre de Tartares parurent ſur l'autre bord du fleuve. Mahomet avoit perdu dans la campagne de Vienne dix-ſept Bachas de mérite, il ne lui en reſtoit que trois de réputation. *Soliman* en étoit un; né en Boſnie, Province qui nourrit des gens de tête, il cherchoit à ſe ſignaler pour monter au Viſiriat que la ſuite des événemens lui donna. Au premier bruit de la mar-

A. 1684. che du Roi, il s'étoit avancé dans la Moldavie & la Valaquie, où les deux Cantacuzènes régnoient, *Démétrius* & *Serban*. On les avoit vûs Jouailliers à Conſtantinople, où un de leurs ancêtres avoit porté la Couronne Impériale. Serban avoit des qualités: mais il entretenoit des correſpondances ſuſpectes avec Vienne & Moſcou: *Je ſais tout*, lui dit Soliman, *tu ſeras obſervé.* L'autre, indigne de ſon nom, étoit un Prince foible, ſans talens & peu propre à commander dans un tems de criſe; il le dépoſa & donna la Couronne de Moldavie à Cantémir qu'il croyoit attaché aux intérêts de la Porte: c'étoit ce brave qui avoit ſauvé les Sultanes devant Kaminieck. Après cet arrangement il ſe préſentoit au Nieſter lorſqu'on l'en croyoit encore bien éloigné, & cette célérité fut ſoutenue d'une contenance ferme.

Il ne fut pas poſſible de jetter un pont en ſa préſence. Les Tartares n'en eurent pas beſoin pour venir aux Polonois. Cette Nation que rien n'arrête, qui vit de peu, & qui ſait tout ſouffrir, ſeroit encore la plus redoutable de la terre, ſi elle avoit la diſcipline Européenne. Telle qu'elle eſt, on craint plus ſes ravages que ſes armes. La Hongrie, en ce moment, ſe trouvoit très-heureuſe d'en être débarraſſée. Ils envelopperent l'Armée Polonoi-

lonoiſe, en la harcelant de tous côtés, A. 1684.
ſans vouloir engager une action, auſſi prompts à fuir qu'à ſe préſenter, toujours prêts à repaſſer le fleuve, s'ils s'y trouvoient forcés.

On voyoit parmi eux une Horde qui ſe diſtinguoit par l'audace & l'acharnement; c'étoit de ces Tartares *Lipka* qui avoient vécu ſous les Loix de la Pologne en Lithuanie, & qui étoient retournés à leur origine par la paix de Zurawno. Cet article du Traité fut plus funeſte à la Pologne, qu'il ne lui parut d'abord. Elle perdoit des cultivateurs & des Soldats qu'elle avoit inquiétés ſur la Religion Mahométane; car malgré la Loi de tolérance établie dans la République, il ſe trouve quelquefois des zélés puiſſans qui abuſent de leur pouvoir. Les perſécutés devinrent ſes ennemis les plus dangereux. Ils joignoient la ruſe à la haine & au courage. Habitués en Lithuanie depuis trois ſiécles, rien ne les diſtinguoit plus des Polonois. Ils en conſervoient l'habillement, les armes & la langue. Ils n'avoient perdu que ce qui auroit pû ſervir à les faire reconnoître, cette laideur naturelle aux Tartares, ces petits yeux, ce nez écraſé, ce teint baſanné, fruits du climat d'où ils étoient ſortis. Polonois en tout, excepté dans le cœur, ils avoient ſurpris le Fort *Mienzibow*, d'où ils éten-

A. 1684. doient leur courſe dans la Ruſſie Noire. Ils ſe gliſſoient avec facilité dans les Villages, dans les Châteaux de la Nobleſſe, dans les Maiſons Religieuſes, faiſoient partout de grands dégâts & beaucoup d'eſclaves. L'occaſion préſente augmentoit leur ardeur. Ils entroient dans le camp Polonois de nuit & quelquefois de jour; ils enlevoient des équipages, ils ſe mêloient aux Fourageurs & les ſabroient. Il étoit défendu de leur faire quartier, mais on ſe trouvoit rarement dans le cas de cette ſévérité.

Pendant cette petite guerre, qui ne laiſſoit pas de fatiguer les Polonois, les Turcs, ſur le bord oppoſé du fleuve, ſe contentoient d'empêcher le paſſage. Les deux Armées ſe regardoient ſans décider. Un Tartare diſtingué qui avoit été autrefois à la Cour de Pologne pour traiter de la rançon de ſon frere, cria qu'il ſouhaitoit de voir encore le grand Roi. Jean fit répondre qu'il lui enverroit non-ſeulement une eſcorte, mais des ôtages. Le Tartare répliqua que ſa ſeule parole valoit mieux que tous les ôtages, & qu'il viendroit le lendemain. On a ignoré ce qui rompit cette entrevue.

Cependant Kaminieck, l'objet de cette campagne, reſtoit à couvert; & l'Armée Polonoiſe ſouffroit beaucoup dans un pays entierement déſert. Lorſque Cu-

progli

progli, en 1672. avoit conquis la Podolie, Province si belle & si féconde alors, il avoit permis aux Polonois de se retirer avec tout ce qu'ils pourroient emporter avec eux. Ce n'étoit pas un ordre; mais il ne vouloit point de mécontens sous les loix de la Porte. La Noblesse, le Clergé & les Maisons Religieuses donnerent l'exemple de la retraite; le Peuple suivit: conduite peu sage pour une Province qui pouvoit espérer de rentrer un jour sous la domination Polonoise. Les vainqueurs brûlerent donc les Villes & les Villages désormais inutiles, & toute la Podolie n'existoit plus que dans la seule Ville de Kaminieck. Un seul terrein cultivé s'étendoit l'espace de trois lieues depuis les glacis de la place jusqu'aux ruines de Zwaniek, Ville autrefois considérable. L'Armée Polonoise consomma tout ce qu'elle put; le feu détruisit le reste jusqu'aux portes de Kaminieck. C'étoit faire du mal à l'ennemi: mais ce n'étoit pas le soumettre. A. 1684.

Un siége en forme d'une Place aussi forte où il y avoit une garnison de dix mille hommes, & en présence d'une Armée supérieure, devenoit impossible.

Jean voulut du moins élever une citadelle contre Kaminieck pour en préparer la chûte dans un tems plus favorable. Il choisit à une lieue de distance, un

A. 1684 un rocher isolé, baigné par la même riviere qui passe à Kaminieck, & peu éloigné du Niester. Il occupa son Infanterie & ses Dragons à le fortifier. Les Turcs ne virent pas ces travaux d'un œil tranquille; ils passerent le Niester pour les troubler. C'est ce que Jean souhaitoit, dans l'espérance d'amener une bataille: mais le Séraskier n'étoit pas de cet avis. Il se contenta d'escarmoucher sans cesse avec la Cavalerie Polonoise. Jean alloit souvent à lui: mais le Séraskier se retiroit incontinent sous le canon de la Place. Le Fort de la Trinité, (ce fut le nom de l'ouvrage qui s'élevoit,) s'acheva en six semaines. Ce Fort où l'on mit une garnison, incommoda beaucoup la Place tout le tems qu'elle resta encore au pouvoir de l'ennemi. Elle ne pouvoit plus recevoir ses convois qu'en tirant le sabre.

La saison s'avançoit. Jean prit le parti de se rapprocher de Léopol où la Reine l'attendoit; mais en se retirant, toujours assiégé par les Tartares, il tâcha de les attirer dans quelque piége où il pût les battre. Il les tenoit dans une gorge: mais les Généraux objecterent la fatigue de la marche & l'approche de la nuit. Ils proposerent un Conseil de Guerre au moment précieux qu'il falloit charger. Quelque grand qu'un Roi de Pologne soit

dans

dans la Guerre, il n'y eſt jamais abſolu. A. 1684.
Les Tartares échapperent, & frémiſſant du danger qu'ils avoient couru, ils ralentirent leur pourſuite.

Cette campagne des Armées Chrétiennes ne reſſembloit pas à la précédente qui avoit été couronné par la Victoire. Les Moſcovites & les Vénitiens n'avoient encore rien tenté, & tandis que les Polonois manquoient Kaminieck, les Impériaux levoient le ſiége de Bude, après y avoir perdu vingt-huit mille hommes & cinq cents des meilleurs Officiers. Les aſſiégés, au milieu de leur joie, pleuroient leur Gouverneur tué ſur la bréche, ce jeune Bacha qui avoit eu la gloire ſinguliere de battre le Roi Jean dans la plaine de Barcan. Il y avoit un mois que le ſiége étoit levé, lorſque Valſtein, Ambaſſadeur de Vienne, débitoit à la Cour de Pologne qu'on avoit ſeulement renvoyé les malades & les bleſſés; fauſſe politique qui ſe démaſque bien vîte, & qui ne ſert communément qu'à ôter la confiance des Alliés pour la ſuite d'une guerre. Le Duc de Lorraine & le Roi Jean venoient d'apprendre qu'avec de grands talens, on n'eſt pas toujours heureux: c'étoit le Viſir *Ibrahim* & le Séraskier de l'Armée de Kaminiek, *Soliman*, qui emportoient toute la gloire de cette campagne. Ce dernier préférant la prudence à l'éclat des

A. 1684. des batailles, avoit barré tous les projets de Jean.

Si on ſe rappelle que Kaminieck, outre le droit de conquête, droit ſi ſacré dans le code des Souverains, avoit encore été aſſurée aux Turcs par le traité de Zorawno, on ſent que la juſtice étoit de leur côté. Le ſuccès y fut auſſi ; exemple ſur lequel on ne doit pas toujours compter.

Jean, peu content de ſon expédition, penſa du moins à faire jouir la Pologne des biens de la paix, au milieu d'une guerre dont on ne prévoyoit pas la fin. Au lieu d'aller aux amuſemens de la capitale, il n'abandonna plus les frontieres, & pendant qu'il contenoit les Tartares, milice toujours prête aux incurſions, le Noble jouiſſoit de ſa fortune, le Marchand faiſoit ſon commerce, les terres étoient cultivées, & le Payſan vivoit. La Cour regrettant peut-être les délices de Varſovie, tâchoit de ſe conformer au Prince dans cette vie guerriere. Les Ambaſſadeurs le trouvoient toujours botté. Il en arriva un ſous un habit Religieux. Un Religieux, ſujet peu digne de l'Hiſtoire, peut cependant y trouver place, lorſqu'il entre dans les affaires d'Etat. C'étoit le Jéſuite *Vota*, Savoyard de naiſſance, Autrichien d'inclination.

nation. Sans avoir le caractère d'Ambaſſadeur, il en apportoit l'eſprit. Il ſe couvroit du titre ſpécieux de Miſſionnaire député par l'Empereur en Moſcovie pour la réunion des Schiſmatiques. Il en revenoit, en diſant que le Czar n'avoit pas voulu écouter la premiere ouverture: mais qu'il ſe flattoit que le Ciel lui déſilleroit les yeux dans un autre voyage. On eût dit qu'il ne faiſoit que paſſer à la Cour de Pologne. Il étoit tout propre à s'y faire retenir. A. 1684.

Les Rois qui régnent ont beſoin de délaſſement plus que les Sujets. Jean n'avoit pas le talent de s'amuſer des hiſtoriettes de Cour, ni de ce jargon élégant qui ſe joue ſur des riens, en laiſſant l'ame toujours vuide. Il falloit à la ſienne des nourritures ſubſtantielles. Au milieu des travaux de la guerre, il aimoit les Arts de la paix, la Muſique, la Peinture, la Poëſie, l'Eloquence. La Pologne peut-être auroit eu des *Lully*, des *le Brun*, des *Corneilles* & des *Boſſuet*, ſi ſon régne avoit été moins agité de factions & de guerres. Il ſe repoſoit dans le ſein de l'Hiſtoire & des Sciences. En liſant, il avoit toujours le crayon à la main, & tous ſes coups de crayon ſur les marges étoient autant de traits de génie ou des remarques utiles. Qu'on me cite un grand homme qui n'ait pas aimé

&

A. 1684. & protégé les Lettres, on l'aura trouvé dans les annales des Tartares ou des Goths. Parlant cinq à six langues dès sa jeunesse, il avoit encore appris l'Espagnol à cinquante ans. Tant de discours qu'il faisoit au Sénat ou dans les Diètes, la plûpart étoient en Latin, & le moyen dont on se servit pour engager Charles XII enfant, à l'apprendre, fut de lui dire que le Héros de la Pologne le sçavoit.

Le Jésuite Vota, comme lui, outre les langues savantes, s'énonçoit facilement en François, en Allemand & en Italien. La Philosophie ancienne & moderne, la connoissance des tems, des lieux & des Empires, les Religions, les Généalogies, mille anecdotes piquantes, gravées dans une mémoire heureuse, tout cela à quoi l'on fait peu d'attention dans la plûpart des Cours, le rendoit intéressant aux yeux d'un Prince éclairé. Léopold avoit voulu le donner pour précepteur à son fils, l'Archiduc Joseph: mais il l'avoit jugé plus nécessaire dans la négociation. Jean, mécontent de la Cour de Vienne, se réfroidissoit dans la ligue; il falloit l'y conserver. C'étoit le véritable objet de la mission du Jésuite: succès plus facile que la conversion des Russes. Un Négociateur sans

ſans caractère a les coudées bien plus A. 1684.
franches. Vota n'exigeoit rien & ſe prêtoit à tout, même aux plaiſanteries des Courtiſans. Avide du commerce des Grands & de leurs careſſes, il ne paroiſſoit point fâché lorſqu'elles lui manquoient. Avide ſur-tout de la confiance du Maître qui devenoit ſujet à des inſomnies, on l'a vû cent fois coucher ſur le parquet d'une antichambre pour être toujours à portée de charmer ſes ennuis. Souple & inſtruit, nourri dans la politique Italienne, ſavant dans les manéges du Négociateur, il apportoit des talens. Il commença par être agréable, il finit par ſe rendre néceſſaire au point que les Ambaſſadeurs & les Miniſtres de Pologne ne perçoient dans le Cabinet de Jean que lorſqu'il leur en ouvroit la porte. Le Grand Chambellan même qui, ſans être en Pologne une des ſix grandes charges, a la belle prérogative d'entrer à toute heure, n'entroit plus avec la même facilité. Rien n'irrite plus les Grands, & ne jette plus de mépris ſur le gouvernement, que lorſqu'on voit le Cloître en crédit à la Cour. Un Palatin, Martin Matczinski, fit faire un tableau qui repréſentoit une longue Proceſſion, dont la marche étoit fermée par un Jéſuite qui battoit la meſure. Ce Religieux étoit ſuivi d'un Roi : deux autres Jéſuites te-

A. 1684. noient devant lui un Livre de Musique sur lequel il paroissoit fort attentif.

Vota n'indisposoit pas seulement les Polonois. Il donna des ombrages à Versailles ; car si Léopold vouloit retenir Jean dans la ligue, Louis XIV aspiroit à l'en détacher. Le Marquis de Béthune arriva, non plus avec le titre d'Ambassadeur, comme autrefois, mais sous prétexte de venir faire sa cour à la Reine sa belle-sœur. Il venoit pour détruire ce que le Jésuite édifioit.

Il y avoit long-tems que la Pologne n'avoit vû la Cour de ses Rois aussi brillante : des Seigneurs étrangers qui voyageoient pour la connoître, des Ambassadeurs extraordinaires qui venoient former des alliances, de jeunes Princes qui vouloient apprendre la guerre sous un Héros, des Savans même qui cherchent toujours les Rois instruits. Jean étoit digne de les entendre : c'étoit sur tout à sa table. Il aimoit tous les plaisirs de la société, mais assaisonnés par la saine Philosophie, sans laquelle la société n'a point de charmes durables. L'instruction en tout genre avoit coûté à Jean beaucoup d'application, de réflexions & de veilles. Il en cueilloit les fruits dont la douceur étoit souvent mêlée d'amertume. C'est la condition des choses humaines quel que soit le rôle que l'on joue.

La

La Diète dont je vais rendre compte, A. 1685.
l'aigrit à l'excès. Il l'indiqua à Varſovie pour le mois de Fevrier. La Loi la vouloit à Grodno en Lithuanie. Jean avoit expliqué dans les Univerſaux la raiſon de cette infraction, fondée ſur le grand éloignement de Grodno aux frontieres, où il ſeroit impoſſible d'arriver à tems pour entrer en campagne. Les Lithuaniens peu touchés de cette raiſon, s'aſſemblerent entr'eux à Grodno, créerent un Sénat & une Chambre des Nonces, tandis que les Polonois ſe rendoient à Varſovie. Ce ſchiſme pouvoit déchirer la République. Il y eut un mois de négociation. Jean fit propoſer à l'aſſemblée de Grodno de faire élire un Lithuanien pour Maréchal de la Diète; & de donner le nom de Diète de Grodno au Conſeil de la Nation tenu à Varſovie. Les Lithuaniens conſentirent. C'eſt ainſi que la politique concilie quelquefois les hommes par des mots en place des choſes.

La Diète de Grodno s'ouvrit donc à Varſovie; mais la paix n'y regna pas. Le Grand-Chancelier de Lithuanie, *Paç*, étoit mort depuis peu. Un autre Paç *), qui avoit déjà vû le Grand-Généralat ſortir de ſa Maiſon pour honorer celle des

*) Paul-Michel, Staroſte de Samogitie, le ſeul Staroſte qui ait place au Sénat.

A. 1685. *Sapieha*, s'étoit flatté du moins d'obtenir cette autre dépouille. Il est vrai que Jean qui commençoit à craindre de trop élever les Sapieha, les avoit oubliés en cette occasion: mais ce n'étoit point en faveur de Paç. Il avoit nommé à cette place éminente *Oginski*, Palatin de Troki; & cela dans un Conseil Privé à Javorow, lieu de plaisance qui lui appartenoit dans la Russie Rouge. Cette nomination étoit illégale. Elle auroit dû se faire en pleine Diète; usage salutaire, parce qu'un Roi craint bien plus de faire un mauvais choix en face de la Nation, que vis-à-vis de ses Complaisans & de ses Ministres.

Cette discussion fermenta parmi les Lithuaniens. Les uns rejettant Oginski, demandoient un autre Chancelier. Tous vouloient du moins une nouvelle nomination du même; & qu'il prêtât du serment à la Diète, afin de conserver le respect qui étoit dû à la Loi. Paç comme le plus intéressé, fut le plus véhément. Son éloquence fut si audacieuse, que le Roi s'oubliant encore plus que lui, porta la main sur la poignée de son sabre, & le tirant à moitié, lui dit: *Ne m'obligez pas à vous faire sentir la pesanteur de mon bras.* Paç, le moins patient des hommes & le plus haut, répondit par un geste pareil, qu'il accompagna de ces paroles:

roles: *Souvenez-vous qu'au tems de notre* A. 1685.
égalité vous avez senti vous-même ce que je savois faire en ce genre. Réponse qui faisoit allusion à un combat singulier où ils s'étoient mesurés dans leur jeunesse, ou peut-être à quelque Diétine où ils avoient argumenté à coups de sabre.

Quand on se représente cette scène publique entre le Roi & le sujet, on frémit de l'audace du sujet : malheur aux Nations libres qui ne savent pas distinguer la liberté de la licence!

La Séance continua; & toujours dans la même obstination des esprits contre la volonté du Roi. Il eût bien voulu ne s'être pas tant avancé. On lui opposoit le bouclier de la Loi avec lequel il avoit fait reculer autrefois le Roi Michel son prédécesseur: mais emporté par le pouvoir Souverain, il ne pouvoit se résoudre à reculer lui-même. Ce n'est pas qu'il ne connût les Loix, & ordinairement il les respectoit. C'étoit la Reine qui, abusant de la tendresse conjugale, l'avoit jetté dans ce précipice. Elle imagina un moyen de l'en tirer. Elle fit demander aux Nonces Lithuaniens par quelle autorité leurs Diétines préliminaires à la Diète avoient été convoquées; & comme ils ne purent disconvenir que c'étoit par l'autorité de ce même Grand-Chan-

A. 1685. celier dont ils conteſtoient la nomination, on leur intima qu'ils n'étoient pas Nonces, ſi ce Magiſtrat n'étoit pas légitime. Les Nonces vouloient reſter Nonces. Quand on prend les hommes par leur intérêt, on eſt ſûr de réuſſir. La conteſtation alloit finir à la ſatisfaction du Roi : mais Oginski ſaiſiſſant ce moment où les volontés ſe rapprochoient, voulut, pour rendre ſa nomination plus ſtable, prêter un nouveau ſerment à la République : ce qui déplut à la Cour.

La Reine montra encore dans cette Diète ce que peut la ruſe où la force manque. La charge de Vice-Chancelier du Royaume étoit vacante ; elle vouloit en revêtir l'Evêque de Varmie *), *Radziowski*, parent du Roi. Les deux places étoient incompatibles, ſelon les Loix. Elle fit déclarer l'Evêché vacant ; & Radziowski, quelques jours après, ſe retrouva Evêque de Varmie & Vice-Chancelier. La Loi étoit éludée. Mais tout cela indiſpoſoit une Nation qui aime mieux ſes Loix que ſes Rois. Au reſte, la place dont il étoit queſtion, ſeroit à peine

*) Varmie eſt une Province enclavée dans la Pruſſe. La Ville Epiſcopale eſt Hierſberg. L'Evêque prend le nom de la Province dont il eſt Prince Souverain, comme Chef du Chapitre dans lequel réſide la Souveraineté.

peine regardée par un homme de qualité A. 1685.
dans d'autres Etats de l'Europe. Radziowski étoit cependant proche parent du Roi; c'eſt qu'en Pologne tout ce qui a rapport à la grande adminiſtration publique n'eſt au-deſſous de perſonne.

Il y avoit une négociation épineuſe avec la France qu'il falloit enfin terminer. Son Ambaſſadeur en Pologne, le Marquis de Vitry, avoit été inſulté dans ſon Hôtel. Des Domeſtiques qu'on voulut faire paſſer pour yvres, (ils l'étoient peut-être) y avoient tiré quelques coups de piſtolet. Jean ne ſe preſſoit pas de réparer l'outrage. Louis XIV qui, pour de pareilles inſultes, avoit obligé l'Eſpagne, Rome & la République de Gènes à des ſatisfactions ſolemnelles, en vouloit une de la Pologne. Le Marquis de Béthune, chargé ſecrettement de la pourſuivre, eut beaucoup à travailler. Il avoit affaire à des Républicains. Point de Grand qui voulût ſe prêter au perſonnage de l'excuſe. Il s'en trouva un enfin. Ce fut le Grand-Chancelier de la Couronne, *Wielopolsky*, qui avoit épouſé une Sœur de la Reine. Il fut reçu à Fontainebleau avec pompe, comblé de marques d'eſtime, & il emporta dans ſa Patrie le portrait du Monarque François enrichi de diamans. Tout cela donnoit du goût pour l'excuſe à quelques Particuliers:

A. 1685. culiers : mais la République ſe croyoit humiliée.

La campagne qui s'ouvroit, fit diverſion à ce mécontentement. Jean dans un Conſeil reprit le projet de l'année précédente ; c'eſt-à-dire, d'entrer dans la Moldavie pour forcer le Hoſpodar à ſe déclarer en faveur de la Pologne, & ſe ſervir avantageuſement de lui pour ſoumettre Kaminieck. Le recouvrement de ce boulevard auroit fait oublier à la Nation tous les maux d'une guerre ſi longue. L'Armée s'aſſembloit déjà. Une maladie arrêta le Roi. La Cour de Vienne y trouva du myſtère. Elle crut que le Marquis de Béthune l'emportoit ſur ſon Jéſuite ; & que Jean vouloit rendre ſa diverſion moins redoutable aux Turcs en ne ſe mettant pas à la tête des troupes. Vienne ſe trompa, la maladie étoit réelle.

Le Grand-Général Jablonowski ſe chargea volontiers des événemens ; car toutes les fois qu'un Roi, tel que Jean, commandoit, il étoit tout naturel à l'Europe de ne voir que lui, & les Généraux s'étoient plaints plus d'une fois qu'il leur ôtoit tout l'honneur des expéditions.

Tandis que l'Armée marchoit, Jean reçut une nouvelle qui le conſterna.

L'Archi-

L'Archiducheſſe promiſe par Léopold au A. 1685.
Prince Jacques, épouſoit l'Electeur de Baviere; & il auguroit de-là ce qu'il devoit attendre de l'autre promeſſe qui regardoit l'aſſurance de la Couronne de Pologne dans ſa Maiſon par les intrigues, l'argent & la puiſſance de la Cour de Vienne. Naturellement vif & bouillant il ſe fit violence pour diſſimuler juſqu'à la fin de la campagne, & prendre ſon parti ſelon le tems. Jablonowski avoit dans ſon Armée quelques François qui venoient apprendre le métier de la Guerre. Le Marquis de Souvré, ſecond fils de M. de Louvois, en étoit un. L'apprentiſſage fut dur. Le Grand-Général, au lieu de tenter le paſſage du Nieſter à la hauteur de Choczin, comme le Roi avoit fait dans la campagne derniere, ſans y pouvoir réuſſir, paſſa le fleuve en remontant vers la ſource à Halicz *); & il entra par la Pokucie dans la Bucovine, forêt de trente lieues de longueur ſur autant de largeur, depuis les monts Carpates, juſqu'au Nieſter. Avant les guerres des Turcs & des Polonois, elle étoit peuplée & cultivée dans les vuides que l'on voit encore. Si on y joint la Pokucie

*) Cette Ville autrefois conſidérable & Capitale du Royaume d'Halicz, eſt à préſent très-petite avec un Château fort ſur le Fleuve.

A. 1685. cie & la Podolie, Provinces limitrophes, on a près de cent lieues de ruines, monumens déplorables de la fureur des hommes qui ne peuvent se souffrir sur une terre où ils ont si peu de tems à rester. Une branche détachée des Carpates s'avance dans la Bucovine & y verse des eaux abondantes. Les rivieres, les marais & la montagne y forment des défilés extrêmement difficiles.

L'Armée avoit déjà franchi les deux tiers de la forêt, & campoit sur un terrein découvert, lorsque les coureurs vinrent annoncer que l'ennemi paroissoit. On entendit bien-tôt les gros tambours des Janissaires, doubles des nôtres en tout sens. Ils les battent par les deux bouts, de la main droite avec la baguette ordinaire, & de la gauche avec une houssine. Des jeunes gens accompagnent avec deux espèces d'assiete d'un métal fort sonore, qu'ils frappent en cadence l'une contre l'autre. Ce mélange forme un bruit de guerre très-éclatant.

Les deux Armées se mirent en bataille, un défilé entre deux. La partie n'étoit pas égale. Quarante mille Turcs & autant de Tartares devoient écraser trente mille Polonois. Ceux-ci n'osoient passer le défilé devant cette multitude: mais ils souhaitoient qu'elle le passât pour en

en venir aux mains. Le Séraskier Soliman avoit un autre projet. Il éleva des redoutes ſur le bord du défilé avec des lignes pour joindre les ouvrages. Il détacha trente mille Tartares pour s'emparer des derrieres par où les Polonois pouvoient ſe retirer. Des abbatis d'arbres embarraſſerent tous ces paſſages déjà très-difficiles par eux-mêmes. Les Tartares s'étoient dérobés inſenſiblement à la faveur des bois & de la nuit; en ſorte que les Polonois ne s'apperçurent de leur ſituation qu'au moment du déſeſpoir. Une Armée en face, une autre derriere, une riviere bordée de rochers ſur la droite, (le Pruth,) des marais & un côteau fort élevé ſur la gauche, côteau que l'ennemi occupoit : c'étoient des *fourches Caudines* où Soliman comptoit bien les faire paſſer ſous le joug. Chaque jour conſumoit les vivres & augmentoit la terreur. Quelques Soldats encore plus effrayés que les autres paſſerent le Pruth, gagnerent à toutes jambes la frontiere où ils répandirent l'allarme, en criant que tout étoit perdu. La conſternation fut générale. On voyoit déjà les Tartares où ils n'étoient pas. Les habitans de la campagne ſe ſauvoient dans les Villes; & les Villes s'attendoient à être forcées. Ce bruit groſſiſſant comme un torrent, parvint juſqu'au Roi qui rétabliſſoit ſa A. 1685.

 ſanté

A. 1685. ſanté à Zolkiew, non loin de la frontiere. Encore foible il ſe mit à la tête de la Nobleſſe des Provinces voiſines & de quelques troupes Lithuaniennes, qui, venant de fort loin, n'avoient pû joindre l'Armée. Il n'eut pas le tems d'arriver à la cataſtrophe.

Jablonowski, après quinze jours, ſentant encore plus toute l' horreur de ſa ſituation, tant de braves gens qui n'avoient à choiſir que la mort ou l'eſclavage; ſa Patrie ſans Armée, ſon nom ſans gloire, fit un mouvement qui mit un grand bois entre l'ennemi & lui. Ce n'étoit encore rien. Dans cette nouvelle poſition, il imagina une retraite qui paroiſſoit impratiquable. Il avoit à dos un bois d'aunes, dont le fond étoit un marais tout propre à engloutir hommes & chevaux. Il fit prendre la coignée; les arbres tomberent à côté les uns des autres, les branchages par deſſus; deux ponts s'établirent à paſſer cinq chariots de front.

Les équipages commençerent à défiler à l'entrée de la nuit du 8 au 9 Octobre. La Cavalerie les ſuivit de près. Il n'en reſtoit que quinze eſcadrons à paſſer lorſque le jour parut. L'Infanterie & les Dragons avec une partie du canon fermoient la retraite. Cette arriere-garde étoit

étoit commandée par un homme qu'on ne A. 1685.
ſurprenoit jamais. C'étoit Konski, ce Général d'Artillerie, que la bataille de Vienne avoit déjà tant illuſtré. Il avoit tenu ſon Infanterie & ſes Dragons en bataille toute la nuit.

Les Turcs déboucherent du grand bois qui faiſoit face aux Polonois. Ce fut d'abord de la Cavalerie qui vint charger avec ſon impétuoſité ordinaire: mais elle fut ſi maltraitée qu'elle rentra dans le bois pour laiſſer le champ de bataille à d'autres eſcadrons tout frais. Ces charges de Cavalerie, réitérées dix à douze fois, ſe ſuccédoient ſi rapidement qu'à peine les Polonois avoient-ils le tems de recharger. Les hommes & les chevaux tomboient de part & d'autre; & le carnage ne faiſoit que commencer. Les combattans avoient peut-être beſoin d'une ame plus ferme que dans un pays découvert. L'éloignement des terres habitées, la forêt qui obſcurciſſoit le jour, les cris des Tartares & des Turcs mêlés au bruit du canon, que la nature du lieu enfloit & multiplioit, tout redoubloit l'horreur de cette vaſte ſolitude où les bêtes ſauvages étoient moins cruelles que les hommes.

Il y eut quelques minutes d'inaction. Les Janiſſaires qui n'avoient pas encore

A. 1685. combattu, se flattoient de terminer en se baignant dans le sang. La Cavalerie qui les soutenoit, frémissoit de tant de résistance de la part d'une petite troupe. C'est ici où les Polonois invoquerent le désespoir, souvent plus actif que la gloire même. L'arme à feu n'étoit plus comptée. Le sabre du côté des Turcs & la hache-d'armes dans les mains Polonoises, alloient décider. La Cavalerie de la République, comme celle de toutes les Nations se sert du sabre. L'Infanterie & les Dragons se battoient avec la hache d'armes; les Romains en faisoient usage; fer extrêmement tranchant, avec un manche long de cinq pieds: non-seulement tranchant, mais pointant. Jamais peut-être on inventa une arme plus meurtriere dans une mêlée. Le Soldat s'en servant à deux mains, faisoit sauter autant de bras & de têtes qu'il en pouvoit atteindre. La tête même d'un cheval se partageoit sous le coup. On dit que dans la fameuse victoire que *Procope le rase*, successeur de Zisca, gagna contre l'Empereur Sigismond, au quinziéme siécle, ses Soldats se servirent de ces sortes de haches, nouveauté qui leur donna la victoire. Ce fut aussi avec cette arme que les Polonois triompherent. Il y eut de part & d'autre autant de fureur que de bravoure: plus de conduite du

côté

côté des Polonois. Les Janiſſaires, perdant plus qu'eux, furent enfin obligés de regagner le bois, & le combat finit. Onze à douze mille hommes s'étoient battus pendant dix heures contre quarante mille. A. 1685.

Sans parler du courage, trois choſes avoient ſauvé la petite Armée. D'abord le terrein qui ne permit pas aux Turcs de préſenter un front plus étendu que celui des Polonois: enſuite la mal-adreſſe du Général de l'Artillerie Turque qui, au lieu d'amener ſon canon ſur le bord du bois d'où il auroit foudroyé l'ennemi. s'aviſa de le placer ſur un côteau fort élevé. Le canon pointé du haut en bas, ſi le boulet touchoit, il entroit d'abord en terre & ne faiſoit aucun bond: mais ces avantages devenoient inutiles, ſans la capacité de Konski. Il avoit couvert ſes bataillons de chevaux-de-friſe; il s'étoit fait un rempart de chariots; il avoit placé ſon canon au point du plus grand effet. Tous les Corps ſe ſoutenoient les uns les autres, comme les baſtions d'une fortereſſe mobile. On eût dit que toute cette arriere-garde n'étoit qu'un ſeul bataillon qui faiſoit des évolutions dans un camp de plaiſir. Le peu de cavalerie qui ſe trouvoit-là, ſans être ſous ſes ordres, s'y livra d'auſſi bonne grace que l'infanterie & les dragons. Jamais perſonne

A. 1685. n'eut une valeur plus froide. L'Officier & le Soldat lui crioient de se ménager pour le salut général: *Je ne suis pas blessé*, repondoit-il, *& j'en vois parmi vous qui combattent avec des blessures.* Cette journée laissa dans la Nation une si haute idée de lui, qu'à la mort du Roi *Jean*, elle le mit au rang des Candidats pour le Trône, où ses vertus civiles le portoient aussi. Il se contenta de vivre & de mourir premier Sénateur. Les lauriers dont il venoit de se couronner, ne se flétriront jamais.

La nuit approchoit. L'ennemi ne reparoissant plus, la retraite s'acheva. On rejoignit la cavalerie qui, pendant toute l'action, s'étoit tenue en bataille dans une petite plaine au-delà du bois d'aunes. Toujours exposée à être attaquée par les Tartares qui l'observoient. Au reste si Konski avoit l'honneur de cette fameuse retraite, Jablonowski avoit celui de l'avoir imaginée, lorsqu'elle paroissoit impossible.

L'Armée, en se retirant, trouva d'abord devant elle ce fossé si connu, que l'Empereur Trajan fit creuser lorsqu'il soumit les Daces *). L'ouvrage s'étend depuis

*) Aujourd'hui Hongrois, Valaques & Moldaves.

depuis les Carpates jusqu'au Niester, en A. 1685.
traversant la Bucovine. C'étoit une borne de l'Empire Romain, du côté des Sarmates; & Trajan sembloit dire à ses Successeurs: *Ne la passez pas.*

A peine fut-on au-delà que l'ennemi reparut comme pour tenter une action décisive. Les Polonois, encouragés par le succès, revinrent au fossé & se formerent en bataille. Ils n'eurent à essuyer que du canon, auquel ils répondirent par le leur. Tous les jours que l'on employa encore à sortir de la Bucovine, ressemblerent, ou peu s'en fallut, à celui-là. On alloit de défilé en défilé, suivi, harcelé sans cesse, mais sans être battu. La fin de la forêt termina la poursuite.

Néanmoins Jablonowski tint encore la campagne pendant trois semaines pour empêcher les incursions des Tartares qui durent être fort mécontens. Le butin est l'unique solde qu'ils reçoivent du Grand-Seigneur: ils retournerent les mains vuides pour être traités par leurs femmes de lâches, d'hommes efféminés & indignes de porter les armes: humiliation domestique qu'ils redoutent plus que les dangers de la guerre.

Les armes Polonoises remportoient beaucoup de gloire: mais nul avantage.

A. 1685. Le Moldave n'étoit point ſoumis. Kamieck reſtoit aux Turcs. Tout l'objet de l'armement étoit manqué.

Il n'en alloit pas de même des autres Puiſſances de la ligue Chrétienne. Tandis que la Pologne occupoit une partie des forces Othomanes, le célébre *Franceſco Moroſini* attaquoit l'ennemi commun dans la Gréce. On l'avoit accuſé en plein Sénat d'avoir trahi Veniſe, en capitulant pour la Ville de Candie. Ces accuſations, quelquefois injuſtes, conſervoient les Grecs & les Romains dans la vertu. L'accuſé avoit été défendu avec véhémence, & il ſe juſtifioit encore mieux en prenant la Morée, ce pays autrefois ſi fameux ſous le nom de Péloponèſe, lorſque Corinthe, Argos, Sparte produiſoient des hommes. Veniſe, à l'imitation des vrais Romains, appella ſon Héros *Péloponéſiaque.*

Vienne gagnoit encore plus que Veniſe. Le Duc de Lorraine avoit battu devant Strigonie le Viſir Ibrahim, Général d'un plus grand mérite que ſon prédéceſſeur Kara-Muſtapha, ſans être plus heureux. Neuhauſel, l'un des boulevarts de l'Empire Turc en Hongrie, fut emporté d'aſſaut. Il s'y paſſa des excès de barbarie que les Turcs reprocheront éternellement aux Chrétiens. De toute cette mal-

malheureuſe Ville il ne reſta qu'une trentaine de Janiſſaires, qui s'étoient cachés lorſqu'ils virent que tout étoit perdu. Le Kiaïa qui les commandoit, fut mené à Vienne où, après avoir tenté ſans ſuccès de forcer ſa garde, il ſe tua d'un coup de piſtolet. Sur la fin de l'aſſaut, que la Ville ne repouſſoit plus, on n'épargna pas même les Eſclaves Chrétiens que les Aſſiégés avoient forcés à prendre les armes. Les premiers Guerriers qui s'aviſerent d'avaler leur or ont occaſionné bien des forfaits pour la ſuite des ſiécles. On voyoit les femmes de l'armée Allemande éventrer des Turcs encore palpitans pour chercher la fortune dans leurs entrailles. Des Princes François *), qui s'étoient échappés de la Cour de Louis XIV pour faire cette campagne, en remporterent autant d'horreur que de gloire. L'Abbé de Savoie, qui renonçoit à la France, ne revint pas avec eux. Il commençoit alors cette belle carriere qui l'a immortaliſé ſous le nom de Prince Eugene. A. 1685.

Jean achevoit de rétablir ſa ſanté à Zolkiew, non en s'abandonnant à ces ménagemens outrés qui entretiennent la foibleſſe:

*) Les Princes de Conti, de la Roche-ſur-Yon, & de Turenne celui qui fut tué à la bataille de Steinkerque.

A. 1685. foiblesse : mais en se livrant à l'éxercice de la chasse. On a toujours dit que la chasse est l'image de la guerre. Cette image, en Europe, est assez généralement petite. La Pologne l'aggrandit à l'exemple de l'Asie, où les Souverains chassent avec une Armée. Jean entretenoit cinq cents Janissaires, vrais Turcs, pris dans les combats, conservant leurs armes & leurs vêtemens. On leur marquoit une enceinte dans une foret ; ils tendoient les filets en laissant une ouverture qui répondit à la plaine. Des chiens tenus en lesse formoient un croissant à une assez grande distance. Derriere eux, le Roi, les Veneurs & les curieux décrivoient une même ligne. Le signal donné, d'autres chiens perçoient dans la forêt & chassoient indifféremment tout ce qui se rencontroit. Bien-tôt on voyoit sortir des Cerfs, des Elants, des *Aurox*, Taureaux sauvages d'une beauté, d'une force & d'une fierté singuliere, des Loups-Cerviers, des Sangliers, des Ours, & chaque espece de chiens attaquoit la bête qui lui étoit propre. La bête ne pouvoit ni rentrer dans la forêt, ni s'arrêter aux filets, parce que les Janissaires y veilloient. Les Veneurs ne se mêloient du combat que lorsque les chiens étoient trop foibles. Cette multitude d'hommes, de chevaux, de chiens & d'animaux sauvages,

vages, le bruit des cors, la variété des A. 1685.
combats, tout cet appareil de guerre, orné d'une magnificence convenable, étonnoit les curieux du Midi; & la République ne murmuroit point de cette dépenſe; parce qu'elle n'étoit point à ſa charge.

La chaſſe ne fut pas le ſeul amuſement A. 1686.
du Prince. Comme la Nation ne s'aſſembloit pas cette année, & qu'il étoit incertain ſi elle reprendroit les armes, il avoit du loiſir. Une Nation jouit, lorſqu'un Roi laborieux ſe délaſſe. Il ſe livra au plaiſir de bâtir. Il choiſit une ſituation charmante ſur les bords de la Viſtule, à deux lieues de Varſovie. Villanow ſortit de terre, & l'Architecture de l'Italie vint embellir le Nord. Jean ſe plaiſoit à voir élever cet édifice, ſans oublier ſon reſſentiſſement contre Léopold. Il éclata, prêt à quitter la ligue. Léopold ſentit qu'il falloit lui préſenter quelque nouvel appât pour l'y retenir. Il lui fit propoſer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie pour en mettre la Souveraineté dans ſa Maiſon, lui promettant un Corps de Troupes Allemandes, qui s'avanceroit des bords du Danube pour lui prêter la main. Ces deux Provinces Chrétiennes, autrefois dépendantes du Royaume de Hongrie, ſont devenus de véritables Fiefs de l'Empire

A. 1686. Turc ſous le victorieux Soliman. Ses ſucceſſeurs en vendent la Principauté au plus offrant. Le Hoſpodar Duca, qui eſt mort priſonnier en Pologne, avoit été domeſtique d'un Marchand d'Yaſſi, avant que d'être aſſez riche pour ſe faire Prince. La Valaquie a eu auſſi des Hoſpodars dont la naiſſance ne valoit pas mieux. Cette double Couronne tentoit Jean.

D'un autre côté Mahomet qui eſſuyoit perte ſur perte, lui fit offrir, pour le détacher de la ligue, la reſtitution de Kaminieck avec des ſommes conſidérables pour dédommager la Pologne des frais d'une guerre ſi longue.

Jean, placé entre la République & ſa Maiſon, ne fut pas aſſez grand pour faire un bon choix. Entraîné par les inſinuations du Jéſuite Vota, par les ſollicitations de la Reine, & par la voix du ſang, il ſe détermina pour ſa Maiſon, laiſſant à la fortune les intérêts de la Pologne. Il colora pourtant ſon expédition du beau prétexte de ne conquérir que pour elle, & de lui rendre Kaminieck avec plus de gloire en coupant tous les ſecours que la Place ne recevoit que par la Moldavie.

Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vû une Armée auſſi belle & auſſi

nom-

nombreuſe. Elle approchoit de quarante mille combattans. Les Généraux avoient bien ſervi le Roi, ce qui ne leur arrive pas toujours. Le Prince Jacques regardant déjà un Trône qu'il falloit mériter, tâchoit de ſe faire un nom, en partageant les travaux de la guerre, & c'étoit pour lui qu'on alloit conquérir: projet qui n'étoit ſçu que de peu de perſonnes; car la multitude, Officiers ou Soldats, ignore toujours pourquoi elle ſe bat, & ne s'en bat pas moins bien. A. 1686.

Les difficultés effrayantes qu'on avoit éprouvées dans la derniere campagne, dont celle-ci étoit une répétition, n'empêcherent pas de réprendre la même route. La ſeule différence que Jean y mit, ce fut d'établir en marchant, des poſtes fortifiés de diſtance en diſtance depuis la frontiere de Pologne juſqu'à la capitale de la Moldavie. Ces Forts avoient pour objet d'aſſurer les Couriers & les convois qui devoient arriver de ſi loin.

Quand l'Armée traverſa la Bucovine, où elle s'étoit vue au moment de périr dans la campagne précédente, on jetta des ponts ſur tous les paſſages qui pouvoient retarder la marche ou empêcher le retour. On ſe trouva ſur ce théâtre de ſang où Konski avoit ſi bien mérité de la République; & où il reçut encore les remercimens du Roi & de l'Armée. On y

voyoit

A. 1686. voyoit encore des tas d'ossemens qui rappelloient à l'un son ami, à l'autre son frere ou son pere; & qui faisoient souhaiter l'occasion de les venger. Le Roi s'assura de ce défilé par une redoute bien palissadée & garnie de troupes. De-là, poursuivant sa marche en côtoyant le Pruth, il entra dans les vastes plaines de la Moldavie. C'étoit au mois de Juillet. L'Armée y souffrit excessivement de la chaleur. Le Ciel, depuis trois ans, refusoit de la pluie à ce climat, déjà chaud par lui-même. Les étangs & les lacs étoient presque à sec. Le Bahilouf, riviere grande comme la Marne, n'avoit plus de cours. Les terreins marécageux montroient des crevasses qu'on auroit prises pour des goufres. Mais un phénomène étonnoit. La terre, malgré cette aridité, étoit couverte d'une herbe haute de deux pieds, très-épaisse & excellente. On n'y appercevoit point de troupeaux. Il y en avoit eu autrefois parce qu'il y avoit eu des hommes: mais la guerre, ce métier si glorieux, avoit tout détruit. On ne trouvoit que des Villes dont les ruines hérissées de chardons & d'orties, servoient de retraite aux serpens. Telles étoient *Pérérita*, *Chocava*, *Sorock*, *Stefanouf*, *Felki*, *Gallacz* & beaucoup d'autres. La plûpart devinrent des Places d'Armes pour favoriser l'expédition. On

com-

comprend quelle devoit être la difficulté A. 1686.
de vivre dans un Pays ſans habitans & ſans culture. Les Armées du cœur de l'Europe devroient demander à celles du Nord comment elles font pour ſubſiſter par-tout. Cela ſuppoſe un grand ordre dans les convois, une grande ſobriété dans l'Officier & le Soldat, beaucoup de modeſtie dans les équipages qui embarraſſent & affament une Armée. Entre deux Nations qui ſe font la guerre, il y a tout à parier pour celle qui pratique la frugalité.

Si toute la Moldavie eût reſſemblé à la partie Orientale qu'on traverſoit, on eût marché à la conquête d'un déſert. Mais la partie Occidentale étoit bien peuplée & bien cultivée; terre excellente que le Laboureur ne fait que remuer une fois ſans aucun engrais pour voir croître la plus belle moiſſon.

Le Prince de Moldavie ſe nommoit *Conſtantin Cantémir*, celui que Soliman avoit ſubſtitué en 1684, au foible *Cantacuzène*. C'étoit l'ayeul de ce Prince Cantémir, que nous avons vû Ambaſſadeur de Ruſſie en France, après l'avoir été en Angleterre. Il n'attendit pas que l'Armée fût aux portes de ſa capitale pour ſe ſoumettre. On ſortoit à peine de la Bucovine, lorſqu'on vit arriver un Seigneur de ſa Cour. Cet Envoyé dit à Jean, que

 ſon

A.1686. ſon Maître s'applaudiſſoit de ſe voir bientôt délivré du joug Othoman pour paſſer ſous les loix de la Pologne, qu'il étoit fâché de ne pas venir lui-même ſaluer un ſi grand Roi; & que s'il avoit pris le parti de l'attendre dans ſa capitale, c'étoit pour empêcher le peuple de fuir.

Jean, charmé de conquérir ſans faire verſer des pleurs, précipita ſa marche juſqu'à la plaine de Cetzora, où il s'arrêta. Cette plaine lui montroit le ſang & les lauriers de ſon ayeul maternel: les retranchemens où le fameux Zolkiewski avec trente mille Polonois, avoit repouſſé une Armée de cent mille Turcs & Tartares: la pyramide encore ſubſiſtante où les mânes de ce Héros diſoient aux paſſans; *Apprenez de moi combien il eſt doux & glorieux de mourir pour la Patrie.* Cette maxime étoit gravée dans le cœur de Jean dès ſa plus tendre jeuneſſe. On ne compte que ſix lieues de la plaine à la Capitale: un détachement de huit mille hommes en alla prendre poſſeſſion ſans la moindre réſiſtance; les moiſſons étoient ſur pied: tenir l'Armée dans l'éloignement, c'étoit ménager la Ville.

Taſſi, riche par ſon commerce avec l'Aſie, eſt une grande Ville toute ouverte, ſans portes & ſans murailles; mais on y voit une douzaine de vaſtes Châteaux bien fermés, & flanqués de tours ter-

terraſſées. Tous ont du canon & des magaſins d'armes pour ſe défendre. Ce ſont autant de Monaſteres, où des Moines Grecs font leur ſalut ſous la protection du Turc. Le Chriſtianiſme n'a point de Moines auſſi anciens. Saint Baſile fut leur Patriarche au quatriéme ſiécle; mais il y avoit longtems que les Perſes & les Indiens, au ſein de l'Idolâtrie, avoient des Moines. L'Occident s'eſt livré plus tard à l'inaction de la vie contemplative. C'eſt dans ces Fortereſſes Baſiliennes que le Peuple cherche un aſyle, lorſque les Tartares viennent à paſſer. On ne voit peut-être nulle part autant de Moines raſſemblés; car le même ſpectacle ſe montre ſur un côteau en face de la Ville. Cette grande quantité d'hommes qui conſomment & ne produiſent rien, diminue les richeſſes de la Ville & les revenus du Hoſpodar. L'ignorance où ils vivent doit moins s'attribuer à leur pareſſe, ou aux bornes de leur eſprit, qu'à l'eſclavage, & on s'apperçoit en général qu'on tireroit un grand parti des Moldaves du côté des Armes, des Arts & des Sciences, ſi on les mettoit en liberté. Comme le Prince qui les gouverne achete cette Souveraineté, c'eſt enſuite au Peuple à rembourſer l'Acquéreur. Yaſſi avoit donc à gagner en changeant de domination. A. 1686.

A. 1686. Jean, s'approchant en perſonne, vit venir au-devant de lui l'Evêque, le Clergé, les premiers de la Ville & le Peuple: mais il fut étonné de ne pas voir le Hoſpodar. La ſituation de Cantémir étoit des plus critiques. Il avoit un fils en ôtage à Conſtantinople avec quatre Barons du Pays, pour répondre de ſa fidélité; & il voyoit une Armée Chrétienne prête à fondre ſur lui, ſans rien eſpérer, pour le moment, de l'Armée Turque, encore trop éloignée pour le défendre. Il prit le parti d'une ſoumiſſion apparente, afin d'engager le Vainqueur à ménager ſes Etats; & pour ſe diſculper auprès de la Porte, il ſe ſauva avec ſa famille & ſes richeſſes dans l'Armée Turque, qui campoit vers les bouches du Danube. Sa fuite ne déplut pas à Jean. Il ſe trouvoit débarraſſé d'un perſonnage incommode dans une conquête qu'il vouloit garder; mais il étoit fâché qu'il eût conduit ſes troupes à l'ennemi. Il apprit des Moldaves mêmes, que c'étoit le plus méchant Prince qui les eût dominés depuis longtems; qu'ayant payé ſa Couronne fort cher, il exerçoit l'uſure avec une dureté exceſſive; & que le moment de ſa fuite avoit été marqué par des exactions qui ſurpaſſoient ſes brigandages ordinaires. Jean trouva dans ſon Palais d'aſſez beaux appartemens peints en mo-

mosaïque. Il ménagea la Ville comme son bien propre. Les boutiques resterent ouvertes, les marchés libres; & tout fut payé par le Vainqueur comme par le Bourgeois. Les Soldats dispersés dans les Monasteres, n'en troublerent point l'ordre; & les femmes Moldaves, aussi piquantes par l'ajustement que par les graces, furent respectées. A. 1686.

Pendant que cela se passoit, les Valaques n'étoient pas tranquilles. La crainte, & encore plus l'humanité du Conquérant, dont la renommée faisoit grand bruit, les soumit. Ils obligerent leur Hospodar à lui faire une députation pour lui déclarer que leurs portes étoient ouvertes. Sans doute Serban Cantacuzène, à qui Soliman avoit conservé la Principauté, malgré les soupçons qu'il avoit sur sa conduite, ne s'étoit pas corrigé. Un autre occupoit sa place: c'étoit *Constantin Brancovan*, qui ne se prêtoit à cette soumission apparente que pour éloigner le danger présent.

Jean se voyant maître de la Moldavie & de la Valaquie, étendit ses vûes. Il avoit devant lui l'ancienne Bessarabie, aujourd'hui le Budziac*), & tout ce vaste

*) Les Tartares de Budziac sont une branche des Tartares de Crimée. Ils obéissent jusqu'à un certain point à leurs *Murses*, c'est-à-dire, aux Chefs de leurs différentes Hordes. Quoique

A. 1686. Pays qui eſt renfermé entre le Danube & le Nieſter juſqu'à la Mer Noire. La Crimée même piquoit ſon ambition. Il ſe faiſoit un plaiſir de châtier les Tartares ſur leur propre terrein, & ſembloit vouloir s'ouvrir un paſſage jûſqu'à Conſtantinople, par des chemins qu'on jugeoit impraticables. Il reprit donc ſa marche ſans s'éloigner du Pruth, dont les eaux lui étoient ſi néceſſaires au milieu d'une ſéchereſſe ſi grande, eaux ſalutaires d'ailleurs, qui calmoient une maladie dont les troupes étoient attaquées. Le Soldat brûlé par la chaleur ſe jettoit ſur des concombres, des melons & d'autres fruits qui portoient la dyſſenterie dans les entrailles. L'eau du Pruth en étoit le remède. La néceſſité de le ſuivre dans ſes ſinuoſités doubloit la fatigue. On étoit déjà fort avancé & aucun ennemi ne paroiſſoit encore ni Turc ni Tartare.

Mahomet apprenant la marche de Jean dans une contrée ſi éloignée de la Pologne, avoit donné ordre à ſon Général de ne point ſortir des Isles du Danube & aux Tartares de ne pas ſe préſenter en deçà du Nieſter juſqu'à ce que l'Armée Polo-

que la Porte les appelle ſes Eſclaves, la Terre n'a point de Peuple plus libre. Ils ſont dans un Etat de guerre preſque continuelle, & tandis qu'on les traite de Brigands, ils ſe nomment Guerriers.

Polonoiſe fût fort enfoncée dans le Pays. A. 1686.
Son deſſein étoit de la faire périr dans ces mêmes plaines où Darius I, Empereur des Perſes, s'étoit repenti d'avoir apporté la guerre pour punir les Scythes, Ancêtres des Tartares que Jean venoit chercher dans leurs foyers.

Le danger augmentoit avec la marche. Quand on fut à Gallacz, Ville peu éloignée de l'embouchure du Pruth dans le Danube, la plaine ſe couvrit de Tartares en confuſion; & les Turcs parurent bientôt en bon ordre. Jean regardoit du côté du Danube, d'où il attendoit le ſecours que l'Empereur lui avoit promis: mais Léopold ne penſant qu'à lui-même pouſſoit ſes ſuccès en Hongrie. Jean ſe voyant trompé ſentit tout le danger où il s'étoit jetté. Il y avoit trois mois qu'il marchoit; & il falloit paſſer ſur le ventre à des troupes fraîches, ſupérieures en nombre de plus de moitié. Le ſeul parti qui lui reſtoit c'étoit celui de la retraite; & quelle retraite encore? Une tempête qui pouvoit durer deux mois avant que de regagner le port. Voilà de ces occaſions où un Roi qui ne ſeroit pas Général, ne verroit plus qu'un abîme pour s'y précipiter avec les compagnons de ſes travaux. Le Soldat regardoit ſon Roi & ſe raſſuroit. Il jetta un pont ſur le Pruth qu'il mit entre l'ennemi & lui. Heureuſement

A. 1686. ſement les fourages étoient également abondans ſur cette autre rive; & le bois n'y manquoit pas. Le Pruth vit diſputer ſes eaux par deux Armées pendant vingt jours. On n'en puiſoit qu'en répandant du ſang. C'étoit, de part & d'autre, une révolution journaliere de campemens & de décampemens à la même hauteur; & le canon ne repoſoit pas.

Cependant les Tartares paſſerent le Pruth à la nage pour gagner les devants de l'Armée Polonoiſe; & ils entreprirent de la détruire ſans l'approcher. Ils s'étoient apperçus que les herbes qui couvroient la plaine, deſſéchées par le Soleil, s'enflammoient aiſément, ils y mirent le feu; & on ne voyoit plus que des flammes à traverſer. Cette Armée d'incendiaires donnoit pluſieurs inquiétudes à la fois. Elle conſumoit les fourages; elle obligeoit une partie de la Cavalerie Polonoiſe d'être à cheval la nuit auſſi bien que le jour, pour écarter les boute-feux. Elle retardoit la marche parce qu'il falloit donner le tems aux flammes de s'amortir. Mais quand on venoit à paſſer ſur ces terres brûlées, l'air qu'on reſpiroit étoit auſſi brûlant. Les cendres qui s'élevoient ſous les pieds des hommes & des chevaux engloutiſſoit l'Armée dans un nuage noir. La ſueur qui couvroit tous les viſages y attachoit

la

la cendre; & au lieu de Polonois on eût cru voir des Ethiopiens. Les déſerts qu'on parcouroit, n'offroient que des fruits, les convois n'arrivoient que difficilement. Le Roi, le Prince Jacques & les Généraux enſeignoient à ſouffrir. Quelques Officiers François qui faiſoient cette campagne étoient étonnés de la patience & de la ſobriété Polonoiſe. On ſe rapprochoit d'Yaſſi, & on trouvoit ſur la route une quantité d'élévations de terre, faites de mains d'hommes. Ce ſont autant de tombeaux où repoſent des Guerriers qui ont péri dans tant de batailles, dont la Moldavie, compriſe dans l'ancienne Dacie, fut le théâtre. On en voyoit un qui avoit cent vingt pieds de hauteur. Il donna matiere aux diſſertations. Les Moldaves le nomment *Rébéa*. De-là on concluoit que c'étoit le Mauſolée d'un Prince de ce nom. Jean, qui ſe piquoit d'érudition, jugea que c'étoit celui de *Décébale*, Roi des Daces. Un Roi qui ne feroit que ſavant, rempliroit mal les devoirs du Trône: mais s'il étoit à la fois le Défenſeur, l'Econome & le Philoſophe de la Nation, ce ſeroit le prodige du dix-huitiéme ſiécle. A. 1686.

Yaſſi revit ſon vainqueur avec joie: mais ſi l'on croit l'Hiſtorien Cantémir, fils du Hoſpodar, les larmes coulerent bien-

A. 1686. bien-tôt. Il dit *) que „le Roi abandonné par Léopold, & trop foible pour conserver sa conquête, livra la Ville au pillage, qu'il enleva jusqu'aux Vases Sacrés & aux Châsses des Saints, enrichies de pierreries; qu'on le vit lui-même le flambeau à la main, mettre le feu à deux Monasteres qui refusoient de livrer leurs trésors, que le meurtre & le viol mirent en fuite les habitans de la Ville & de la campagne, ce qui jetta son Armée dans une grande disette." Les Polonois nient toutes ces horreurs; & l'Historien peut paroître suspect, puisqu'on envahissoit la Souveraineté de son pere. Toutes les Nations en guerre s'accusent de cruauté les unes les autres; & dans le tems même de l'accusation, ceux qui ne sont pas sur les lieux sont fort embarrassés pour démêler la vérité. Qui est-ce qui prononcera dans l'éloignement & un siécle après?

Quoi qu'il en soit, le Roi reprit sa marche vers la Pologne; & les Tartares s'appercevant qu'il prenoit sa route par Cornar, empoisonnerent le Lac qui fournit la Ville d'eau. „Je ne doute point, dit Cantémir **), que ce que je vais dire ne paroisse incroyable à ceux qui ne l'ont pas vû,

*) Tome 2. page 118.
**) Tome 2. page 166.

„vû, & même après en avoir été témoin A. 1685.
„oculaire, je ne puis cacher la ſurpriſe
„qui m'en eſt reſtée. Les Tartares ont
„un ſecret qui n'eſt connu que de trois ou
„quatre de la Nation: c'eſt la connoiſ-
„ſance d'une herbe ſi venimeuſe, que jet-
„tée dans l'eau dormante ou courante,
„elle tue ſans remede les hommes & les
„bêtes." Si Cantémir a bien vû, ces
trois ou quatre empoiſonneurs ſont les
maîtres de la vie de toute la Nation &
de tout ce qui peut leur nuire.

Le Roi, ſoit ſoupçon, ſoit fortune, changeant d'avis, quitta le plat pays pour aller camper ſur le Seret, & delà juſqu'aux frontieres de ſes Etats il rafraîchit toutes les Villes ruinées où il avoit laiſſé des troupes, il perfectionna tous les Forts qu'il avoit élévés. Si toutes ces précautions ne devoient pas lui aſſurer ſa conquête, il en réſulta du moins pour le pays même, un bien qui ſe montra dès l'année ſuivante. Ces Villes déſertes depuis ſi longtemps commencerent à ſe repeupler ſous la protection des armes Polonoiſes. Les villages circonvoiſins ſe rétablirent. Les Marchands Grecs & Arméniens qui paſſent ſans ceſſe de l'Europe en Aſie ſe féliciterent d'y trouver des entrepôts ſûrs. Les Juifs y chercherent auſſi un aſyle. Des Polonois même, je parle des payſans, pour ſe dérober à la

 ſer-

A. 1686. ſervitude où la Nobleſſe les réduit, vinrent jouir des droits de l'humanité dans la nouvelle conquête. La Pokucie que l'on traverſa en achevant la retraite, Province Polonoiſe auſſi dévaſtée que la Moldavie Orientale, participa aux mêmes avantages.

Jean dans cette expédition jouiſſoit d'une gloire bien rare; il ſe trouvoit le bienfaiteur des Peuples vaincus. Léopold en expoſant ſon Allié, avoit gardé toutes ſes forces pour les employer à ſon propre avantage. Il ſentoit chanceler ſa Couronne de Hongrie, tant qu'il n'auroit pas Bude. Le Duc de Lorraine qui en avoit levé le ſiége en 1684, avoit repris ſon projet avec plus d'ardeur que la premiere fois. Le Bacha *Apté* défendoit la Place très-forte par elle-même. Le Viſir Soliman tenoit la campagne avec une grande Armée. Le Duc triompha de tout, emporta Bude d'aſſaut, & pouſſa le Viſir juſques derriere la Drave. Ce Viſir, homme de réfléxion, éprouva ce qu'il avoit dit cent fois lui-même, que les ſuccès du ſecond rang, n'aſſurent pas ceux du premier. Le Bacha Apté ne fut pas témoin de cette honte, il étoit mort ſur la bréche. Le Prince Eugène laiſſoit entrevoir ce qu'il feroit un jour.

En même temps les Armées Turques eſſuyoient une autre diſgrace dans la Morée.

rée. Les Vénitiens qui s'y étoient éta- A. 1686.
blis dès l'année précédente, s'y fortifierent par la priſe de Calamata, Navarrin, Modon & Napoli de Romanie *) après avoir battu les Turcs en pluſieurs rencontres.

Si Jean n'en avoit pas triomphé dans cette campagne, il les avoit du moins tenus en échec avec des forces inférieures. Il ſe rendit à Léopol au mois de Novembre, où les Ambaſſadeurs de Moſcovie l'attendoient. Les deux Czars *Iwan* & *Pierre* qui régnoient alors ſur un même Trône, dont un ſeul étoit digne, n'avoient encore rien fait pour la ligue. Ils vouloient auparavant s'aſſurer des Villes & Seigneuries Polonoiſes qu'ils tenoient en dépôt; *Smolensko* **), *Kiovie* ***), *le Palatinat de Czernicovie, & le Duché de Sévérie.* La Pologne, dans une guerre ſi longue, avoit beſoin de forces & d'argent. Les Ambaſſadeurs

 offri-

*) Cette Ville que Ptolomée nomme *Nauplia navale*, parce qu'elle fut bâtie par Nauplio, fils de Neptune & d'Amimone, eſt un Port de Mer dans un Golphe de l'ancienne Argie, *Sinus Argolicus.* Les Moſquées, les Synagogues, les Egliſes Chrétiennes y ont pris la place des Temples Grecs ſans chercher à ſe nuire, & les commerçans de toutes Nations y trouvent à ſervir Dieu, chacun à leur maniere.

**) Ville ſituée ſur le Boryſthène.

***) Kiovie ou Kiow, ſur le bord Occidental du même Fleuve.

A. 1686. offrirent des troupes, remirent un million comptant, & en promirent un autre. La ceſſion fut faite.

Jean, dans ce traité, conſulta plutôt l'autorité qu'il avoit acquiſe par ſes vertus, que les Loix. Les terres de la République ne peuvent être aliénées que par elle-même dans une Diète. Elles le furent dans un Sénatus-Conſulte. Les Polonois en murmurerent, croyant d'ailleurs trop acheter les ſecours d'une Nation qu'ils regardoient alors avec mépris. Les tems ont bien changé. Ce ſiécle a vû la Moſcovie faire leur deſtinée, en leur donnant des Rois.

Dans la même aſſemblée du Sénat le Roi ſe porta à une autre transgreſſion qui fit pouſſer les hauts cris à la République. Pour entendre la plainte, il faut ſavoir que la Pologne ne permet rien aux enfans des Rois qui puiſſe leur faire regarder le Trône comme un bien de ſucceſſion, & pour leur faire ſentir l'égalité Républicaine, pendant que leur pere tient le ſceptre, ils ſont juſticiables du Sénat. Quelques-uns d'eux, comme Albert & Ferdinand fils de Sigiſmond III, ont ambitionné d'être Sénateurs; le Sénat les reçut ſous condition expreſſe de prêter ſerment à la République. Jean, dans l'occaſion dont je parle, tenta bien plus pour le Prince Jacques; il le fit aſſeoir ſur

fur le Trône à fes côtés, en donnant audience aux Ambaffadeurs Mofcovites. C'étoit en quelque façon le défigner Roi, attentat contre la liberté de la Nation. A. 1686.

La Reine, dans cette circonftance, s'arrogea auffi une prérogative de la Royauté. La Pologne voulant tenir fes Reines éloignées des affaires publiques, ne leur a pas permis de donner audience aux Ambaffadeurs. Les Mofcovites, féduits par les careffes de celle-ci, lui demanderent audience, & l'obtinrent aifément. Ce fut un mécontentement général: enforte que perfonne ne goûtoit une joie pure, que les Ambaffadeurs qui furent traités avec des diftinctions extraordinaires. Ils ne trouverent pas les mêmes agrémens à la Cour de Vienne, où ils allerent cimenter le traité de ligue. Encore fauvages alors, & fentant les paffions, fans en connoître le frein, ils enleverent de jeunes filles; & des peres même vinrent réclamer leurs fils, fcandale énorme dans une Cour décente & auftère. Léopold fe preffa de ferrer l'alliance & renvoya ces effrénés à leur patrie & à leurs mœurs.

Jean, après leur départ, mêla l'Apoftolat à la Royauté. Quoique le Catholicifme foit la Religion dominante en Pologne, les Provinces du Midi, la Ruffie Noire, la Pokucie, la Podolie, la Volhinie

A. 1686. nie & l'Ukraine montroient dix Schiſmatiques Grecs pour un Catholique. Leurs Evêques étoient ſoumis au Patriarche de Moſcovie, comme les Monaſtères Baſiliens, dont on les tiroit. Leur dogme le plus ſacré, c'eſt une haine immortelle pour Rome. Jean crut ſervir Dieu & l'Etat, en les rappellant à la Communion Romaine. Les Evêques Schiſmatiques s'étoient rendus à la Cour pour des intérêts temporels; il les ſatisfit au-delà de leurs demandes: enſuite il les fit conſentir à examiner le point du Schiſme. Des conférences s'établirent, & il y aſſiſtoit pour modérer l'aigreur théologique. Les argumens firent peu d'impreſſion ſur eux, mais la douceur & la bienfaiſance du Roi prêterent de la force aux raiſons. Pluſieurs de ces Paſteurs errans députerent à Rome pour rentrer dans le Bercail de *Pierre* avec leurs troupeaux.

Mais tandis que Jean travailloit pour Rome, il étoit à la veille de ſe brouiller avec elle. Il s'agiſſoit de ſavoir s'il y auroit des Capucins en Pologne; ou du moins ſi la France auroit le privilége de les fournir, ou l'Italie. Innocent XI, ne vouloit accorder que des Italiens. On s'obſtinoit, on s'aigriſſoit de part & d'autre, & cette aigreur pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites; car les petiteſſes des Princes deviennent ſouvent des affaires d'E-

tat.

tat. Enfin, Capucins pour Capucins, Jean A. 1686.
aima mieux recevoir le préfent de l'Italie, que de refter les mains vuides.

Il eft difficile de concilier le zéle du Pape pour la ligue, & le peu de ménagement qu'il avoit pour celui qui en étoit le Héros. Il y avoit huit ans que Jean avoit nommé au Cardinalat l'Evêque de Beauvais, *Forbin*, qui avoit rempli deux Ambaffades à fa Cour. Innocent XI, après avoir laiffé périr prefque tout le Sacré Collége, le reffufcita par une promotion de quarante-quatre Cardinaux, & dans ce grand nombre on ne voyoit point le nom de l'Evêque de Beauvais: mais on y comptoit deux Polonois, auxquels le Roi n'avoit pas penfé: l'Evêque de Varmie, *Radziowski*, fon parent, & l'Abbé d'*Hénoff*, fon Envoyé extraordinaire à Rome. Il eft vraifemblable que le Pape qui avoit eu plus d'un démêlé avec la France, avoit voulu mortifier Louis XIV, dans la perfonne de l'Evêque de Beauvais, fans fe foucier du reffentiment de Jean. Jean auffi fâché de ce qu'on lui donnoit, que de ce qu'on lui refufoit, ne voulut pas prêter fa main Royale à la cérémonie de la Barette. L'Abbé d'Hénoff, fortant de Pologne pour n'y plus rentrer, courut la chercher à la fource. Cette aventure donna naiffance à une conftitution qui exclud les Eccléfiaftiques

A. 1686. du Miniſtère auprès du Pape. L'Evêque de Varmie reçut la Barette ſans bruit & ſans éclat de celui-même qui l'apportoit; & à peine fut-il revêtu de la Pourpre, qu'il prétendit prendre le pas ſur les enfans de ſon Maître. Ainſi l'ordonnoit Rome, par l'organe du Nonce *Palavicini*.

C'eſt au ſiécle de Charles-Quint, que les Cardinaux avoient pris un vol ſi élevé. On voyoit dans preſque tous les Royaumes, un Cardinal pour premier Miniſtre; *Ximenès* en Eſpagne, toujours vêtu en Cordelier, mais plus haut que la hauteur Eſpagnole; *Duprat*, en France; *Wolſey*, en Angleterre; *Granvelle*, en Flandres; *Martinuſius* en Hongrie, & Charles-Quint lui-même, après avoir renvoyé Ximenès, avoit pris pour premier Miniſtre ſon Précepteur, le Cardinal Adrien, que depuis il fit Pape. Il n'eſt pas difficile à des Rois ſubalternes d'envahir des honneurs. La Pologne n'étoit pas accoutumée aux prétentions de la Pourpre Romaine.

Jean piqué au vif défendit au nouveau Cardinal Radziowski & au Nonce de ſe montrer devant lui, juſqu'à ce que le Pape l'eût ſatisfait ſur l'Evêque de Beauvais, & il fit porter à Rome les plaintes les plus amères. La Cour de France y joignit les ſiennes. Innocent XI, les entendit avec joie, ſans ſe laiſſer fléchir;

&

& ce ne fut qu'après ſa mort que les deux Couronnes virent un Cardinal de *Janſon.* A. 1686.

Ces mortifications aigriſſoient des douleurs qui minoient la ſanté de Jean. Une ancienne bleſſure qu'il avoit reçue à la bataille de Bereſtesk, ſous le regne de Caſimir, lui avoit laiſſé des impreſſions qui devenoient plus fâcheuſes avec l'âge. La gravelle, plus dangéreuſe, encore l'avertiſſoit qu'il étoit mortel. Les Médecins lui conſeilloient de s'abſtenir du commandement des Armées & d'une application trop ſuivie au Gouvernement: *Pourquoi ſuis-je Roi? leur* diſoit-il; *ſi vous me guériſſez, ce ne ſera pas dans le repos.* A. 1687.

Tandis que l'on conſultoit ſur ſa guériſon, il apprit la mort du *Grand Condé,* que la goutte avoit enfin conſumé. Tous deux, dès leur premiere jeuneſſe, avoient ſauvé leur Patrie plus d'une fois. Ils avoient brigué & mérité la même Couronne, ils s'étoient écrit ſur leurs victoires. Ces rapports lui rendoient cette perte plus ſenſible. Une différence entr'eux, c'eſt que Condé avoit quitté les Champs de Bataille à cinquante-cinq ans; Jean parvenu au même âge, & ſentant auſſi les atteintes du mal & du dépériſſement, penſoit encore à combattre. Il quitta Léopol pour Zolkiew.

Ce

A. 1687. Ce changement le mettoit ſur la frontiere, au milieu des quartiers d'hiver, dans une ſaiſon où les Guerriers un peu fortunés ne cherchoient qu'à ſe délaſſer dans la Capitale. La Reine le preſſoit de s'y rendre. Des députations de la Nobleſſe, arrivées de toutes les Provinces, appuyoient cette priere. On lui repréſentoit combien ſa ſanté étoit néceſſaire à l'Etat, combien la Pologne perdroit en le perdant. Ces diſcours, pures flateries pour la plûpart des Rois, ne contenoient que l'expreſſion de la vérité & du ſentiment. Mais Jean n'étoit pas né ſur le Trône; il en ignoroit la molleſſe & les ménagemens toujours trop délicats, ſouvent inutiles. Il réſiſta, & il avoit ſes raiſons. Il craignoit les excurſions des Tartares que l'hiver n'arrête point. Il falloit rafraîchir & ſoutenir les poſtes qu'il avoit établis depuis le Nieſter juſques dans le cœur de la Moldavie; & il ſavoit que les choſes ſe font toujours mieux lorſque l'œil du Maître les éclaire: maxime encore plus vraie, ſi le Maître eſt éclairé lui-même. Il étoit encore bon.

Kaminieck renfermoit des priſonniers Polonois, ou plûtôt des Eſclaves dont le ſort l'affligeoit. La République avoit auſſi des priſonniers Turcs. Il envoya l'Officier même qui me fournit ces Mé-

moires

moires *) pour traiter de l'échange. La A. 1687.
Pologne met des bornes ſi étroites au pouvoir de ſes Rois, qu'elle ne leur permet pas de repréſenter en rachetant leurs ſujets. C'eſt au nom du Grand-Général que ſe font les échanges. Dans celui-ci, le nom de Roi trouva ſa place. Les Captifs que le Roi répétoit, étoient des Gendarmes & des Pancernes, deux Corps de Cavalerie composée de Gentils-hommes. Les Turcs qu'il tenoit en ſa puiſſance, étoient des Officiers de Spahis, & de Janiſſaires, & les deux Bachas, l'un de Siliſtrie, l'autre de Caramanie qui avoient été pris en 1683, à la bataille de Barcan. Le Roi les avoit donnés au Grand-Général qui attendoit encore leur rançon **). Il y avoit auſſi dans les fers de part & d'autre de ſimples Soldats, dont l'échange n'avoit rien d'embarraſſant. Dès la premiere ouverture, le Bacha Huſſein, Gouverneur de Kamiénieck, déclara les intentions du Grand-Seigneur. „Si ton Maître, dit-il à l'En„voyé Polonois, veut ſe contenter de „l'échange des ſimples Soldats, pars, „emmene-les, & qu'on me renvoye les „Spahis & les Janiſſaires captifs. Je lui „rendrai

*) Dupont.

**) Les deux rançons étoient de deux cents bourſes, la bourſe valant cinq cens Piaſtres. Somme toute, 700000 liv. de notre monnoie.

A. 1687. „rendrai même ses Gentils-hommes pour „de l'argent: mais quant aux Officiers „du Grand - Seigneur qui se sont laissé „prendre, les deux Bachas sur-tout, dis- „leur qu'ils ne se flattent pas de revoir „la sublime Porte. Un véritable Musul- „man, portant les armes, doit perir „mille fois, plûtôt que de tomber dans „l'esclavage; & si ceux qui commandent „avoient cette fierté d'ame, ceux qui „obéissent, suivroient l'exemple. “

La Négociation traîna en longueur. Hussein n'avoit point d'argent à donner: celui qu'il devoit recevoir des Polonois n'étoit pas prêt. Il est naturel de s'attendrir sur la destinée des deux Bachas dont les fers se reforgeoient, si on se rappelle leur courage dans la sanglante journée de Barcan. Ils n'avoient été pris que couverts de blessures & épuisés de sang au plus fort de la mêlée. *La Porte* ne se relâcha de sa sévérité que huit ans après. Pendant cette longue captivité, le Grand - Général, maître de leur sort, les traita comme ses freres.

La Loi vouloit une Diète cette année. Le Sénat sursit, pour épargner la dépense dans un tems où la continuation de la guerre en demandoit tant: mais la Nation, sans être assemblée, se souleva contre

contre les projets du Chef. Dans la campagne qui se préparoit, il méditoit d'assurer sa conquête de la Moldavie, en poussant ses armes victorieuses jusqu'à la Mer Noire où il comptoit emporter les Forteresses de Kilia & de Bialogrod. Sur ce plan il lui convenoit, malgré son mécontentement de Léopold, de rester attaché à la ligue, afin que le Turc attaqué de toute part fût plus aisé à dépouiller du côté de la Pologne. Mais la Pologne commençoit à soupçonner que ces grands projets regardoient plutôt sa maison qu'elle même ; & ceux qui ne s'en doutoient pas, disoient avec amertume, qu'il seroit encore plus difficile de conserver que de conquérir ; que c'étoit nourrir une guerre qui ne finiroit plus ; qu'on alloit à des objets éloignés, tandis qu'on laissoit subsister l'ennemi aux portes de la République, dans une forteresse qu'il étoit honteux de ne pas reprendre. Jean ne pouvoit pas se dissimuler la justice de ces plaintes. Le bombardement de Kaminieck fut résolu. La Milice Polonoise, dont la principale force consistoit en Cavalerie, n'étoit guères propre aux siéges, encore moins à celui-ci, où il s'agissoit d'une Place bien en état de se défendre. Les Turcs, depuis la prise de Kaminieck, en avoient considérablement augmenté les fortifications ; & dix mille hom- A. 1687.

A. 1687. hommes, tant Janissaires que Spahis, étoient résolus à y vendre cherement leur vie. On prenoit donc le parti de l'écraser de bombes; & comme on étoit persuadé qu'elle attendoit un convoi absolument nécessaire, on se flattoit, en l'interceptant, de prendre la Place par la famine, si le feu de la bombe ne suffisoit pas.

L'Armée marcha vers la fin de Juin. Le Roi languissant se traînoit à l'expédition. Son ame n'avoit rien perdu de son feu: mais les forces du corps l'abandonnerent à Jaslowiecz, où il fut obligé de quitter le commandement. Le Prince Jacques le prit avec toutes les marques du pouvoir. Lorsque les Rois de Pologne sont à la tête de l'Armée, on porte devant eux une lance ornée d'une queue de cheval, signal qui désigne la présence du Maître, & se nomme *Bontchouk*. Les quatre Généraux, Polonois & Lithuaniens, ont aussi leurs bontchouks: mais qui s'abbaissent devant le Roi. Ils s'abbaisserent donc en présence du Prince Jacques; & les Généraux, qui n'obéissent qu'au Roi seul, reçurent les ordres de son fils. La chose étoit sans exemple, & d'une grande conséquence dans un jeune Prince qui affectoit la Royauté. Les Généraux, par une singularité plus grande, n'en parurent point blessés. Ils craigni-

craignirent de désobliger un Roi qui subjuguoit la fierté même par ses vertus. A. 1687.

Le Prince Jacques prenant donc la foudre des mains de son pere, s'avança sur Kaminieck, où il arriva le 10 Juillet. Les Turcs ont une confiance que nous n'avons pas. La Place étoit déjà investie, lorsqu'ils renvoyerent des prisonniers Polonois, dont on venoit de payer la rançon. Nous craindrions, en pareil cas, de mettre à découvert les défauts de la Place. Les Turcs estiment que la surprise ne peut réussir contre des gens prudens: mais cela ne les empêche pas de veiller aux intelligences suspectes. Ils avoient laissé l'exercice public de la Religion Chrétienne dans une Eglise desservie par deux Jésuites. Ils l'appelloient la Mosquée d'*Issévi;* Issévi est dans leur langue le nom de Jésus. Les Turcs regardent les Chrétiens comme des Idolâtres; & les protégent dans leur Empire: protection dont les deux Jésuites abuserent. Ils donnoient avis aux Polonois des dispositions qu'ils voyoient dans la Place. Leurs lettres furent interceptées. Ils attendoient la mort. Le Bacha les fit conduire au Prince Jacques, en leur laissant, de leurs effets, tout ce qu'ils pourroient emporter. Le reste fut déposé dans l'Eglise, portes scellées, jusqu'aux ordres du Grand-Seigneur. Cet-

A. 1687. te douceur étonna les coupables & l'Armée Chrétienne.

Le bombardement dura ſix jours avec un fracas épouvantable. Les Aſſiégeans tiroient avec cinquante pieces de canon & ſeize mortiers. Les Aſſiégés répondoient avec trois cents bouches à feu. Le Bacha *Huſſein* avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour diminuer l'effet de la bombe ; & il n'en étoit pas de la Place, dans cette circonſtance, comme au tems où Mahomet la prit. Elle étoit remplie alors de toute la Nobleſſe de Podolie. Cette Nobleſſe, qui craignoit les dernieres extrémités, les femmes ſur-tout & les enfans faiſoient retentir l'air de leurs cris, portoient la frayeur & le trouble dans le ſein de la garniſon, & ne parloient que de ſe rendre. La Place dans la criſe préſente ne renfermoit que des Soldats.

L'Armée Polonoiſe s'apperçut bientôt qu'elle brûloit ſa poudre aſſez inutilement; elle ralentit ſon feu, lorſqu'elle vit les Tartares paſſer le Nieſter pour venir à elle, & peu de jours après, le Séraskier ſe préſenta avec vingt-cinq mille Turcs, menaçant de paſſer auſſi. Le Prince Jacques déſiroit paſſionnément d'en venir aux mains. C'étoit la premiere fois qu'il commandoit, & il brûloit de

montrer

montrer qu'il en étoit digne. Mais le Séraskier, qui avoit déjà fait ſes preuves, ne vouloit recevoir la bataille que de la néceſſité, & voyant l'ennemi s'éloigner à une lieue de la Place, il ſe contenta d'obſerver ſans paſſer le fleuve. A. 1687

Pendant qu'on ſe regardoit, le Roi qui étoit à Jaslowiecz, penſoit plus aux opérations de l'Armée qu'à ſa ſanté. Il n'avoit pas voulu quitter ce poſte afin d'être à portée de ce qui ſe paſſoit, & d'agir de la tête lorſque la main ſe refuſoit. La poſition n'étoit pas ſans danger. Il n'étoit qu'à dix lieues des Tartares, troupes vagabondes & rapides, & il n'avoit pour ſa garde qu'un petit Camp de deux mille hommes. Ce qui l'inquiétoit le plus, c'étoit ſa Cour qui l'avoit ſuivi. L'allarme s'y étoit répandue au moment que les Tartares avoient paſſé le Nieſter. La Reine, la Princeſſe de Pologne, la Marquiſe de Béthune & les Filles d'honneur pouvoient devenir la proie de ces barbares. Toutes n'étoient pas des femmes fortes: il y en eut qui tomberent malades de frayeur. Ce ne fut pas la Reine. Entraînée par la curioſité, elle eut l'audace de s'avancer juſqu'aux bords du fleuve: des Bateliers avoient été pris le même jour dans ce même endroit. Un Envoyé Tartare qui vint à la Cour

A. 1687. le lendemain, dit au Roi, que ses compagnons ne portoient pas des sonnettes.

Cependant rien ne se décidoit entre les deux Armées. On se canonoit à travers le fleuve avec peu de perte. La campagne s'acheva sans autre exploit que la ruine de quelques maisons dans Kaminieck & la mort de trois ou quatre cents Tartares, qui donnerent dans une embuscade : petit effet d'une grande cause.

La Ligue avoit des succès ailleurs : mais ils ne vinrent pas des grandes forces qui devoient naturellement les produire. Le Prince *Galiczin*, Favori de la Régente de Moscovie, Premier Ministre & Généralissime, s'étoit avancé, par l'Ukraine, vers la Mer Noire, avec trois cents mille hommes de pied & cent mille de Cavalerie. Celui qui devoit les aguerrir, *Pierre le Grand*, étoit encore enfant. Galiczin se proposoit d'envahir la Crimée, cette presqu'Isle, d'où étoient sortis tant d'essains de Tartares pour porter la terreur jusques dans Moscou. En les exterminant il auroit affoibli la Puissance Turque. Lorsque son Armée, qui dévoroit tous les pays qu'elle traversoit, eut passé la Samara, petite riviere qui termine l'Ukraine, elle ne vit plus qu'un désert fumant de cinquante lieues. Les Tarta-

Tartares avoient tout brûlé jusqu'à Pré- A. 1687.
cop, forteresse qui défend l'Isthme de la Crimée. Galiczin, arrêté par la faim & la maladie, vit périr une grande partie de ses Soldats, sans avoir vû l'ennemi.

Morosini, plus heureux & plus sage, avec de petites forces, après avoir pris les Dardanelles, Lépante, Castelnuovo, Portoléone & l'ancienne Attique, achevoit la conquête du Péloponèse, qui valoit mieux que Candie. Les bombes Vénitiennes détruisirent, dans cette expédition, des monumens que les Turcs avoient épargnés. Le fameux Temple d'Athènes, dédié *au Dieu Inconnu* *), fut du nombre. Cette Ville, dont les ruines sont encore si respectables, Epidaure & Corinthe, sembloient se réjouir de retourner à des Maîtres qui connoissoient les Arts & les talens.

*) Des Savans assurent que l'inscription totale que Saint Paul avoit vûe, étoit celle-ci: *Aux Dieux de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, aux Dieux inconnus & étrangers.* Et c'est le sentiment très-positif de S. Jérôme, *Comm. in epist. ad Titum, c. 1.* Cependant S. Paul, dans sa prédication aux Aréopagites, renferme toute l'inscription dans ces deux mots, *ignoto Deo, au Dieu inconnu.* S. Jérôme prétend qu'il en usoit ainsi pour donner plus de force à sa prédication. On a de la peine à se persuader que la foi d'un seul Dieu eût besoin de ce petit avantage pour être prêchée avec succès.

A. 1687. Mais le Général qui portoit les plus grands coups à l'Empire Othoman dans cette campagne, c'étoit le Duc de Lorraine. Ce défenſeur de la Maiſon d'Autriche, après avoir défait le Viſir Soliman ſur les bords de la Drave, pris ſon Camp tout tendu, paſſé le pont d'Eſſek avec les fuyards, s'étendoit le long de cette riviere vers l'Eſclavonie, ſans perdre de vue ce qui reſtoit à ſubjuguer dans la haute Hongrie. *Agria* que les Turcs appellent *l'Inexpugnable*, pouvoit réſiſter. Le Viſir voulut la faire ravitailler par douze mille Spahis qui refuſerent d'obéir. Cet eſprit de révolte, paſſant d'une troupe à l'autre, avec une agitation convulſive, fit frémir le Viſir, qui chercha un aſyle à Belgrade. L'Armée ſans Général s'en choiſit un; &, au lieu de s'oppoſer aux progrès du Duc de Lorraine, elle marcha droit à Conſtantinople pour changer de Maître. Mahomet IV qui avoit enlevé Candie & d'autres Isles aux Vénitiens; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie aux Polonois; la Hongrie à la Maiſon d'Autriche, touchoit au moment d'être dépouillé lui-même de toute ſa puiſſance par ſes propres eſclaves. Son regne, depuis la fatale expédition de Vienne, où Jean arrêta ſes victoires, n'avoit plus été qu'un enchaînement de diſgraces.

Lorſ-

Lorſque l'Armée révoltée fut aux por- A. 1687.
tes de Conſtantinople, il lui fit demander ce qu'elle vouloit de ſon Empereur. Il s'étoit déjà exécuté, pendant la marche, ſur certains points qui excitoient, depuis longtems, les murmures publics. Il avoit ôté des impôts extraordinaires auxquels la diſſipation des finances l'avoit forcé; il avoit vendu ſes joyaux, réformé ſes écuries & ſes équipages de chaſſe, diminué la dépenſe de ſes jardins, congédié du Serrail un grand nombre de Sultanes qui entraînoient après elles un nombre encore plus grand d'eſclaves. Il s'étoit détaché de *Kulogli*, paſſion que la nature & l'Alcoran condamnoient également: ce Page de ſa Muſique étoit vêtu comme lui, toujours à ſes côtés, plus riche qu'aucun Bacha, & n'ayant pas le tems de déſirer. Le ſacrifice qui lui avoit le plus coûté, c'étoit de dépoſer quatre Favoris, dont deux l'avoient aidé à ruiner l'Empire; les deux autres n'avoient été que malheureux. L'Armée demanda leurs têtes. Il les envoya; celle du *Tefterdar*, Tréſorier de l'Empire; celle du *Giurumchi-Bachi*, Receveur des Domaines; celle du Viſir Ibrahim, diſgracié depuis deux ans. Soliman, ſon Succeſſeur, devenoit en ce jour un exemple formidable des revers de la Fortune. Il s'étoit ſignalé dans vingt combats; eſtimé

A. 1687. eſtimé & chéri tant qu'il n'avoit pas eu dans ſes mains la toute-puiſſance de ſon Maître. Sa tête fut apportée la derniere; & les ſéditieux tout en ſe réjouiſſant de la voir abbattue, ſembloient encore la reſpecter.

Juſqu'à ce moment l'Armée n'avoit point franchi les barrieres de Conſtantinople. Les Janiſſaires montrerent l'exemple en criant dans les rues qu'il falloit dépoſer l'indolent & l'infortuné Mahomet. L'*Uléma*, c'eſt-à-dire, les Gens de Loi & de Religion s'aſſemblerent dans la Moſquée de Sainte Sophie. Son procès s'inſtruiſit en peu d'heures. Il y avoit trop longtems qu'il étoit malheureux pour ne pas le charger de tous les maux de l'Empire. Il ſe repentit de n'avoir pas uſé, à l'égard de ſes freres, de la loi cruelle de Bajazet; car on rapportoit au Serrail qu'on penſoit à couronner ſon frere Soliman. Il n'étoit plus tems de s'en défaire. Le Boſtangi Bachi gardoit en force l'appartement des Princes. On lui arracha dont les rênes de l'Empire pour les remettre à Soliman qui languiſſoit dans une priſon depuis quarante ans. Lorſque le Caïmacan, le Shérif de la Moſquée de Sainte Sophie, & le Nakib, Garde de l'Etendart de Mahomet, lui annoncerent qu'il falloit deſcendre du Trône, & que tel étoit le vœu

de la Nation, il répondit: *La volonté de Dieu ſoit faite, puiſque ſa colere doit tomber ſur ma tête. Allez dire à mon frere que Dieu déclare ſa volonté par la bouche du Peuple.* On voit, par cette réponſe, que ces Sultans, ſi deſpotiques, reconnoiſſent, dans la Nation, un pouvoir au-deſſus du leur; & les Gens de Loi dans cet Empire enſeignent que ce pouvoir eſt inhérent à tous les Peuples du Monde. A. 1687.

Mahomet avoit des fils, mais trop jeunes pour régner. Les Turcs ne prennent des Maîtres que dans le ſang Othoman; mais ils ne penſent pas que la ligne directe & le droit de primogéniture doivent couronner un enfant, un imbécille ou un méchant: fils, freres, oncles, ils choiſiſſent; & le choix leur a ſouvent réuſſi. Au reſte, comme Mahomet avoit épargné la vie de ſes freres, il finit ſa carriere au gré de la nature; & il ne fut point empoiſonné, comme le bruit en courut dans Conſtantinople *). C'eſt par-tout que le Peuple ſuppoſe les Grands auſſi méchans qu'ils peuvent l'être: ſuppoſition qui ne fait pas honneur à leurs mœurs.

Pendant que les Turcs ſe déchiroient entr'eux, le Duc de Lorraine achevoit de

*) Cantémir. Tome 2. page 134.

A. 1687. de réduire la Hongrie. Il y avoit une femme forte qui s'y défendoit encore. Fille du malheureux Sérini, veuve de Ragotski, femme de Tékéli, elle avoit voué une haine éternelle à la Maison d'Autriche. Elle combattoit, depuis deux ans, dans Mongatz, forteresse où Tékéli avoit renfermé ses trésors, ses archives & ses enfans avec une forte garnison. Pour lui, errant dans des Provinces éloignées, il ne pouvoit secourir sa Femme. Assiégée par la famine, elle subit enfin le sort de la Hongrie, &, conduite à Vienne, elle se vit réduite à dire son rosaire dans un Couvent, tandis qu'on lui arrachoit ses fils pour les confier aux Jésuites de Prague. Le comble de sa douleur fut de voir couronner Roi de Hongrie l'Archiduc Joseph sans élection. Léopold, victorieux, ne voulut point d'autre traité avec les Hongrois, qu'un échafaut dans la Ville d'Epéries. Le sang coula depuis le mois de Mars jusqu'en Décembre; & la Couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire par la Noblesse même du Pays en présence des bourreaux. Il est bien affreux pour les Peuples que ce moyen terrible ait réussi.

Une satisfaction manquoit à Léopold, c'étoit d'avoir Tékéli en sa puissance. Les Turcs, qui l'avoient remis en liberté, ne

ne l'abandonnerent pas; ils lui aſſigne- A. 1687.
rent les terres & Villes de Widin, de Caranſibes & de Lugos, qu'il changeoit contre la Couronne de Hongrie.

Jean, en apprenant les horreurs qui ſe paſſoient en Hongrie, ſe repentit de n'avoir pas mis cette Couronne ſur la tête de ſon fils, lorſque les Hongrois, touchés de ſes vertus, l'en preſſoient après la journée de Vienne. Miné à préſent par la maladie, il penſoit du moins à lui tranſmettre celle qu'il portoit, & il vouloit profiter de la Diète prochaine pour faire entrer les Polonois dans ſes vues.

Fin du ſeptième Livre.



HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE VIII.

A. 1688. La Diète qui auroit dû s'assembler à Grodno l'année précédente, se trouvoit fixée au même lieu pour celle-ci. Le Roi l'auroit mieux aimée à Varsovie, où il espéroit d'en tirer un meilleur parti; mais les Lithuaniens, s'attacherent fortement à la Loi: & Grodno fut indiqué pour le 25 Janvier. Le Roi avec sa Cour s'y rendit, sans délai. Le Prince Jacques qui se flattoit d'y jouer un grand rôle, prévint le jour. Il venoit de commander l'Armée, il s'étoit assis sur le Trône à côté de son pere en 1686. C'étoit autant de pas vers la Royauté: mais il en restoit un plus délicat & plus marqué; s'il avoit essayé le Trône, ce n'avoit été que dans un *Senatus-consulte*, sans l'aveu de la Nation assem-

semblée ; il s'agissoit à ce moment d'y A. 1688.
monter sous ses yeux : c'est ce que le Roi désiroit fortement en lui tendant la main. Lorsque dans un Gouvernement absolu le Prince agit contre la Loi, les Grands se taisent, parce qu'ils ont tout à perdre, leur liberté même. En Pologne ils parlent, parce que le Prince ne peut rien leur ôter.

Néanmoins Jean ne devoit pas attendre l'opposition du côté d'où elle vint. Il avoit comblé de biens, de pouvoirs & d'honneurs les Sapieha ; & ce furent eux qui se crurent obligés de préférer les constitutions de Pologne à la reconnoissance. Ils s'étayerent du Ministre de l'Empereur & de celui des Czars, sans oublier le Nonce du Pape. L'autorité d'un Nonce en Pologne étonne avec raison les autres Etats. Il a une Jurisdiction & un Tribunal dans une République assez fiere pour ne pas ménager ses Rois.

Cette union contre les projets de la Cour gagnoit tous les jours des partisans. On crioit que les Loix n'étoient donc plus respectées ; qu'on vouloit donner un Roi à la Pologne, sans son aveu ; qu'elle ne pouvoit disposer de son Trône que lorsqu'il étoit vacant. On menaçoit de rompre la Diète, & de prendre des mesures vigoureuses pour assurer le Droit

A. 1688. de la Nation, si le Prince Jacques ne sortoit pas sur le champ de Lithuanie. Dure extrémité pour le fils d'un Roi à qui la Pologne devoit tant! Quand les Puissances sont obligées de plier sous la volonté des Nations, elles cherchent du moins à pallier ces fâcheux instans de foiblesse. Le Prince Jacques eut envie de faire ses dévotions au Mont de Pazzi, célébre Monastere, & de chasser aux environs de Vilna. La chasse le conduisit hors de la Lithuanie.

Cette complaisance de la Cour rétablit le calme; & déjà les délibérations de la Diète prenoient une forme avantageuse: mais la Reine vivement blessée du refus & de l'affront fait à son fils, intrigua pour rompre la Diète. Elle se servit d'un de ces hommes qui ont de l'audace, des poumons & une éloquence turbulente; *Dombroski* par ses clameurs & un *Veto* ôta l'activité au Tribunal de la Nation. Si la Reine osoit tant, c'étoit une suite de l'ascendant que le Roi lui avoit laissé prendre.

Le Roi, qui n'étoit pas dans le secret, & qui vouloit mettre en délibération des objets importans pour la campagne prochaine, crut remédier au mal dans un *Senatus-Consulte* où se trouvoit tout le premier Ordre de l'Etat; mais le vent de

la

la discorde souffloit de tout côté ; & A. 1688. d'abord le nouveau Cardinal Radziowski fut la pierre de scandale. Il étoit Sénateur en qualité d'Evêque, & comme tel, personne ne lui disputoit sa place au Sénat ; mais il étoit encore Cardinal, & sous ce titre il prétendoit au premier fauteuil. Cependant les Loix de Pologne ne donnent aucun rang, aucune préséance à la Pourpre Romaine ; c'est pourquoi on n'y avoit vû jusqu'alors que trois Cardinaux : un *Osius*, un Radziwil, & un fils de Roi, le Prince Casimir, avant que d'être Roi. On s'étoit tiré d'affaire avec eux le mieux qu'on avoit pû. Mais la plûpart des Polonois pensoient à peu près comme les Grecs au tems du dernier Empereur de Constantinople : *Nous aimons mieux*, disoient ces Grecs, *voir ici un Turban qu'un Chapeau de Cardinal.* Radziowski, embarrassé de sa dignité dès le jour qu'il l'avoit reçue, avoit évité toutes les rencontres délicates ; la Cour où il auroit fallu, selon le systême de Rome, disputer le pas à la famille Royale ; le Sénat où les Evêques, ses confreres, ne vouloient rien céder. Il n'y avoit qu'un événement qui pût trancher la difficulté, c'étoit de réunir dans sa personne la Primatie avec la Pourpre. La mort l'avoit servi promptement. L'Archevêque de Gnesne avoit disparu du nombre des vi-

A. 1688. vans, & Radziowski, par la grace du Roi, se trouvoit Primat, exemple frappant d'une belle fortune. Né d'une Sobieska, il avoit fait ses études à Paris, où il étoit obligé de vivre dans une médiocrité bien au-dessous de sa naissance: étant donc devenu, après son Maître, le premier personnage de la République, il ne doutoit plus de la préséance dans le Sénat: mais les Evêques lui objectoient qu'il n'avoit pas encore reçu ses Bulles. Nouvel incident, d'autant plus épineux qu'il étoit imprévu. Après bien de la chaleur & des débats, l'Evêque de Cracovie fit sentir à ses Pairs que les Bulles regardoient uniquement les fonctions spirituelles, & Radziowski s'assit au premier rang, où le Roi le vit avec plaisir, comptant bien de s'en aider dans la conjoncture même; mais le Primat, homme plein d'obscurité & d'artifice dans sa conduite, le croisoit sourdement, & les cœurs étoient trop aigris.

Au lieu de s'occuper des moyens de pousser la guerre avec plus de vigueur, ou de faire une paix avantageuse, les premiers qui parlerent, n'ouvrirent la bouche que pour se plaindre de la présomption du Prince Jacques, de l'influence de la Reine dans le Gouvernement, de la résidence suspecte du Marquis de Béthune en Pologne, des menées de la France,

de

de l'inutilité de tant d'expéditions contre A. 1688.
le Turc, & de la honte qui ſe trouvoit à laiſſer encore Kaminieck ſous ſa puiſſance. Ceux-là envelopperent du moins leurs plaintes dans des termes reſpectueux: mais le Palatin de Siradie, créature & penſionnaire du Roi, (exemple qui dégoûteroit de la bienfaiſance, ſi les ames nobles ne ſavoient pas qu'il eſt beau de faire des ingrats); ce Palatin s'exhala ſans retenue contre ſon bienfaiteur. Il le traita en face de violateur des Loix, d'oppreſſeur du Peuple, d'ennemi de la Patrie *).

Jean qui avoit appris avec Paç dans la Diète de 1685, que lorſqu'un ſujet s'oublie, le Roi, image de Dieu, doit ſe poſſéder, répondit à toutes les accuſations, comme ſi elles euſſent regardé un autre que lui. Il diſtingua les déclamations outrées de ce qui avoit quelqu'apparence de raiſon. Il ne prétendit pas n'avoir fait aucune faute. Il ſe défendit avec cette dignité & cette modération qui confondent la calomnie & diminuent les torts. Toute la vengeance qu'il tira du violent Palatin, ce fut de ne lui pas faire l'honneur de lui adreſſer la parole. Il ſe juſtifioit auprès de la Nation, ſans s'y être préparé. L'habitude qu'il avoit

 culti-

*) Zaluski, Tome 2. pages 1059 & 1090.

A. 1688. cultivée de parler en Public, & la connoissance profonde des affaires d'Etat, le dispensoient, quand il vouloit, de s'énoncer par la bouche d'un Chancelier. Il fut lui-même son organe : c'est ce que les Polonois appellent parler *ex Throno.*

Pendant que cela se passoit dans le Sénat, une satyre bruyante, contre le Roi & la Reine, couroit dans Grodno, satyre si affreuse que les Mémoires du tems n'ont pas jugé à propos de nous la transmettre; & un Prédicateur s'échauffant sur la confession, en présence de la Reine, osa dire que *les Rois confessoient les petits péchés & n'accusoient pas les grands ; qu'on connoissoit un Prince qui ne croyoit pas sans doute que ce fût un crime de vendre les Charges de la République, & d'immoler la Patrie à sa complaisance aveugle pour une épouse.* L'enthousiaste en fut quitte pour se rétracter dans la Chaire où il avoit scandalisé ceux même qui pensoient comme lui, & le libelle fut condamné au feu, sans rechercher l'Auteur *).

Au milieu du trouble, Jean ne pouvoit se dissimuler que la Reine lui aliénoit bien des cœurs. Il l'éloigna sans lui

*) Zaluski, Tom. 2. pages 1059 & 1060.

lui ôter le ſien. Elle partit à regret pour A. 1688.
Varſovie, pleine de reſſentiment contre ceux qu'elle ſoupçonnoit d'avoir donné ce conſeil au Roi.

Pour lui, après avoir calmé les eſprits autant qu'il fut poſſible, il les tourna ſur la continuation de la guerre, pour laquelle on régla des ſubſides fort au-deſſous du néceſſaire; & il mit fin au Sénatus-conſulte, en proteſtant que, malgré le fiel dont on l'abreuvoit, il n'abandonneroit point la République, & que la foibleſſe de ſa ſanté ne l'empêcheroit pas de commander l'armée, content s'il expiroit en laiſſant la Pologne triomphante & heureuſe. Il devoit être ulceré contre les Sapieha: cependant il honora de ſa préſence la pompe funebre du Grand Ecuyer de Lithuanie, leur frere. Les Polonois ſont auſſi faſtueux dans les funérailles que dans les Diètes. Ce faſte & toutes les prieres qu'il faut acheter, auroient donné du pain à pluſieurs Gentilshommes qui étoient au ſervice du Seigneur défunt. Un grand feſtin où l'on s'enivra ſelon la coutume termina la douleur.

En même-tems une ſcene de joie ſe préparoit pour Jean. Vilna, Capitale de Lithuanie, qui n'avoit jamais vû ſon Roi, ſoupiroit pour lui rendre ſes hommages.

Les

A. 1688. Les Peuples n'entroient point dans les démêlés d'Etat. Ce qui les frappoit, c'étoit la gloire & la bonté naturelle de leur Maître; & ils laiſſoient aux Grands à diſcuter ſes torts. Il fut reçu ſur ſa route & dans cette grande Ville avec ces acclamations, ces fêtes qu'on ne commande point à des gens libres.

De-là il ſe rendit à Varſovie où la Reine brûloit de le revoir autant pour le plaiſir de gouverner avec lui, que pour l'amour qu'elle lui portoit. Elle l'engagea à ſouffrir des remedes avant que de reprendre les armes ; elle s'occupa du mariage du Prince Jacques avec une puiſſante veuve que toute l'Europe convoitoit. C'étoit cette même héritiere de la maiſon de Radziwil, que le Prince Jacques avoit déjà voulu épouſer en 1680; & que l'Electeur de Brandebourg lui avoit arrachée pour la donner à ſon fils, le Prince Louis. Ce jeune Epoux n'avoit guères joui de ſa conquête; & la Cour de Pologne négocioit à Berlin pour s'en emparer avec plus d'eſpérance que la premiere fois. Déjà la négociation étoit avancée, & l'Envoyé de Pologne écrivoit que la préſence du Prince Jacques étoit néceſſaire pour aſſurer le ſuccès. Le Prince vole à Berlin, y entre *incognito*, s'abouche avec le Miniſtre de France qui avoit ordre de ſon Maitre de favoriſer l'al-

l'alliance, dans la vûe de detacher le Roi Jean des intèrêts de la Maiſon d'Autriche. Il voit la jeune veuve dans l'ombre du myſtere. Il en tire une promeſſe en bonne forme d'épouſer dans huit mois, terme de ſon deuil, & cela ſous une peine bien exprimée de la perte de ſes biens. Les préſens de nôces ſont donnés & reçus des deux parts. Après quoi il reprend le chemin de Varſovie, en s'applaudiſſant de ſa fortune. Ce mariage le mettoit en poſſeſſion de quatre Duchés dans le ſein de la Pologne, lui donnoit des forces perſonnelles, l'acheminoit au Trône. A. 1688.

La nouvelle, arrivée à Varſovie, remplit la Cour d'allegreſſe, le Roi ſurtout qui aimoit tendrement ſon fils ; & qui avoit un ſi grand beſoin d'ouvrir ſon cœur à la joie. Courte joie que l'amertume ſuivoit à pas précipités! ¡Tandis que le Prince Jacques n'apportoit qu'une promeſſe, un rival heureux épouſoit réellement à Berlin. C'étoit le Prince Charles de Neubourg, troiſiéme fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice. L'Electeur de Brandebourg, à qui Léopold montroit une Couronne Royale, avoit favoriſé cette trahiſon, ſi on peut appeller trahiſon les mauvais offices que la politique a conſacrés dans la morale des Souverains. C'étoit donc encore Léopold

A. 1688. pold qui croisoit toutes les vues de Jean son Allié.

Ce coup de foudre fut entendu à la Cour de Pologne avec tous les transports de la douleur & de la vengeance. Dans le premier étourdissement, le Marquis d'Arquien qui avoit quitté la France, sans se défaire de la vivacité Françoise, proposa d'envoyer le Prince insulté à Hambourg avec le Comte de Maligny son Oncle & un troisiéme Champion pour y appeller en duel le Rival heureux. Le Prince Jacques goûtoit ce parti: mais le Roi considérant que, si son Fils venoit à succomber, ce seroit une perte bien supérieure à celle qu'on déploroit; & que dans le cas de la victoire, il étoit fort douteux que la Princesse disputée voulût épouser le meurtrier de son mari, écarta cette scène tragique. Jean n'auroit pas été offensé dans la personne de son fils, s'il eût eu les forces de Léopold ou de Louis XIV. Il prit le seul parti qui lui restoit, celui de la foiblesse & de la raison. Il fit examiner la promesse de la Princesse infidelle, & la peine qu'elle avoit acceptée. Les Jurisconsultes Polonois déciderent que Jean étoit en droit de confisquer tous ses biens. Mais pour prononcer la confiscation il falloit le Tribunal de la Nation assemblée; & la Nation, en ce moment, ne pensoit qu'à combattre.

La

La négociation de Berlin & la langueur A. 1688.
du Roi avoient rejetté au mois d'Août l'ouverture de la campagne: campagne malheureuſe.

Jean ne pouvoit ſe détacher de ſes vues ſur la Moldavie & la Valaquie, deux Couronnes qu'il vouloit du moins laiſſer à ſa Maiſon, ſi celle de Pologne en ſortoit. Ce grand objet lui fermoit les yeux ſur Kaminieck; & la Pologne continuoit ſes murmures. Elle marchoit pourtant ſous ſes drapeaux, plus conduite par le reſpect qui eſt dû aux talens héroïques, que par la conviction de ſon propre intérêt. Il mena l'Armée comme en 1686. par la Pokucie & la Bucovine. Arrivé à Pérérita où il avoit laiſſé des troupes & des ouvriers, il vit les maſures de cette Ville déſertes changées en maiſons, les villages voiſins repeuplés, & les terres cultivées. Ce fut le ſeul plaiſir qu'il goûta dans cette expédition. Il ſe hâta de paſſer le Pruth pour s'aſſurer de la Valaquie dont il n'avoit encore reçu que des ſoumiſſions vagues, conſeillées par la crainte. Il n'y avoit encore établi ni poſtes, ni troupes comme dans une partie de la Moldavie. Il la regardoit pourtant comme une conquête facile.

Mais un événement tout contraire à la longue ſechereſſe qui avoit tant incommodé ſon Armée en 1686. le jetta dans un em-

A. 1688. embarras plus grand. Des pluies aussi opiniâtres qu'abondantes, changerent en peu de jours les ruisseaux en torrents, les rivieres en fleuves, & la terre dissoute en un vaste bourbier. Cependant on se traîna jusqu'à la riviere de Chocava qu'on passa avec des difficultés incroyables. Mais quand on arriva au Séret, il fut impossible d'en tenter le passage. On erra sur ses bords en changeant de camp tous les jours, pour ne pas s'appésantir dans la fange; & pour distraire le Soldat d'une trop grande attention à ses peines. Six semaines s'écoulerent dans ce déluge: mais le déluge ne s'écouloit pas. Les Turcs & les Tartares disoient que le Ciel prenoit leur défense, & ne se montrerent pas. L'Armée battue par les élémens reprit le chemin de la Pologne en perdant plus de chevaux & d'équipages que si elle eût vû l'ennemi. La grosse artillerie fut enterrée dans la Bucovine pour la reprendre dans un tems commode.

Les succès abandonnoient la Ligue Chrétienne en plus d'un endroit. Les Moscovites avoient repris leur projet sur la Crimée, & *Galiczin* qui avoit manqué cette conquête, commandoit encore l'expédition. Précop vit deux cents mille combattans devant ses murs & quatorze cents piéces de canon. Les Tartares se cru-

crurent perdus : mais le Kan ne déſeſpéra pas ; c'étoit le brave *Selim-Gierai*, que les Turcs avoient dépoſé après la journée de Vienne, & qu'ils avoient remis ſur le Trône à cauſe de la ſupériorité de ſes talens. Il amuſa le Général Ruſſe en propoſant un accommodement qui épargneroit l'effuſion du ſang. Il diſputoit comme quelqu'un qui veut ſe rendre & qui cherche ſeulement à diminuer un peu ſes malheurs. Pendant les pourparlers, délais ſouvent funeſtes au plus fort, le foible ſe fortifioit ſur ſes derrieres ; & Galiczin s'affoibliſſoit en conſumant ſes vivres : piége qu'il n'apperçut que lorſqu'il fallut reculer pour en chercher ; & dans cette retraite le Kan tailla en piéces ſon arriere-garde. C'eſt ainſi que la ruſe & le courage ſauverent les Tartares ſans humilier les Moſcovites. Galiczin ayant regagné les bords de la Samara après une marche de trois ſemaines dépêcha des couriers à Moſcou & à Varſovie pour donner avis qu'il avoit battu les Tartares & qu'il les avoit pouſſés juſqu'au-delà de Précop. Les deux capitales firent des réjouiſſances publiques lorſqu'elles auroient dû ſe couvrir de deuil ; & le Général, avant que de rentrer en Moſcovie, reçut des complimens de la Régente, & des récompenſes pour ſon Armée : pratique aſſez familiere à A. 1688

A. 1688. l'Empire Ruſſie ſi on excepte le regne de Pierre le Grand.

Les Vénitiens avoient mis le ſiége devant Négrepont, l'ancienne Chalcis dans l'Eubée. Cette Isle, la plus agréable de l'Archipel, leur avoit été enlevée par Mahomet II, à qui rien ne réſiſtoit. Moroſini ſe rappelloit les malheurs de ſes citoyens au tems de cette perte ; le brave Erizzo ſcié en deux, ſa fille poignardée en défendant ſa vertu, tout ſexe, & tout âge au-deſſus de vingt ans dévoués à la mort. Il vouloit venger tant d'outrages & de ſang, & rendre à ſa patrie un de ſes anciens domaines. Ses efforts étonnerent; la réſiſtance fut encore plus grande; & ſon projet échoua.

Il n'y avoit que l'heureux Léopold, qui, ſans quitter ſon cabinet, pouſſoit les Turcs d'une perte à une autre. Le nouveau Sultan Soliman III, n'étoit pas un ennemi redoutable. Il avoit paſſé quarante ans dans une priſon à méditer l'Alcoran, & perſonne ne l'égaloit en pratiques religieuſes. Les dévots le louoient à l'excès. Le Divan en faiſoit peu de cas. Les gens de guerre le mépriſoient. Sentant du moins ſa foibleſſe, il fit faire à Léopold des propoſitions très-avantageuſes par ſon Ambaſſadeur *Mauro Cordato*, ce Médecin de Padoue, dont la premiere maxime en négociation, étoit ce mot

mot du Poëte *Saadi; qu'un mensonge qui* A. 1688.
fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille. La maxime, s'il l'employa dans cette occasion, ne lui réussit pas. Léopold rejetta tout avec sa hauteur ordinaire que la prospérité augmentoit encore. Il n'étoit pas plus guerrier que Soliman: mais avec une profonde politique & de la fermeté, il trouvoit des Généraux dans tous les Princes de l'Europe. Il transporta sa faveur du Duc de Lorraine au jeune Electeur de Baviere, dont il venoit de faire son Gendre. Il le chargea du commandement de l'Armée & du siége de Belgrade. Cette Place importante fut prise d'assaut à la vue du Visir.

Léopold étoit à la veille de chasser les Turcs de l'Europe: mais il entreprit trop à la fois. Il entra, contre Louis XIV dans la fameuse Ligue d'Ausbourg, qui partagea son attention, & ses forces. Cette nouvelle Ligue mit Innocent XI, dans un cas singulier. Il bénissoit de la même main les coups portés au Turc, & ceux qu'on préparoit au Roi Très-Chrétien. Il devoit être étonné de sa fortune; fils d'un Banquier Milanois, il secourut contre les Turs l'Empire & la Pologne de son argent, les Venitiens de ses galères; & s'il fut bravé dans Rome même par Louis XIV, ce ne fut qu'après avoir eu la force de l'outrager.

A. 1688. Louis XIV. de ſon côté travailloit plus que jamais à détacher Jean de l'alliance de l'Empereur, tandis que Jean croyoit avoir une raiſon pour s'y attacher plus fortement. La priſe de Belgrade avoit répandu l'allarme dans la Valaquie, qui venoit de ſe mettre ſous la protection de l'Empereur; & Jean ſe flattoit de la recevoir de ſes mains, ſelon le Traité ſecret fait entr'eux. Cet heureux événement auroit rempli l'objet de la campagne infructueuſe qu'il venoit de faire. Mais l'Empereur ne faiſoit que montrer la Valaquie ſans envie de la donner.

En arrêtant ſa vûe ſur le Roi Jean, on plaint un Prince qui avec de grandes qualités & peu de forces, ſe trouve le jouet d'une Puiſſance ſupérieure. Il étoit deſtiné à l'être de plus d'une façon. Il l'éprouva dans la Diète dont je vais rendre compte.

A. 1689. La Pologne laſſée d'une Ligue ruineuſe dont Vienne tiroit tout le fruit, vouloit une paix particuliere avec le Turc. Un Envoyé Tartare étoit venu offrir la médiation du Kan avec des conditions avantageuſes. Cette paix ſéparée deplaiſoit ſouverainement à l'Empereur. Jean ne la goûtoit pas non plus pour les raiſons que nous avons expoſées. Mais Léopold craignoit que la République ne l'emportât ſur le Chef.

Un

Un autre point qui devoit s'agiter dans A. 1689.
la Diète, l'inquiétoit encore. C'etoit la confiſcation des grands biens de la Princeſſe de Neubourg en faveur du Prince Jacques. Il voyoit avec douleur que ſon beau-frere, le Prince de Neubourg, reſteroit avec l'Héritiere de la Maiſon de Radziwil ſans héritage.

Pour éviter ces deux écueils, il y avoit un parti à prendre: rompre la Diète au moment qu'elle pourroit nuire; & c'eſt celui qu'il prit. Il fit entrer dans ſes vues l'Electeur de Brandebourg qui avoit intérêt de le ménager pour ſe faire Roi; & qui ſemoit l'or dans Varſovie. Il gagna les Sapieha dont le crédit étoit grand dans le Sénat & dans l'Ordre Equeſtre. Les choſes étant ainſi diſpoſées, la Diète s'ouvrit.

Les délibérations roulerent d'abord ſur la prétention du Prince Jacques. Les Juriſconſultes avoient décidé que les biens de la Princeſſe, qui lui avoit manqué de foi lui étoient dévolus; que la peine étoit juſte, puiſqu'elle s'y étoit ſoumiſe elle-même par un acte libre. Le parti contraire répliqua par des raiſons qui jetterent au moins du doute. D'autres Sénateurs affectant la neutralité qu'ils ne ſentoient pas, s'écrierent que ce n'étoit pas le tems de penſer aux intérêts de la Maiſon Royale; tandis que la Républi-

A. 1689 que en avoit de si grands à traiter. *Accepteroit-on la paix particuliere offerte par le Turc, ou continueroit-on la guerre avec plus de vigueur?* Ceux-ci vouloient la paix; ceux-là s'échauffoient pour la guerre. Ce dernier sentiment étoit celui du Roi. Mais une autre discussion vint se jetter à la traverse. On lui reprochoit le Traité de 1686. avec la Moscovie. Il lui avoit cédé deux Villes, un Palatinat & un Duché. Cette cession qui enlevoit des biens certains pour des avantages incertains, n'avoit été faite que de l'avis du Sénat. Il falloit que la Diète ratifiât; le devoit-elle contre le bien commun *)?

Ce reproche fait au Roi lui en attira subitement un autre. La Reine passoit toujours pour l'avoir poussé à tout ce que la République pouvoit désapprouver. Le Palatin de Posnanie, Raphael Lesczinski, grand par lui-même **), plus grand encore dans un Fils que la Pologne a regretté & que la Lorraine adore, ne craignit

*) Zaluski, tom. 2. pag. 1135.

**) Son mérite soutenu d'une illustre naissance l'éleva aux grandes places de la République. Il fut Maréchal de la Diète de Ligue contre le Turc, en 1683. Ambassadeur à Constantinople, Grand Trésorier, & Général de la Grande Pologne. Il avoit épousé la Fille du Grand-Général Jablonowski. Tel étoit le Pere du Roi Stanislas.

gnit point de déplaire à la Cour pour ſervir la République. Il ſavoit que la Reine intriguoit fortement pour remettre ſous les yeux de la Diète la confiſcation des biens de la Princeſſe de Neubourg, queſtion qui portoit le trouble avec elle. Il ſe tut ſur le Roi, il s'expliqua ſur la Reine. Il dit: „qu'elle avoit une ame „& des connoiſſances au-deſſus de „ſon ſexe; mais qu'elle étoit au ni„veau, par l'intrigue & les détours. „A quoi ſert l'eſprit, ajoûtoit-il, s'il „n'aboutit qu'à ſemer la diſcorde dans „tous les Ordres? Elle ſe plaint ſouvent „de la foibleſſe de ſa ſanté; elle la doit, „cette foibleſſe qui nous afflige, à ſa trop „grande application aux affaires publi„ques dont l'Etat la ſupplie de ſe diſ„penſer.“ La Reine venoit de perdre une confidente dont la mort réjouiſſoit la Ville & la Cour même. Le Palatin n'épargna pas ſa mémoire en lançant de nouveaux traits ſur la Reine *). Il y eût eu moins de danger à offenſer le Roi que la Reine qui diſoit hautement qu'elle n'aimoit pas les diſeurs de vérités. Mais les Loix en Pologne mettent les Sujets à couvert de la colere des Princes. A. 1689.

C'eſt ainſi que les ſéances s'écouloient dans un paſſage rapide d'un objet à un autre, ſans s'arrêter ſur aucun. Ces diſſen-

*) Zaluski, tome 2. pag. 1104 & 1147.

A. 1689. ſenſions publiques en occaſionnoient dans la vie privée. Il y eut des duels. Le Comte Vielpolski appella l'Enſeigne de Cracovie; celui-ci refuſa, non faute de courage ou par reſpect pour les Loix divines & humaines: mais c'étoit le Samedi, jour particulierement fêté dans la dévotion Polonoiſe.

Cependant la Diète continuoit, mais ſans ſuite dans les idées. On avoit refuſé d'écouter le Roi ſur les intérêts de ſa maiſon; & il fut obligé avec tous les Ordres de prêter l'oreille à un démêlé particulier entre deux Evêques. Celui de Culm, Caſimir Opalinski, déraiſonna longuement; & prétendant que le Roi ne lui étoit pas favorable, il lui dit: *ou ceſſez de régner, ou régnez juſtement.* Tous ſes confreres & le Cardinal Primat marquerent ſur le champ au Roi leur regret de cet emportement. Le Palatin de Belz, Maczinski, ſans diſcerner les innocens du coupable, s'écria qu'il falloit chaſſer du Sénat tous les Evêques & les renvoyer à Rome. L'un d'eux lui répondit; „nous ſommes Nobles Polonois avant que „d'être Evêques; c'eſt par la premiere „qualité que nous tenons à la Pologne „auſſi eſſentiellement que vous. La ſe„conde nous établit vos Paſteurs, nou„veau titre pour nous reſpecter." La querelle s'échauffoit. Le Roi oubliant pour

pour le moment la sienne, s'occupa de A. 1689.
celle-ci & l'assoupit. Mais le mot de l'Evêque de Culm étoit un poids sur son cœur. Il éxigeoit qu'il désavouât publiquement son injuste interpellation & qu'il en demandât pardon, comme d'un emportement où la réfléxion n'avoit eu aucune part. Quelques Sénateurs avoient déterminé le Prélat: beaucoup plus le dissuaderent. Ce fut alors que Jean encore plus touché de l'ingratitude du grand nombre que de l'outrage d'un seul, marqua une envie d'abdiquer, se souciant peu de commander à des hommes dont il n'étoit pas aimé *). Ce premier mouvement, enfant du trouble où son ame étoit plongée, se dissipa comme une vapeur, & l'Evêque de Posnanie, pour faire diversion à tant de chocs, rendit compte d'un traité de commerce proposé par les Hollandois, pour le bien de la Pologne. Il s'agissoit d'ouvrir de grands débouchés à ses bleds; l'un des plus grands avantages qu'une Nation cultivatrice puisse se procurer. Dans ces derniers tems, il a été prouvé dans le Parlement d'Angleterre que l'exportation des grains avoit valu en quatre années cent soixante dix millions trois cents trente mille livres de France. Il est vrai que la Pologne n'a point

*) Zaluski, tom. 2. pag. 1105.

A. 1689. point de Marine: mais la Hollande offroit la sienne. C'est ce que représentoit l'Evêque de Posnanie; mais il y avoit tant d'agitation dans les esprits, qu'ils furent bien vîte emportés ailleurs.

Le seul objet qui parut les fixer, ce fut le jugement d'un Gentil-homme Lithuanien. Lysinski (c'étoit son nom) sorti des Jésuites vivoit dans le commerce des lettres, se communiquant peu, & faisant du bien. Ami de la vérité dans le culte, il avoit jetté du ridicule sur quelques superstitions Polonoises. On lui eût peut-être pardonné cette hardiesse: mais il avoit une fortune considérable; & le délateur, selon les Loix, devoit la partager avec le fisc. Un homme en charge, Brzoska, l'accusa d'Athéisme. Le plus fort témoignage fut une note de la main de Lysinski dans un livre sur l'existence de Dieu. L'auteur Allemand de cet ouvrage, avec la meilleure intention de prouver une vérité qui n'eut jamais besoin de preuve, la détruisoit. Lysinski appercevant la fausseté des raisonnemens avoit mis à la marge, *ergo non est Deus*, donc il n'y a point de Dieu. Les Evêques, depuis la derniere nomination au Cardinalat, prenoient du goût pour cette dignité. Celui de Posnanie cherchoit une occasion de se rendre agréable à Rome. Il crut l'avoir trouvée. Il saisit l'accusation,

ſation, il remua toute la machine de la A. 1689.
Diète, le Corps Epiſcopal ſur-tout; & Lyſinski, après avoir été fouetté par un Evêque & abſous pour l'autre Monde, fut brûlé dans celui-ci. Le décret de mort portoit (choſe ſinguliere!), que le blaſphémateur avoit non-ſeulement nié l'exiſtence de Dieu, mais encore la Trinité des perſonnes, & la maternité divine de la Vierge Marie *). Différens ſiécles avoient montré en Pologne des Gentils-hommes perturbateurs, raviſſeurs, aſſaſſins, incendiaires; mais comme la Loi ne permet pas d'arrêter un Noble avant qu'il ſoit condamné, les coupables avoient toujours eu le tems d'échapper au ſupplice. La Loi ſe tut, & Lyſinski fut arrêté auſſitôt qu'accuſé. Rome, en voyant la procédure, déſapprouva ce terrible décret, & le Roi ſe reprocha plus d'une fois de n'avoir pas arrêté ce zéle dévorant.

On comptoit déjà trois mois depuis l'ouverture de la Diète; & on n'avoit terminé que cette affaire. Lorſqu'on voulut reprendre celles qui intéreſſoient la Maiſon Royale ou la République, la faction de l'Empereur ſuſcita le Nonce Sulkowski, qui proteſta & diſparut. La Diète ſans activité ſe raſſembla le lende-

I 2 main;

*) Zaluski, tom. 2. pag. 1120.

A. 1689. main; & ce fut députation ſur députation, pour ramener Sulkowski. Le Roi lui-même le fit chercher dans la maiſon du Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, où l'on ſavoit qu'il avoit paſſé la nuit. Sapieha répondit ſéchement qu'on ne lui avoit pas donné Sulkowski en garde. Cette réponſe apportée à la Diète affligea le Roi & tous ceux qui aimoient la Patrie. Le Grand-Tréſorier de Lithuanie, frere du Grand-Général parut touché, & vouloir remédier au mal. Il quitta ſon fauteuil & ſortit en diſant qu'il ne rentreroit pas ſans ramener Sulkowski & rendre l'activité à la Diète. La Diète reſpira: mais ce fut pour tomber dans une convulſion mortelle. Le Grand-Tréſorier lui-même ne reparut plus. Le Caſtellan de Samogitie fit une derniere tentative, il ſe leva & paſſant du côté de Dambrowski, Nonce ou Tribun accrédité, il le conjura au nom de la *Patrie* de reſſuſciter la Diète, en lui rendant Sulkowski, ſon collégue & ſon ami. *Au nom de la Patrie*, reprit le Tribun: *dites au nom du Roi; vous ne connoiſſez que lui.* Ces paroles envenimées par le ton, violoient la dignité Sénatoriale dans la perſonne du Caſtellan. L'Evêque de Vilna crut devoir la venger par une réprimande haute & ſévére: mais le Tribun ſe hériſſant, maltraita plus l'Evêque que le Ca-

Caſtellan, leva même la main pour le A. 1689.
frapper, & par ce geſte ſacrilége il empêcha Varſovie d'entendre la Meſſe pendant trois jours; car le Cardinal Primat mit toutes les Egliſes en interdit, calámité qui auroit duré plus longtems, ſi le fougueux Tribun n'eût fait une réparation à l'Evêque inſulté. Les Egliſes ſe r'ouvrirent: mais la Diète ſe ferma & ſe ſépara pour porter dans les Provinces l'animoſité des factions. Le lendemain, le Roi reçut un billet que le Miniſtre de Brandebourg avoit perdu. On y liſoit que les Sapieha avoient bien fait leur perſonnage, & qu'ils méritoient la récompenſe promiſe *).

Si on réfléchit ſur l'eſprit de diſcorde qui agita la Nation dans cette Diète, la condition des hommes paroît bien à plaindre. Livrez-les au gouvernement abſolu d'un ſeul, ils ſe plaignent ſans ceſſe ſous le joug. Laiſſez-les dans les bras de la liberté, ils ne ſavent pas en uſer pour ſe rendre heureux.

La Diète n'ayant rien ſtatué ni ſur la paix, ni ſur la guerre, & les négociations avec le Turc ſe ralentiſſant, la guerre continua en vertu du Traité de ligue, mais foiblement. Ce ne fut pas Jean qui commanda. Jablonowski étoit le héros le

*) Zaluski, tom. 2. pag. 1131.

A. 1689. le plus capable de le repréſenter: mais l'Armée étoit peu nombreuſe & mal payée. Ne pouvant rien tenter de grand à force ouverte, il projetta de ſurprendre Kaminieck. Ses meſures étoient bien priſes; mais les Turcs, attentifs au moindre mouvement, les rompirent.

Les ſuccès de la ligue étoient toujours pour l'heureux Léopold. La maxime de l'ancienne Rome, qu'il étoit beau de compoſer avec ſes ennemis dans le ſein de la victoire, n'étoit pas la ſienne. Les Turcs étoient venus demander la paix à Vienne, comme à Varſovie; il avoit rejetté leurs propoſitions. L'Europe abondoit alors en Généraux: la France & l'Empire ſur-tout. Le Prince Louis de Bade porta l'Aigle Impériale dans la Servie & dans la Bulgarie, où, après avoir défait les Turcs dans trois combats, il leur enleva deux Places importantes, Niſſa & Vidin.

Les Infidéles échapperent cette année aux coups des Vénitiens. Moroſini ſe préparoit à leur en porter encore: une longue maladie l'en empêchoit; & la République qui venoit de l'élire pour Prince, ne vouloit confier ſes forces qu'à lui. Ce nouveau Doge, auſſi grand dans l'Armée que dans le Sénat, ne craignoit pas la menace qui avoit été faite à un de ſes prédéceſſeurs. Mahomet II entendant

par-

parler aux portes de Venise de la céré- A. 1689.
monie dans laquelle le Doge épouse la mer Adriatique, avoit dit qu'il *l'enverroit bien-tôt au fond de la mer consommer son mariage.* Morosini, malade, se faisoit encore redouter.

Quant aux Moscovites, agités de troubles intestins, dont la Régente & Galiczin furent les auteurs & les victimes, ils ne sortirent pas de leur pays, & la ligue n'en tira aucun secours. Nouveau chagrin pour Jean, qui se voyoit en bute aux courses toujours renaissantes des Tartares. Une calamité plus grande lui déchira le cœur. L'un des dix fléaux miraculeux qui désolerent l'Egypte au tems de Moyse, se renouvella dans la Pologne. Des nuées de sauterelles, apportées par un vent d'Asie, fondirent sur les campagnes, & les couvrirent à la hauteur d'un pied. Elles étoient d'un noir foncé. Paris & d'autres capitales de l'Europe, qui en reçurent dans des boëtes, admiroient leur longueur & leur grosseur, tandis que la Pologne en étoit dévorée. Les prés, les moissons, les fruits, l'écorce même des arbres, tout fut la proie de ces insectes voraces qui ne périrent que deux mois après leur arrivée, au premier froid. Leurs cadavres, (triste dédommagement,) engraisserent la terre pour l'année suivante qui fut très-féconde.

A. 1689. Celle-ci s'étoit écoulée dans la douleur, plus encore pour le Roi que pour les sujets. Une Diète, où toutes ses vûes avoient été trompées, Kaminieck manquée, la disette, des factions qui s'examinoient, la dissension dans tous les Ordres : son ame s'aigrissoit dans l'amertume. Les soupçons s'y accumuloient & le poussérent à un attentat qui passeroit ailleurs pour un droit de la Couronne. Le Grand Chancelier, Wielopolski, étoit mort après bien des conférences secrettes, avec une faction opposée à la Cour. Des bruits avoient transpiré que les Sapieha pensoient à détrôner leur bienfaiteur; & que le Primat Radziowski entroit dans le complot, aussi bien que Wielopolski, tous deux parens du Roi. On ne disoit point sur quelle tête on vouloit mettre la Couronne. Ceux qui se piquent de tout deviner, assuroient que l'intention des Sapieha étoit de la placer dans leur propre maison. Leur faste avoit déjà quelque chose de Royal; une garde nombreuse & un cortége qui embarrassoit les plus grandes rues. Ceux qui ne leur supposoient pas assez d'ambition & d'ingratitude pour convoiter la Couronne, se persuadoient qu'ils pensoient du moins à en détacher pour toujours le grand Duché de Lithuanie qu'ils gouvernoient presqu'en Souverains.

Jean

Jean comptoit développer le myſtere A. 1689.
dans les papiers que le Chancelier avoit laiſſés en mourant. Il envoya le Prince Czartoriski pour y fouiller. L'illuſtre veuve refuſa l'entrée de ſon Palais, invoqua les Loix & l'aſſiſtance des Grands. Le Palatin de Siradie lui prêta ſa voix & ſa plume. Le nombre des oppoſans groſſit. Jean arrêté par la clameur publique ne recueillit que de la haine, & quand même il eût réuſſi à forcer le Palais, il n'eût rien trouvé, parceque le Chancelier, ſentant approcher ſa fin avoit tout brûlé.

Au reſte, la conſpiration étoit-elle réelle? On trouve là-deſſus des contrariétés dans les Mémoires. Un Hiſtorien doit ſe borner à dire préciſément ce qu'il ſait, au lieu de deviner ce qu'il ne ſait pas. Quoi qu'il en ſoit, comme tout Ordre particulier paſſe en Pologne pour un inſtrument de tyrannie, on accuſoit le Roi de tendre au deſpotiſme. Il lui en échappoit quelques traits. Mais ſi cette paſſion l'eût réellement tourmenté, auroit-il convoqué tant de Diètes? Il n'ignoroit pas que toutes les fois qu'une Nation s'aſſemble, elle eſt au-deſſus du Chef. Mais il préféroit la République à ſon autorité. Aucun regne n'avoit vû la Nation aſſemblée auſſi ſouvent, non-ſeulement dans les Comices ordinaires qui reviennent

A. 1689. tous les deux ans: mais encore dans les extraordinaires que la Loi n'ordonne pas. Telle fut la Diète de cette année. Elle s'ouvrit le 18 Janvier.

A. 1690. L'objet capital dont elle s'occupa fut la paix particuliere que le Turc ne cessoit d'offrir à la Pologne: Réfléchissez, disoient au Roi ceux qui la souhaitoient, „réfléchissez sur vos tentatives inutiles „contre Kaminieck, sur vos expéditions „ruineuses en Moldavie, sur l'impossibili- „té de lever de nouveaux subsides, sur „sept ans de guerre qui ont épuisé la Po- „logne pour faire triompher la Maison „d'Autriche. Les alliances ont enfin des „bornes. Voulons-nous imiter les Sa- „guntins qui s'ensevelirent sous l'amitié „des Romains? L'Empereur manque lui- „même à la Ligue en lui fournissant moins „de troupes depuis qu'il s'est armé con- „tre la France. Est-ce notre faute s'il „ne veut point de paix ni vaincu, ni vain- „queur? Qu'il fasse donc la guerre avec „ses propres forces, ou qu'il nous four- „nisse les moyens de la continuer *)."

La Pologne étoit effectivement dans l'impossibilité de soudoyer ses troupes. Innocent XI étoit mort: & on ne savoit pas si Alexandre VIII, son successeur, voudroit, comme lui, employer les re- venus

*) Zaluski, tom. 2. pag. 1187.

venus de l'Eglise à l'humiliation de la A. 1690.
Puissance Othomane.

Jean frappé des raisons pour la paix, se trouvoit dans une grande perpléxité: mais l'Empereur le tenoit attaché à la Ligue par de grandes espérances qui pouvoient enfin se réaliser. La faction Françoise, en ne parlant que de paix, & grossissant de moment en moment, sembloit devoir la décider. Trois François animoient secrettement cette faction: le Marquis de Béthune, l'Abbé de Gravel, & un Conseiller au Parlement, Caillet de Teil.

La Chambre des Nonces, gagnée par Léopold & Jean, étoit pour la guerre; elle poussa des cris contre les trois Ministres de France, les plus violens contre Gravel. On l'avoit déjà prié de quitter la Pologne; il s'obstinoit à rester. La République lui ordonna de partir; il n'en tint pas compte. Le Roi lui fit dire, par le Grand Trésorier, que s'il ne partoit pas il seroit cité en jugement; il éluda la menace en cherchant un asyle dans une Maison Religieuse. La Diète le supposa parti, reprit ses délibérations & consentit enfin à la continuation de la guerre *). Il est rare que la Nation assemblée n'enfante quelque nouvelle constitution. Les
Lits

*) Ibid. pages 1162 & 1163.

A. 1690. *Lits de Justice* ne regardent point les affaires publiques en Pologne. Il fut statué que dans toutes les Diètes à certains jours, le Roi prenant la place de Juge & la Loi à la main, prononceroit sur les causes des Particuliers. Tels sont les *Lits de Justice*, ou, selon l'expression Polonoise, les *Jugemens Comitiaux* dans ce Royaume. Avant Etienne Bathori & l'établissement des Tribunaux sédentaires, le Roi jugeoit son peuple en parcourant les Provinces. Henri de Valois s'en étoit bien-tôt rebuté: *Par ma foi*, disoit-il, *ces Polonois-ci me font faire le Juge & le Jurisconsulte: ils voudront bien-tôt encore que je fasse le métier d'Avocat.* Il oublioit que les premiers Rois furent Juges.

C'est la coutume de terminer la Diète par un discours d'*Adieu* au Roi; éloge plus ou moins hyperbolique. Les grandes qualités de Jean sauverent bien des mensonges à l'Orateur: mais il débita beaucoup de faussetés sur la tranquillité présente de la République, dont il faisoit honneur au Roi. Les factions continuoient, & avant même la fin de la Diète, l'Armée s'étoit confédérée. Il lui étoit dû plus de vingt millions; elle déclara aux Généraux qu'elle ne marcheroit pas sans être payée. Heureuse encore la République en ce que le Soldat, sage

dans

dans la révolte même, ne menaçoit point A. 1690.
d'exécution militaire *)!

Cette confédération causée par la disette d'argent, mal fort ordinaire à un Etat sans commerce, anéantit tout projet de campagne. On se contenta de tenir les troupes sur la frontiere, pour empécher les incursions des Tartares, ravages qu'on n'évita pas entierement. Ils vinrent jusqu'aux portes de Lublin dans la petite Pologne; & sans un espion, le Roi couroit risque d'être pris **). Ces incursions réitérées étoient les tristes fruits de la crise où l'on se trouvoit. Des troupes mal payées, mal vétues oublient leur devoir & leur valeur. Les Chefs frappés de leurs justes plaintes craignoient d'user de l'autorité; ils n'employoient que l'exhortation. Les Evêques s'en mêloient en qualité de Sénateurs. Celui de Culm, Olsowski, prit son texte dans le mécontentement qu'on avoit des Moscovites. Membres de la Ligue, c'étoit à eux d'agir contre l'ennemi commun, lorsque la Pologne ne le pouvoit pas; & leurs épées restoient dans le fourreau. Olsowski disoit donc à l'Armée ce que Marius avoit dit à ses Soldats qui demandoient de l'eau: *Il y en*

*) Ibid. page 1187. **) Ibid. page 1167.

A. 1690. *en a dans le camp ennemi, & vous êtes Romains.* „Il y a de l'argent chez les „Moscovites, & vous êtes Polonois.“ Ce trait d'éloquence ne produisit & ne devoit produire aucun effet. Marius touchoit le camp ennemi: les Polonois étoient fort éloignés des Moscovites, & ils ne marcherent ni à eux, ni aux Turcs.

Ce qui avoit retenu les Moscovites dans l'inaction, c'étoit le bruit de cette paix particuliere dont la Pologne s'occupoit. Ils craignoient de rester en proie aux Turcs & aux Tartares. Le jeune Czar Pierre, seul alors sur le Trône dont son aîné n'étoit pas digne, savoit qu'un Chiaoux *) du Grand-Seigneur & un Envoyé Tartare étoient à Varsovie. Un Grand de sa Cour y éclairoit les démarches de la République.

La Ligue Chrétienne, depuis sa naissance, en 1683 n'avoit pas senti une langueur pareille. Les Polonois n'entreprenoient rien, faute d'argent. Les Moscovites se tenoient chez eux par politique. Les Vénitiens faisoient quelques

*) C'est un Officier de la Porte qui fait l'Office d'Huissier: c'est comme un Exempt des Gardes en France. Tels sont les Ambassadeurs que le Grand-Seigneur envoie aux autres Princes.

ques efforts dans l'Archipel, mais trop foibles pour ſe faire craindre. Moroſini, dont la préſence étoit plus néceſſaire encore à Veniſe depuis qu'il étoit Doge, n'animoit plus la victoire. L'Empire étoit obligé de faire face à Louis XIV. A.1690.

Les Turcs moins preſſés de toute part, & animés par la France, au grand ſcandale de Rome & de la Ligue, s'étoient mis en campagne de bonne heure. Ils avoient à leur tête *Muſtapha Cuprogli*, fils, petit-fils de Grand Viſir, & parvenu lui-même à cette premiere dignité: il ne reſpiroit que la guerre, blâmant toute propoſition de paix. Il avoit commencé par réformer les abus d'une mauvaiſe adminiſtration de ſept ans, & par le rétabliſſement des finances. En ouvrant la campagne, il employa la Religion & la ſévérité des mœurs. Toutes les Moſquées de Conſtantinople & les pavillons du Camp retentirent de prieres. Une foule de jeunes garçons qui ſuivoient l'Armée, affreux inſtrumens de débauche & de dépenſe, furent chaſſés, ſous peine de mort, s'ils reparoiſſoient. Il ne s'agiſſoit plus que de rendre le courage aux troupes; le Viſir s'en chargeoit en leur traçant la route de la victoire avec le ſabre de ſon pere Cuprogli *).

Le

*) Cantémir, Tome 2 page 182.

A. 1690. Le Duc de Lorraine, celui de tous les Généraux de l'Empire qui avoit montré les plus grands talens, depuis Montécuculi, avoit terminé ſes jours. Il les avoit paſſés dans la gloire, mais ſans Etats. Il s'étoit flaté d'y rentrer à la tête de ſoixante mille hommes en 1676. *Aut nunc, aut nunquam:* c'eſt ce qu'on liſoit ſur ſes Etendarts, *ou maintenant, ou jamais.* Ce fut jamais. Plus heureux pour la Maiſon d'Autriche, il en avoit ſoutenu la fortune, ſans recouvrer la ſienne; regret qu'il emportoit au tombeau, & qu'il exprima dans cette Lettre à Léopold: „Sacrée Majeſté, ſuivant vos or- „dres, je ſuis parti d'Inſpruck pour me „rendre à Vienne: mais je ſuis arrêté ici „par un plus grand Maître: je vais lui „rendre compte d'une vie que je vous „avois conſacrée toute entiere. Souve- „nez-vous que je quitte une épouſe qui „vous touche, des enfans à qui je ne „laiſſe que mon épée, & des ſujets qui „ſont dans l'oppreſſion.“ Léopold ſentit dans cette campagne même combien il étoit difficile de remplacer le Général qu'il pleuroit.

Le Viſir Cuprogli, après une victoire complette ſur les Impériaux, fit lever le blocus de trois Places dans la haute Hongrie, en prit quatre dans la baſſe, ſoumit l'Albanie, la Bulgarie, & reprit toute la

la Servie, Belgrade même, malgré une A.1690.
garnison de six mille hommes, qui fut
passée au fil de l'épée; & pendant que ce
torrent menaçoit encore Vienne, Tékéli,
que la Porte soutenoit toujours, battoit
le Général *Heusler*, & se faisoit déclarer
Prince de Transylvanie, après la mort de
Michel Abassi.

L'hyver donna le tems à la ligue Chré- A. 1691.
tienne de reprendre des conseils & des
forces. Jean continuoit à se trouver embarrassé entre Léopold & Louis XIV.
Faisant autant de bruit qu'eux dans l'Europe, mais moins puissant, il vouloit les
ménager tous deux. Son cœur étoit pour
la France: ses intérêts le décidoient encore pour la Maison d'Autriche. La
France ne manquoit pas de lui faire de
belles promesses; mais la Maison d'Autriche, voisine de ses Etats, étoit à portée de réaliser les siennes, lorsqu'elle
voudroit garder la foi. Jean avoit, dans
le moment même, un intérêt de famille
à traiter avec elle. Il s'agissoit de marier le Prince Jacques. La Pologne, depuis l'enlévement de sa plus riche héritiere, n'avoit plus de parti pour lui. La
France auroit pû offrir une Princesse de
son sang: mais on vouloit une fille de
Souverain. Léopold qui disposoit alors
de l'Empire & de tous ses Princes, proposa une fille de l'Electeur Palatin. El-

A. 1691. le étoit fœur de ce même Charles de Neubourg, dont le Prince Jacques avoit tant à fe plaindre, & qu'il avoit voulu voir l'épée à la main. Mais les Princes oublient les injures comme les bienfaits, quand l'intérêt parle. Ce mariage allioit la Maifon de Sobieski à toutes les Couronnes de l'Europe, & le Prince Jacques devenoit beau-frere de l'Empereur. C'étoit la premiere occafion où Léopold agiffoit de bonne-foi avec Jean; encore confultoit-il plus fes intérêts que ceux de fon allié, qu'il s'attachoit par un nouveau lien.

Le Marquis de Béthune traverfoit la Négociation autant qu'il pouvoit. Il fut convenu qu'il fortiroit de Pologne. On convint auffi que Charles de Neubourg conduiroit fa fœur jufqu'aux frontieres de la République, comme pour faire une efpéce de fatisfaction au Prince Jacques fur ce qui s'étoit paffé à Berlin; & celui-ci renonçoit à fes prétentions fur les biens de la Maifon de Radziwil *).

Les deux Epoux fe virent pour la premiere fois à Olénifc. La Princeffe arrivoit, vêtue à la Hongroife; elle y prit des habits Polonois. Le Prince, en recevant fa main, reçut auffi l'Ordre de la Toifon

*) Zaluski, Tome 2 page 1166.

Toiſon d'Or, apporté par le Comte de Holſtein. La pompe nuptiale marchoit & approchoit de Varſovie. Le Cardinal Primat, accompagné des Grands Officiers de la Couronne, vint au devant. Le Grand-Maréchal, pour faire ſa cour au fils de ſon Maître, tint ſon bâton élevé devant lui: *Vous oubliez donc*, lui dit le Primat, *que cet honneur n'eſt dû qu'au Roi.* Le bâton fut baiſſé *). Cette mortification qui rappelloit au Prince Royal, qu'en Pologne le fils d'un Roi n'eſt qu'un Citoyen, jetta un peu d'amertume au milieu de la joie, & ce n'étoit qu'un prélude de tous les chagrins qui devoient ſuivre. Il eſt certain que Jean fit une grande faute en formant ces nœuds, ſans en rien communiquer au Sénat ni à la Nobleſſe. La Pologne ne permet point à ſes Princes de ſe marier ſans le conſentement de la République. Jean vouloit quelquefois trancher du Monarque. C'étoit éloigner ſon fils de la Couronne, au lieu de l'en approcher; mais raconter ici ce qui arriva dans la ſuite, ce feroit anticiper les événemens. A. 1691.

Le parti de la France, irrité d'un mariage qui cimentoit l'union de Vienne & de Varſovie, n'oublioit rien pour le rendre

*) Zaluski, Tom. 2. pag. 1218.

A. 1691. rendre inutile à la Maiſon d'Autriche. Léopold, en le ſignant, avoit promis tout de nouveau un Corps de troupes au Roi de Pologne, s'engageant à le mettre en poſſeſſion de la Moldavie & de la Valaquie, pourvû qu'en revanche il agît fortement contre le Turc; diverſion toujours ſi néceſſaire à Léopold. Le Marquis de Béthune ſemoit des doutes raiſonnables ſur de ſi belles offres tant de fois reçues & tant de fois ſans effet. Il adreſſoit aux Palatins & à tous ceux qui avoient du crédit dans le Gouvernement, des Mémoires où il cenſuroit la politique de la Maiſon d'Autriche qui tournoit toute la guerre à ſon profit. Il leur montroit les avantages certains d'une paix particuliere avec le Turc, employant encore une autre raiſon, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la force; l'or.

Ces inſinuations, qui fermentoient dans la République, vinrent à la connoiſſance de l'Ambaſſadeur de Vienne, le Comte de Thun. Il ſollicita vivement le renvoi du Marquis de Béthune. Il écrivit au Palatin de Vilna que la France vouloit faire un Roi à ſa dévotion, du vivant même du Prince régnant; & que Béthune, ſans égard à l'honneur de lui appartenir, tramoit cette conſpiration contre lui & la République. Béthune irrité de cette imputation, & encore plus de

de quelques termes injurieux à Louis XIV A. 1691.
appella l'Ambaſſadeur en duel. Jean, perſonnellement intereſſé dans la querelle, envoya demander à l'Ambaſſadeur quelle preuve il pouvoit donner d'une accuſation auſſi grave. L'Ambaſſadeur répondit qu'il ne devoit de compte qu'à ſon Maître. *Quant au duel*, ajouta-t-il, *quoique mon caractere public m'en diſpenſe, je m'y prêterai, au hazard d'être blâmé par l'Empereur.* Jean ne trouvant point la lumiere qu'il cherchoit, & s'élevant au-deſſus des ſoupçons, ſuſpendit les épées. Les deux Miniſtres s'engagerent, par écrit, à ne point s'attaquer tant qu'ils ſeroient en Pologne *).

A travers ces démêlés, les Tartares firent une irruption dans le Palatinat de Ruſſie, où ils brûlerent cinquante Villages appartenants au Roi. Les biens des Particuliers furent épargnés. Cette affectation fit dire que c'étoit le fruit des intrigues de la France pour forcer le Roi à la paix.

Cependant Thun avoit inſtruit Léopold de ce qui ſe paſſoit entre Béthune & lui. Un évenement aggravoit encore ſa plainte. Un Courier, qu'il avoit dépêché à Vien-

*) Id. ibid. page 1220 & 1221.

A. 1691. Vienne, avoit été dépouillé en Pologne, & attaché à un arbre, violence qu'on attribuoit à la faction Françoise. Léopold en demandoit la punition, sans quoi il supprimeroit la poste qui étoit plus avantageuse à la Pologne, qu'à l'Empire. Le procédé de Béthune l'irritoit bien davantage. Après avoir rappellé ses anciennes plaintes contre lui; „la révolte des „Hongrois qu'il avoit favorisée, le poi„son de la défiance qu'il avoit toujours „semé entre les deux Cours, il étoit „étonné de le savoir encore en Pologne, „qu'il auroit dû quitter dès le mois de Fé„vrier en vertu des pactes matrimoniaux. „J'ai bien voulu fermer les yeux sur ce „délai, en considération de la Reine, „dont il a l'honneur d'être allié: mais „enfin ma patience est à bout, & si cet „audacieux, qui ose braver un Ministre „Impérial, ne sort pas incessamment de „Pologne, je rappellerai mon Ambassa„deur. “ Le Comte de Konigsek, qui expédioit la dépêche ajoutoit de son chef, que la Reine de Pologne étoit dans l'erreur, si elle se flattoit de tirer quelque avantage de la Cour de France, aigrie depuis longtems par la Ligue Chrétienne, & tout récemment par le mariage du Prince Jacques; que le seul parti pour elle & pour sa famille, étoit de se tourner entierement du côté de la Cour de

Vienne,

Vienne, & qu'il étoit de ſon intérêt de A. 1691.
le bien perſuader au Roi.

Jean, trop engagé avec l'Empereur pour regarder en arriere, cherchoit à le ſatisfaire. Louis XIV trancha la difficulté. Le Marquis de Béthune fut nommé Ambaſſadeur en Suede, où il mourut au bout de quelques mois, ſans avoir joui d'une fortune proportionnée à ſa naiſſance, à ſon alliance avec le Roi de Pologne, aux emplois qu'il avoit remplis, ni à ſes talens. Dans le peu de tems qu'il vécut à la Cour de Suede, il gagna tellement le Cabinet, que le Roi défendit à ſes Miniſtres d'aller manger chez ceux des Puiſſances étrangeres, défenſe qui regardoit celui de France plus que tout autre. Les Hongrois, au commencement de leur révolte, avoient pris tant de goût pour lui, qu'ils eurent quelqu'envie d'en faire leur Roi, ſi la France avoit jugé à propos d'entreprendre & de ſoutenir cette révolution. En Pologne on l'avoit toujours vû avec un plaiſir ſingulier: mais il avoit une plaiſanterie nationale qui lui faiſoit quelquefois des ennemis. Un jour il lui échappa de dire en parlant du Prince Jacques, dont la mine n'étoit pas auſſi avantageuſe que celle du Roi, *qu'il portoit l'excluſion de la Couronne ſur ſon viſage.* Le Roi, qui aimoit lui-même les bons mots, ne s'étoit

pas

A. 1691. pas offensé de celui-ci, comme il auroit pû le faire; & c'étoit à regret qu'il avoit sacrifié Béthune à l'Empereur.

L'Empereur étant appaisé, & la faction Françoise affoiblie, les fêtes du mariage reprenoient de l'éclat, lorsque la Discorde entra dans la Maison Royale. La Reine, toujours dominante dans le cœur du Roi, voulut faire sentir son empire à la Princesse de Pologne. La Brû n'eut pas toute la docilité que la Bellemere exigeoit. Le Prince Jacques partagea le mécontentement de sa jeune épouse, & un autre chagrin, qui lui étoit personnel, le dévoroit.

Le Prince *Alexandre*, son frere, sortoit de l'enfance, & commençoit à ouvrir les yeux sur la splendeur du Trône. Une premiere fleur de jeunesse, une physionomie ouverte, une figure séduisante, un air noble, des mœurs douces, lui gagnoient le cœur de la Reine, & la Reine n'oublioit rien pour le rendre encore plus agréable au Roi. La Nation même le regardoit déjà avec complaisance, & cette Nation fait ses Rois. Il y avoit même une expression qui couroit dans le Royaume: on appelloit ce cadet, *le fils du Roi*, & l'aîné, *celui du Grand-Maréchal.* D'ailleurs, comme on avoit trouvé dans les prophéties Polonoises la lettre

tre *J*, pour désigner le Roi *Jean*. On A. 1691.
rencontroit la lettre *A*, pour marquer son successeur *).

Le Prince Alexandre fut donc un rival aux yeux du Prince Jacques, & la jalousie de celui-ci s'envenima, lorsqu'au 13 Juin, le Roi, quittant Varsovie, emmena ce fils si chéri pour le montrer à l'Armée & le former aux combats. Cependant l'auguste pere n'avoit pas négligé l'aîné. Il l'avoit invité à le suivre avec la Princesse de Pologne qui attendroit dans le Palatinat de Russie, dans la compagnie de la Reine, le retour de l'expédition. Le Prince Jacques mécontent de tout dans ce moment de trouble, répondit qu'il n'exposeroit point son épouse aux

*) Lorsque le Trône fut vacant, les Partisans de la Reine Douairiere ne manquerent pas de faire valoir cette lettre *A*, en faveur du Prince Alexandre. La faction du Prince de Conti que l'*A* embarrassoit, disoit que si le Prince François n'étoit pas *Alexandre* de nom, il l'étoit par sa valeur. On sait que ni l'un ni l'autre n'a regné: ce fut *Auguste*, Electeur de Saxe; & si la prophétie s'en étoit tenue à la lettre *A*, elle conserveroit encore un air de vérité: mais elle ajoûtoit un arrêt effrayant. *morietur brevi*, il mourra dans peu. Auguste a regné trente-six ans: terme assez long pour un Roi élu à l'âge de vingt-sept. Malgré cela, on débite encore en Pologne que la prophétie étoit bonne, ainsi que toutes celles qui regardent les Rois à venir.

A. 1691. aux duretés de la Reine; & que pour lui étant ſans revenus, il ne pouvoit fournir aux dépenſes de la campagne. Il taiſoit la vraie raiſon. Le Roi qui auroit pû ordonner ne fut que pere. Il le laiſſa à ſa propre volonté & partit.

Le lendemain le Prince Jacques encore plus agité, tint Conſeil avec l'Ambaſſadeur de Vienne; & il déclara au Grand-Chancelier qu'il ſe retireroit de Pologne, ſi le Prince Alexandre continuoit ſa route; retraite, diſoit-il, que la Pologne ne déſapprouveroit pas, lorſqu'elle apprendroit dans un Manifeſte que le Roi deſtinoit le Trône au cadet au préjudice de l'aîné. Ce projet pouvoit être dès lors celui de la Reine, comme la ſuite le dévoila: mais ce ne fut jamais celui du Roi; & même, s'il eût eu quelque prédilection pour les cadets dans un âge où les qualités de l'ame ne ſont point encore développées, il eſt vraiſemblable qu'il auroit panché du côté du Prince Conſtantin, le dernier né, ſon vrai portrait. Mais la paſſion qui agitoit le Prince Jacques, n'examinoit rien.

Le Roi lui fit ſavoir qu'il pouvoit partir avec la malédiction paternelle quand il voudroit. Mais qu'une fois parti il ne comptât plus revoir ni ſon Roi, ni ſon Pere. Cette menace ne l'ébranla pas.

Il

Il répondit au Roi, qu'il alloit dans les Pays-Bas dont l'Efpagne lui offroit le gouvernement. Le Roi indigné penfoit à le punir. La punition commençoit déjà. Les Courtifans n'ofoient plus le voir; & fes amis mêmes l'abandonnoient. Le Jéfuite Vota & le Réfident de Venife, tous deux diferts, infinuans, s'enfermerent avec lui pour lui peindre la foibleffe de fa jaloufie contre un Frere à qui l'âge encore tendre attiroit quelques vaines careffes; l'injuftice de fes foupçons fur la fucceffion au Trône, l'énormité & les dangers de fa révolte contre fon Pere & fon Roi. Ils le déterminerent à demander un pardon qu'il feroit trop heureux d'obtenir. Le Prince fe rendit donc à l'Armée pour fe jetter aux pieds de fon Roi. Le Pere pardonna & lui permit de partager les lauriers qu'on fe promettoit dans la campagne. C'étoit un fpectacle touchant de voir un Héros entre fes deux fils, l'un rentré en grace & déjà fait aux armes; l'autre toujours chéri & qui venoit apprendre à vaincre: tous trois marchant aux ennemis de la patrie. La Reine & la Princeffe de Pologne refterent fur la frontiere où elles diffimulerent leur averfion mutuelle *). A. 1691.

*) Zaluski, Tom. 2. pag. 1222 & 1223.

A. 1691. Il fut réſolu, dans le Conſeil de guerre, d'entrer en Valaquie, puiſque le ſiége de Kaminieck paroiſſoit toujours impoſſible avec les forces préſentes ; de s'emparer, chemin faiſant, de Sorock, forterеſſe Turque ſur le Nieſter, & de preſſer la jonction des Coſaques. Ce qui les retardoit, c'eſt qu'ils étoient ſans habits & ſans argent. Le Roi y pourvut de ſon propre tréſor, laiſſa un corps de troupes pour contenir la garniſon de Kaminieck, paſſa le Nieſter à la fin d'Août, & ſuſpendit ſa marche à Snyatin, Ville marchande ſur la rive gauche du Pruth. C'eſt-là où il devoit recevoir les ſecours de Léopold; mais Léopold étoit en poſſeſſion de ne penſer qu'à lui-même, fort occupé d'ailleurs avec le Turc & Louis XIV.

Si, malgré tant de promeſſes oubliées, le Roi de Pologne reſtoit encore fidele à ſon Allié, il falloit qu'il ne regardât ſa conduite que comme un délai politique pour le retenir dans la Ligue, & non comme une mauvaiſe foi décidée. Il pouvoit croire que l'Empereur n'attendoit que l'expulſion des Turcs de toute la Hongrie, pour remplir ſes engagemens. Autrement ſa conſtance ſeroit une énigme inexplicable. Des Ecrivains paſſionnés pour ſa gloire, prétendent que, ſans égard à ſes propres intérêts, il

il se tenoit attaché à la Ligue, conti- A. 1691.
nuant les diversions nécessaires pour ne pas manquer à la foi des Traités & au bien commun de la Chrétienté. Tant de générosité n'entre gueres dans le conseil des Souverains; & d'ailleurs il faut que leurs vertus s'accordent avec le bonheur, de leurs Sujets. La Pologne souffroit infiniment de la longueur de cette guerre.

L'Armée marchoit pourtant avec cette résolution qu'un grand Capitaine inspire toujours; & avec plus de joie que le Chef n'en pouvoit goûter. La division qu'il voyoit croître entre ses deux fils, l'inquiétoit autant que la conduite de l'Empereur. Le Prince Alexandre ardent à s'instruire, curieux de tout, se montroit sans cesse aux troupes, visitoit les postes, caressoit l'Officier, entroit dans la tente du Soldat, compatissoit à ses maux, le questionnoit sur ses besoins, lui faisoit des largesses. Le Prince Jacques traitoit ce zéle de popularité ambitieuse, d'artifice pour séduire la multitude, de trahison envers son aîné. On se regardoit avec des yeux jaloux, on s'échappoit en paroles piquantes; & quelquefois même sous les yeux du Roi ils oublioient qu'ils étoient freres. Le Roi sembloit pressentir que cette rivalité feroit un jour sortir la Couronne de sa Mai-

 son.

A. 1691. ſon. *Je triompherai plus aiſément*, diſoit-il, *de l'ennemi que je vais chercher.*

La marche continuoit & on lui rapportoit que le Hoſpodar de Moldavie l'attendoit près de Pérérita avec vingt mille Tartares. C'eût été peu de choſe: mais on ajoûtoit que trente mille Turcs s'avançoient par le Budziac: c'en étoit plus qu'il ne falloit pour diſputer la conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Les Tartares parurent auſſi-tôt. On les ſuivit quelques jours, mais la famine étoit ſur leurs pas. On paſſa le Pruth pour chercher des ſubſiſtances en marchant aux Turcs. Ceux-ci ne ſe preſſerent pas. Leur deſſein étoit de ne ſe montrer que lorſque la ſaiſon avancée rappelleroit les Polonois à leurs foyers, ſans ſe mettre en peine de quelques places qu'ils pourroient enlever: Sorock & Nerzécum furent effectivement tout le fruit de la campagne. Les Turcs ne tirerent point le ſabre. Des neiges prématurées & auſſi extraordinaires par leur abondance vinrent glacer le Soldat, rompre les chemins, embarraſſer l'artillerie & les convois, haraſſer les hommes & les chevaux. Lorſque l'Armée Polonoiſe regagna les frontieres, on eût dit qu'elle revenoit d'une déroute *). C'étoit pour

la

*) Zaluski, Tom. 2. pag. 1236.

la quatriéme fois que Jean manquoit la A. 1691.
conquête de la Moldavie & de la Valaquie. Il s'en fallut peu que Léopold ne fût auſſi & plus malheureux que lui en Hongrie.

Soliman III étoit mort depuis peu, après quatre ans de regne, & un triomphe qu'il ne méritoit pas. Achmet II, ſon frere lui avoit ſuccédé ſans avoir plus de qualités que lui. Mais Muſtapha Cuprogli reſtoit Viſir ; & campoit devant Salankemen, ſur les bords du Danube. Le Prince Louis de Bade, Général des Impériaux, marcha pour le combattre, ne le croyant ni ſi fort, ni ſi bien campé. A peine arrivé il n'eut plus que le parti de la retraite. Les Turcs l'attaquerent avec tant de fureur & de conduite que ſa perte paroiſſoit inévitable. Le champ de bataille étoit déjà couvert de Chrétiens expirans : mais la fortune de Léopold voulut qu'un boulet emportât le Viſir qui n'avoit gueres joui de ſa haute fortune ; il périſſoit dans le moment où il étoit le plus glorieux & le plus néceſſaire. L'Aga des Janiſſaires auroit pû le remplacer: un autre boulet l'étendit mort; & les Infideles conſternés abandonnerent la victoire qui n'eut cependant d'autre ſuite que la priſe de *Lippa*, Ville malheureuſe, ſans ceſſe priſe & repriſe, égalementmaltraitée par les amis & par les enne-

A. 1691. ennemis. Les Sauvages dans leurs forêts sont plus heureux.

Les autres ligués avoient encore de moindres succès. Les Vénitiens, que le Doge Morosini ne commandoit pas, se soutenoient à peine dans l'Archipel. Le Czar Pierre, occupé de troubles intestins dans ses Etats, avoit plûtôt pensé à s'affermir sur son Trône qu'à ébranler celui de Constantinople.

Cette campagne fut la derniere de Jean. Ce n'est pas l'extrémité de l'âge qui l'avertissoit de se retirer. Il n'avoit que soixante-un ans; mais quarante ans de guerre où il avoit toujours payé de sa personne, dix dans les grandes charges de la République, dix-huit sur un Trône qui exigeoit une action continuelle, tant de travaux avoient affoibli ses ressorts; & l'ame s'en ressentoit. Il résigna le commandement de l'Armée au Grand-Général Jablonowski, pour ne s'occuper que de l'administration intérieure: ouvrage encore qui passoit ses forces. Il se trouvoit dans cette situation équivoque, où l'on n'a pas assez perdu pour être entierement gouverné, ni assez conservé pour gouverner par soi-même.

A. 1692. Deux Juifs sous la protection de la Reine, s'emparerent de lui: l'un, de son corps; c'étoit le Médecin *Jonas*: l'autre, de ses finances; c'étoit un Traitant: & ces deux hom-

hommes s'entendoient au mieux, pour A. 1692.
s'étayer mutuellement en ſecourant les Juifs leurs freres. Le Traitant, nommé *Bethſal*, prit à ferme les terres du Roi bien au-deſſus de leur valeur. C'étoit le flatter dans la plus forte paſſion qui lui reſtoit; car il regardoit les richeſſes comme le plus ſûr moyen de conſerver la Couronne dans ſa Maiſon. Mais le Juif, en donnant d'une main, ſavoit bien qu'il recevroit encore plus de l'autre. Il vendoit au plus offrant toutes les graces de ſon Maître, & il établiſſoit des uſures ſur les Douannes qu'il avoit affermées. La Reine voyoit ce commerce infâme: mais le Roi l'ignora longtems, parce qu'il étoit Roi & infirme.

Deux eſtampes coururent dans Varſovie. On voyoit dans l'une des gens de différentes Nations qui comptoient de l'argent. Le Juif Bethſal, repréſenté au naturel, examinoit ſi les ducats étoient recevables; ſon Maître en mettoit dans un coin de ſa veſte, & ſi on ne lui eût vû une Couronne ſur la tête, on l'auroit pris pour un Banquier ou un Changeur. Il y avoit longtems qu'on l'accuſoit d'être avare. En fait d'avarice, il faut bien diſtinguer un Roi qui eſt le maître de toutes les finances publiques, d'un autre à qui l'Etat n'aſſigne qu'une ſomme modique. Le premier puiſant à volonté ne doit pas con-

A. 1692. connoître l'avarice, le second est obligé d'épargner. L'autre image arrachoit des larmes sur le sort des Héros. Un Prince exténué paroissoit assis sur les genoux d'une jeune femme, & suçoit la mamelle d'une vieille. La quantité de Couronnes que le malade avoit sur la tête l'accabloit, & ne contribuoit pas moins à sa foiblesse que la maladie. Il manquoit des fleurons à la plûpart de ses Couronnes qui paroissoient en aussi mauvais état que celui qui les portoit. La jeune femme qui lui prêtoit ses genoux, c'étoit la Princesse Royale qui, par ses complaisances, s'efforçoit de partager le Gouvernement avec la Reine.

Jean, se roidissant contre ses maux, cherchoit à couvrir son état de défaillance. Il assistoit au Sénat, mais rarement il voyoit la fin des Conseils. Un plaisir lui restoit, c'étoit la chasse. Il montoit à cheval: mais bien-tôt obligé de descendre, il se jettoit dans une voiture où il disoit qu'on étoit moins homme; & il se représentoit avec amertume l'opinion des Peuples, que l'ame s'affoiblit avec les organes.

Le Corps de la République ne tarda pas à se ressentir de la langueur du Chef. Rien ne s'expédioit dans la Chancelerie. La confusion s'introduisoit dans les affaires. Les monnoies déjà altérées par le voisina-

voisinage de l'Electeur de Brandebourg A. 1692. s'altéroient encore d'avantage, & ruinoient le peu de commerce qui vivisioit la Pologne. On ordonnoit des contributions qui ne se réalisoient pas. Le Grand Trésorier crioit que le trésor étoit épuisé. L'Armée n'étoit pas payée. A peine voyoit-on dix mille hommes sous les drapeaux; & c'étoient autant de mécontens qui opprimoient le Paysan. Jablonowski, avec si peu de forces, ne pouvoit rien entreprendre. Un Envoyé Tartare vint renouveller à Jean, de la part du Sultan Achmet, des propositions de paix dont il auroit dû se contenter; la restitution de tout ce que la Pologne regrettoit, mais toujours sous condition de se détacher de la Ligue. Jean y étoit invinciblement lié par son projet sur la Moldavie & la Valaquie, & il attendoit le retour de sa santé; si bien qu'on ne se résolvoit ni à continuer la guerre, ni à faire la paix. Chacun ne s'occupoit que de soi; & quiconque avoit du pouvoir, ne l'employoit qu'à se soutenir sur les ruines publiques.

Fin du huitième Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE JEAN SOBIESKI, ROI DE POLOGNE.

LIVRE IX.

A. 1693. Pour remede à tant de maux, on indiquoit des Diètes; mais ces Diètes rompues augmentoient le désordre. On crut pourtant que celle de 1693 auroit du succès, lorsqu'un Evêque rejetta les esprits dans le trouble dont on paroissoit sortir.

C'est un usage en Pologne, dans les quartiers d'hyver, d'épargner les terres de l'Eglise & celles de la Noblesse. Le Grand-Général de Lithuanie, Sapieha, ne sachant plus comment faire subsister son Armée, crut que tous les usages & priviléges devoient céder à la suprême Loi du bien public. Il assigna donc des logemens aux Troupes sur ces terres privilégiées, & il exigea des contributions proportionnelles. La Noblesse ne se plaignit

plaignit pas : mais l'Evêque de Vilna, Con- A. 1693.
ſtantin Brzotowski, plus attaché aux Bulles de Rome qu'au ſalut de la République, cria qu'on violoit les immunités de l'Egliſe, & que Sapieha étoit un Athée. Il accuſa de foibleſſe & de prévarication quelques-uns de ſes confreres qui s'étoient prêtés au tems. Il ne vouloit pas même ſouffrir le paſſage du Soldat ſur les terres Epiſcopales. La Pologne, plus grande que la France, ne compte que dix-ſept Evêques. Tous ont à leurs ordres des Coadjuteurs & deux ou trois Evêques *in partibus*, qui ſoignent les Diocèſes, tandis que les Evêques en titre s'occupent des affaires d'Etat en qualité de Sénateurs. Leurs terres, comme leurs Diocèſes, ſont immenſes, & des immunités ſi vaſtes ne ſauroient manquer de ſurcharger le reſte de la Nation.

Si l'Evêque de Vilna ſe fût contenté de ſe plaindre, on l'eût peut-être écouté dans la premiere Diète, & on eût cherché quelque tempérament : mais il s'arma des foudres ſpirituelles, qui alors effrayoient la Pologne encore plus qu'aujourd'hui ; & après trois monitions canoniques, il les lança ſur le coupable : les termes les plus forts furent employés dans la fulmination de l'anathême en cette forme. - - *Comme Caſimir Sapieha, Grand-Général de Lithuanie, renonçant aux*

A. 1693. *aux obligations de son Baptême, pour obéir à l'instigation du Diable, a violé les immunités Ecclésiastiques, c'est au glaive de l'excommunication à retrancher ce membre pourri, crainte qu'il ne porte la corruption dans le Corps des fideles: c'est pourquoi par le pouvoir que Dieu nous a donné de lier & délier dans le Ciel & sur la terre, au nom de la Sainte Trinité, de Saint Pierre & de tous les Saints, nous le privons de l'entrée de l'Eglise, des Sacremens & de la societé des Chrétiens; & nous le livrons avec ses adhérens à la puissance de Satan & au feu éternel* *).

Celui qu'on livroit au Diable étoit le Chef de la Noblesse Lithuanienne, Palatin, Sénateur, & Grand-Général. Les Nobles se crurent frappés dans un Noble, les Palatins dans un Palatin, les Sénateurs dans un Sénateur & les Généraux dans un Général. Les adhérens de Sapieha étoient les Officiers de l'Armée & tous ceux qu'il employoit à l'exécution de ses ordres. Le frémissement fut universel; & l'Evêque alloit devenir l'anathême de la République. Mais le Roi qui vouloit affoiblir la grande puissance qu'il avoit donnée aux Sapieha, prit le parti de l'Evêque. Un Roi ne se déclare jamais, dans quelque cause que ce soit, sans

*) Zaluski, Tome 2. page 1359.

ſans entraîner tous ceux qui craignent le A. 1693.
reſſentiment du Trône, ou qui aiment la faveur. L'Evêque, qui dans les premiers momens ſe voyoit abandonné de tout le monde, trouva donc des appuis & ſur-tout dans l'ordre Epiſcopal.

Alors parurent des écrits pour & contre, levains aſſurés d'une fermentation toujours plus grande. Les Apologiſtes de l'excommunication appelloient à leurs ſecours trois Conciles & les déciſions de pluſieurs Papes en faveur des immunités. Ils n'oublioient pas la fameuſe Bulle de Paul V, *in Cœna Domini*, qui anathématiſe quiconque oſera toucher aux biens Eccléſiaſtiques, ſans le conſentement de Rome, & qui brave tous les droits des Souverains. Ils citoient encore les Ordonnances de pluſieurs Rois de Pologne qui avoient protégé les immunités. Jagellon, Louis, Caſimir III, Boleslas, Wenceslas, dont on ne manquoit pas de canoniſer les vertus; & comme le feu de la diſpute s'élance toujours au-delà du but, l'Evêque de Vilna & ſes adhérens ne craignoient pas d'avancer que l'Egliſe de Pologne tenoit tous ſes biens de la libéralité des Souverains Pontifes.

Les défenſeurs de Sapieha répondoient que les Souverains Pontifes n'avoient pû donner ce qui ne leur appartenoit pas; que l'Egliſe en général tenoit ſes biens des

A. 1693. des peuples ou des Princes; que celle de Pologne en particulier les avoit reçus de ses Rois & de la République; que des richesses données & protégées par l'Etat, devoient en soutenir les charges; que les Papes & les Conciles, n'ayant de mission que pour les biens du Ciel, n'avoient aucune autorité sur ceux de la terre; que si la République, de concert avec ses Rois, avoit en certain tems exempté la portion de l'Eglise des Charges communes, elle avoit toujours en elle-même, par son pouvoir législatif, le droit de se réformer selon les conjonctures; & qu'enfin Sapieha, en traitant les terres Ecclésiastiques comme celles des Nobles, avoit été autorisée par la République *): d'où l'on concluoit que l'excommunication étoit injuste & nulle.

C'est ainsi qu'en pensoit tout le Clergé régulier du Diocèse même de Vilna, qui refusa de publier l'excommunication & de fermer ses Eglises à Sapieha.

C'étoit aussi le sentiment du Cardinal Primat. Il écrivit à Sapieha de ne point s'allarmer de ce coup de tonnere qui ne frappoit que les oreilles sans effleurer l'ame, lorsqu'il grondoit sur des têtes innocentes; & que bien-tôt il n'en resteroit pas le moindre vestige. Il écrivit en même-

*) Id. ibid. pages 1425 & suiv.

même-tems à l'Evêque de Vilna, en l'a- A. 1693.
vertiſſant „qu'un zéle outré pour les in„térêts de l'Egliſe l'avoit abuſé; qu'un „Pontife ſage ne ſauroit montrer trop „longtems la foudre avant que de la lan„cer, qu'il avoit excédé ſon pouvoir, en „ne prenant conſeil que de lui-même; „qu'il auroit dû demander le conſente„ment du Corps Epiſcopal, & encore „plus celui de la République, attendu „que la perſonne d'un Général ne peut „être flétrie, ſans bleſſer la République, „dont il repréſente la puiſſance; & enfin „que le ſeul moyen de corriger ſon er„reur, étoit de reconnoître la nullité de „ſa cenſure. "

L'Evêque étoit encore trop bouillant pour écouter la modération, animé ſurtout par la Cour; & chaque nouveau pas qu'il faiſoit, étoit marqué par la rigueur. Il excommunia tous les Religieux, les Chanoines & les Curés qui ne vouloient pas dire anathême au Grand-Général; & il mit toutes leurs Egliſes en interdit; c'eſt-à-dire qu'il fut défendu au Clergé, ſous peine de damnation éternelle, de dire la Meſſe, de faire le Service & d'adminiſtrer aucun Sacrement.

Cependant Sapieha n'avoit jamais eu tant d'envie de fréquenter les Temples & les Sacremens, que depuis qu'il étoit excommunié, & chacun uſoit de ſes armes:

 l'Evê-

A. 1693. l'Evêque, du glaive ſpirituel : le Général, d'exécutions militaires ; plus l'Evêque frappoit ſur les conſciences, plus le Général chargeoit les terres de l'Egliſe ; & ſur-tout celles de l'Evêque, ſans égard aux proportions. Ce fut à ce moment qu'il abuſa véritablement de ſon pouvoir ; car quiconque n'étoit pas de ſon parti étoit ſûr de trouver des Soldats chez lui, & des exacteurs ſans miſéricorde.

Le Primat, pour attaquer le mal dans ſon principe, cita l'Evêque à ſon Tribunal. L'Evêque ne comparut point. Le Primat, après avoir déclaré nulle l'excommunication fulminée, prononça l'interdit ſur l'excommunicateur. Ce fut du ſouffre jetté ſur du feu.

Le Nonce Apoſtolique, *Santa-Croce*, attribuoit à Rome ſeule le droit de juger les Evêques. L'Autorité des Nonces établie depuis longtems en Pologne, s'y ſoutenoit alors dans toute ſa vigueur. Ces Miniſtres du Pape n'avoient rien oublié pour étendre leur pouvoir révéré par la multitude ; & outre le droit qu'ils s'attribuoient de juger toutes les cauſes Eccléſiaſtiques, ils avoient uſurpé dans des tems de trouble beaucoup d'autres prérogatives qu'ils ont perdues vers l'an 1728. Le ſiécle dernier n'étoit pas encore le tems

tems de perdre: *Santa-Croce* vouloit A. 1693.
gagner; il caſſa net la Sentence.

Le Primat, en qualité de Primat & de Légat né du Saint Siége, ſe prétendit griévement bleſſé dans ſa Juriſdiction. Il écrivit au Pape pour l'engager à rappeller ſon Nonce, & le punir.

Sapieha, au milieu de ces conflicts, levoit une tête plus altiere. Les trois autres Généraux de la République, Jablonowski, Potoçki, Sluska demanderent auſſi à Rome la ſatisfaction que leur collégue attendoit, demande qui fut appuyée par les uns, conteſtée par les autres dans le Sénat & dans l'Ordre Equeſtre. Il y avoit des Sénateurs qui, ſans avoir recours à aucune Puiſſance Eccléſiaſtique, vouloient qu'on imitât les Vénitiens, lorſque Paul V, en 1606, excommunia le Doge, les Sénateurs & mit tout en interdit. Le Sénat défendit la publication de la cenſure dans toute l'étendue de ſes terres, en diſant que Dieu lui inſpiroit de faire pendre quiconque déſobéiroit. Le Sénat de Pologne n'étoit plus à tems d'empêcher la publication de la cenſure; mais il pouvoit punir quiconque agiroit en conſéquence. Cet avis ne paſſa pas; & le trouble n'en fut que plus grand. C'eſt ainſi qu'on ſe battoit ſur une excommunication, tandis que les

A. 1693. Tartares venoient ravager les frontieres *).

Le Roi, dans ses jours de force, auroit prévenu ou étouffé cet incendie. Livré maintenant à des conseils qui lioient sa conscience en favorisant son envie d'abbaisser les Sapieha, il nourrissoit le feu. Il manda Sapieha pour rendre compte de sa conduite. Sapieha répondit qu'il attendoit le jugement du Pape, & que si Rome n'étoit pas équitable, il en appelleroit à la République.

Le Pape fort embarrassé entre le Roi & la République, le Primat & son Nonce, l'Evêque excommunicateur & le Général excommunié, voulut tout ménager. Il ne rappella pas son Nonce: il ne condamna ni le Primat, ni l'Evêque, il ne donna point d'absolution: mais il suspendit l'effet de l'excommunication pour une année à cause du tems de guerre & de l'importance du Grand-Général de Lithuanie dans la circonstance présente. C'étoit traiter la querelle en Prince, & non en Pape. Ce Parti, quelque sage qu'il parût, mécontenta pourtant tous les dissidens, Sapieha sur-tout, qui, au lieu d'une suspension de peine, se flattoit d'une réparation prompte.

Les

*) Zaluski, tome 2. pages 1229 & 1451.

Les chofes étoient dans ce cahos, lorf- A. 1693.
que le Roi malade à Zolkiew envoya des Univerfaux dont nous rapportons le précis; parce qu'on en prit occafion de brifer le reffort qui pouvoit rétablir l'ordre, & encore pour faire fentir la différence du ftyle dans un Roi foumis aux Loix, & dans un Roi qui fait les Loix.

„Jean III, à la Diète que nous avons „convoquée à Varfovie pour le 22 Decem„bre de la préfente année. Salut.

„La Providence qui nous a mis fur le „Trône d'une Nation libre, & qui difpo„fe de la bonne ou de la mauvaife fanté, „nous a vifité par la maladie au moment „que nous allions nous mettre en chemin „pour affifter à la Diète. Nous recevons „cette vifite avec toute la foumiffion qui „eft due au Créateur, efpérant néan„moins qu'il voudra bien nous tirer des „paroxifmes que nous fouffrons & nous „rendre à la Patrie. Nous voulions même „partir malgré notre foibleffe, fi les Mé„decins, les Sénateurs ici préfens, & le „danger de notre vie ne nous en euffent „abfolument empêché. Nous annonçons „donc à vos Dilections, par ce document „authentique, notre fituation & l'impof„fibilité d'aller à vous pour l'ouverture „de la Diète: & nous vous demandons, „tant pour l'amour de la Patrie que de „notre propre Perfonne, un délai qui

 „nous

A. 1693. „nous permette de travailler à notre ré„tabliſſement ſous notre promeſſe Royale „de comparoître à la Diète auſſi-tôt que „nos forces nous le permettront, ne déſirant les recouvrer que pour votre bon„heur. Voulant donc vous notifier notre „volonté, nous donnons charge au Car„dinal, Archevêque de Gneſne, Primat „du Royaume & du grand Duché de Li„thuanie, de publier & promulguer nos „préſens Univerſaux. Donné à Zolkiew „le 14 Décembre 1693. de notre regne le „vingtiéme.“

On voit, par le ſens de ces Univerſaux, qu'ils avoient été précédés de ceux qui fixoient l'ouverture de la Diète à Varſovie où les deux Ordres attendoient l'arrivée du Chef. On voit encore que ces derniers Univerſaux occaſionnés par la maladie, étoient adreſſés au Primat pour les notifier à la République: voie inuſitée, qui pourtant dans un tems de calme auroit pû paroître ſans conſéquence.

Il faut toujours ſe rappeller qu'un ſeul Nonce ſuffit pour arrêter l'activité d'une Diète. Tous ceux de Lithuanie dévoués à Sapieha ne reſpiroient que le trouble. Le Primat, prévoyant l'orage, s'excuſa de ſe trouver à l'aſſemblée, ſous prétexte d'indiſpoſition; & pour ſuppléer à ſa préſence il écrivit une lettre circulaire aux Sénateurs & aux Nonces pour leur annon-

annoncer les Univerſaux qui retardoient A. 1693.
la Diète. Il leur donnoit un titre qu'il leur avoit refuſé juſqu'alors & ſur-tout aux Nonces; celui de *Freres*. La lettre n'en fut pas mieux reçue. Les Nonces dirent que la publication des Univerſaux ne pouvoit pas regarder le Primat, qui n'a d'autorité que dans l'inter-regne; & que ce feroit reconnoître un quatriéme Ordre dans la République. „D'ailleurs, „ajoûtoient-ils, le Roi ayant une fois „fixé l'ouverture de la Diète, il n'eſt plus „le maître du tems; &, pour changer „le jour, le concours des Ordres eſt né-„ceſſaire.“

Les Serviteurs de la Cour eurent beau repréſenter que le Roi étant infirme à Zolkiew & deſtitué de ſa Chancelerie, avoit bien pû faire quelque faute dans la forme des Univerſaux; que s'il en avoit commis la promulgation au Primat c'étoit ſon autorité qu'il lui remettoit; qu'il ne convenoit pas, pour une erreur de forme dans un cas extraordinaire, de moleſter un bon Roi, & de mettre en danger la République, dont le ſalut dépendoit de la ſanté du Chef & du ſuccès de la Diète; & qu'enfin la demande du Roi étoit non-ſeulement juſte, mais pratiquée ſous le regne d'Uladislas VII, qui retarda une Diète dont la fin fut heureuſe.

Les

A. 1693. Les Nonces de Lithuanie, ſourds à ces repréſentations, s'obſtinerent à ne point entendre la lecture des Univerſaux. Le Primat s'étoit débarraſſé de la promulgation ſur le Chancelier. Celui-ci ſe rendit à l'Egliſe de Saint Jean où les Ordres le ſuivirent. Il n'y eut ni Meſſe du Saint-Eſprit, ni aucune des cérémonies uſitées à l'ouverture des Diètes. Les Nonces Polonois ſe rangerent d'un côté, ceux de Lithuanie de l'autre. Tout ce que put faire le Chancelier, ce fut d'obtenir un moment de ſilence pour notifier la maladie du Roi légalement prouvée; mais lorſqu'il voulut entreprendre la lecture des Univerſaux, cent voix confuſes étoufferent la ſienne. Il ſe retira en diſant qu'on les trouveroit affichés au Château de Varſovie. *Nous y afficherons auſſi nos proteſtations*, répondirent les Lithuaniens. Il n'y eut point de Diète; & jamais elle ne fut ſi néceſſaire *).

Jean ne pouvoit ſe diſſimuler que l'Evêque de Vilna avoit jetté la pomme de diſcorde; & il ſe repentoit d'avoir approuvé ſa rigueur. Il lui écrivit plus en ami qu'en maître, que la paix eſt toujours le plus grand des biens; que l'honneur de l'Epiſcopat s'applique à concilier, non à diviſer; & qu'il devoit ſe réſoudre à reti-

*) Zaluski, tome 2. pages 1304 & 1305.

retirer le glaive de division en marquant A. 1693.
publiquement au Général de Lithuanie le regret de s'en être servi. Le Prélat avec des mœurs irréprochables, le cœur droit, un esprit borné & des Bulles d'excommunication dont il se faisoit un rempart sacré, se persuada de plus en plus qu'il étoit l'organe du Ciel; & qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'au Roi. Esprit contentieux, il étourdissoit le Public de sa conscience & de ses clameurs, prêt, disoit-il, à mourir martyr des immunités. Comment ramener un homme qui se croyoit un autre Saint Thomas, Evêque de Cantorbéri? Les gens de bien même blâmoient son obstination; mais ses adhérens la canonisoient au milieu du trouble; & les plaies de l'Etat se multiplioient.

Le Roi dans le délabrement des affai- A. 1694.
res publiques, travailloit avec plus de succès à celles de sa maison. L'Electeur de Baviere venoit de perdre son épouse & gouvernoit les Pays-Bas pour l'Espagne. L'enfant qui lui restoit de son mariage, étoit regardé comme l'héritier présomptif de Charles II. Sa malheureuse mere, fille de l'Empereur Léopold, lui avoit donné la vie aux dépens de la sienne. L'Electeur veuf étoit un grand parti par lui-même, plus grand encore par les espérances qu'il pouvoit fonder sur son

 fils.

A. 1694. fils. Ces espérances se trouvent développées dans un projet que Jean envoya à l'Electeur au sujet de la succession d'Espagne. On y voit la naissance d'une des plus grandes affaires qui aient armé & déchiré l'Europe. Voici donc ce que Jean écrivoit:

1°. „Comme le Roi d'Espagne Char„les II n'a point de postérité, l'Electeur „doit penser à cette succession pour son „fils.

2°. „Il a deux rivaux à combattre, „l'Empereur & le Roi de France; & n'a„yant point de forces à leur opposer, il „doit s'aider de l'un des deux contre „l'autre.

3°. „L'Empereur qui prétend absorber „toute la succession, ne l'aidera certai„nement pas, & quand même il le vou„droit, il ne le pourroit ni par terre, ni „par mer. Par terre; la France lui fer„meroit le passage: par Mer; il n'a ni „ports, ni vaisseaux.

4°. „L'Electeur doit donc s'attacher à „la France avec laquelle il fera un Traité „de partage afin de recevoir en cédant.

5°. „Ni les Anglois, ni les Hollandois, „ni toute la Ligue d'Ausbourg ne doi„vent détourner l'Electeur de ce parti; „car quoique la France soit environnée „d'en-

„d'ennemis, elle n'eſt pas encore vaincue; A. 1694.
„& qui ſait ſi la Ligue d'Ausbourg ſubſiſtera longtems?

6°. „La France, attaquée de toute part, „offre le vrai moment de traiter avec el„le; car elle ſe rendroit plus difficile, ſi „la paix venoit à ſe faire. Une autre „raiſon doit hâter le traité de partage. „La vie de l'enfant eſt incertaine, & ſi „la mort l'enlevoit, l'Electeur n'auroit „plus rien à demander: au lieu qu'à pré„ſent on peut ſtipuler que ce qui ſera cé„dé à l'Electeur par le traité de partage, „le ſera irrévocablement, quand même „l'enfant ne vivroit plus *)."

On apperçoit que ce plan étoit tracé ſur deux événemens qui devoient faire verſer beaucoup de ſang: la mort de Charles II ſans poſtérité, & celle de l'Enfant Electoral: événemens très-poſſibles, parce que les maux arrivent plûtôt aux hommes que les biens; mais ce qu'on n'apperçoit pas encore, c'eſt l'intérêt que Jean pouvoit prendre à la fortune de l'Electeur. Cet intérêt étoit des plus vifs. Il projettoit de marier à l'Electeur ſa fille unique Théréſe Cunégonde Sobieska.

*) Zaluski, ibid. page 1367.

A. 1654. La Reine, toujours Françoise dans le cœur, avoit au moins autant de part que lui à cette négociation. Elle y voyoit un moyen d'attacher l'Electeur à la France, attachement qu'il eût peut-être fui, s'il avoit prévu l'avenir. Quoi qu'il en soit, le mariage fut conclu; & lorsque la Princesse Electrice prit congé de la Pologne pour aller joindre son Epoux dans les Pays-Bas, elle reçut un adieu de son pere, en forme d'épithalame, & en vers assez mauvais. C'étoit la faute du siécle, plutôt que celle du Roi-Poëte. Le tems de la bonne poësie n'est pas même encore arrivé pour les Polonois. Ce mariage fut la derniere joie que le Roi goûta.

Un incident l'avoit presque rompu. L'Envoyé de l'Electeur à Varsovie exigeoit une dot de cinq cent mille impériales. Cette somme, qu'un Négociant de Londres, ou un Financier de Paris auroit pû donner à sa fille, le Roi de Pologne la trouvoit excessive. La Reine trancha le nœud en s'engageant à son insçu pour une partie de la dot. Mais lorsque le tems de payer fut venu, elle se trouva embarrassée; car le Roi qui lui ouvroit son cœur & son cabinet, lui fermoit son trésor. Elle chargea dix vaisseaux Suédois de bled de Pologne pour la France, où la disette se faisoit sentir.

Ainsi

Ainſi ce fut le commerce qui acquitta la Reine *). A. 1694.

Il eſt important de connoître celui qui lui ſuggera cet expédient. C'étoit l'Ambaſſadeur extraordinaire de France, nouvellement arrivé, *Melchior de Polignac*, Abbé de Bonport, qui s'eſt illuſtré depuis dans d'autres Ambaſſades, auſſi bien que dans l'Egliſe, dans le Sacré Collége & dans les Lettres. Il fut bien-tôt pour la Pologne un objet d'admiration & de faveur. Orné des graces du corps & de l'eſprit, aimable courtiſan, génie lumineux, beau parleur, politique délié plus que profond, il n'étoit venu que pour l'Ambaſſade, & on l'eût pris pour le premier Miniſtre de Pologne. Avant ſon arrivée les Allemands primoient à la Cour; les François prirent le deſſus. Il étoit de tous les conſeils ſecrets; & pendant que le Roi étoit obligé de penſer à ſa ſanté, il s'enfermoit ſouvent avec la Reine. Les Femmes & les Courtiſans oiſifs en plaiſantoient, ſans penſer que la Reine avoit renoncé aux foibleſſes des femmes pour les paſſions des hommes. C'eſt ce que publioit Sapieha, toujours irrité contre la Cour qui ne faiſoit pas ceſſer le ſcandale de Vilna.

*) Zaluski, tome 2. page 1407.

A.1694. Son Manifeste portoit „que ce n'étoit „plus dans le Sénat ni dans les Diètes „que se traitoient les affaires publiques; „mais dans le Cabinet du Roi, ou plûtôt „dans celui de la Reine; que ce Cabinet „étoit devenu le tombeau des Loix & de „la liberté; que c'étoit-là où l'on travail„loit à l'oppression des plus Grands de „l'Etat, qui devoient apprendre par son „propre exemple ce qu'ils avoient à crain„dre pour eux-mêmes; que l'Ambassa„deur de France avoit apporté la ruse de „Mazarin, & la dureté de Richelieu; „qu'il faisoit goûter la hauteur de son „Maître & le despotisme de sa Patrie; „qu'il étoit tems pour les vrais Polonois „de veiller au salut de la République*).

Dans un tems de trouble tout est propre à semer des allarmes. Le Roi convoquoit le Sénat dont les sentimens se heurtoient avec violence; & on y vit se renouveller ce qui arriva plus d'une fois dans les Conseils de Rome & d'Athènes **). Le Grand Veneur, Potoçki, frappa un Sénateur à côté du Roi; c'étoit violer

*) Zaluski, tome 2. page 1364.

**) Lorsque Thémistocle dit à Euribyade: *Frappe, mais écoute*, celui-ci avoit la canne levée sur lui. Ces mœurs qui nous paroissent grossieres, épargnoient le sang humain. On n'employoit l'épée que contre l'ennemi.

violer la Majesté & le Sénat. Il n'y eut A. 1694.
pas moyen d'en tirer vengeance.

Des Diétines s'assemblerent: mais elles se tenoient le sabre à la main. L'Evêque de Samogitie, l'un de ceux qui épousoit la cause de l'Evêque de Vilna, fut pris à la gorge, & il y eut du sang répandu entre ceux qui l'attaquerent, & ceux qui le défendirent.

Ces Diètines sanglantes n'annonçoient pas une Diète où la raison présideroit; ce fut le vertige. On chercha d'abord un moyen de concilier l'Evêque de Vilna avec Sapieha. On avoit réussi à fléchir le Nonce Apostolique qui avoit marqué son regret d'avoir attenté à la Jurisdiction du Primat, pour favoriser la rigueur de l'Evêque. L'Evêque fut infléxible. On eût dit qu'il se plaisoit à secouer le flambeau de discorde sur les comices. Cette premiere session s'écoula en clameurs. La nuit qui la suivit, le fils du Castellan de Lencici *) s'étant échauffé à table sur les affaires publiques avec un Officier de la Cour, le chercha jusques dans l'appartement de la Reine, où il le trouva. Les injures, les menaces, un soufflet, tout cela fut aussi prompt qu'un éclair. L'Officier outragé met l'épée à la main; & il

*) Ville de Pologne au Palatinat du même nom, sur la riviere de Bçura.

A. 1694. il en voit trois tirées contre lui; car le fils du Castellan s'étoit fait accompagner de deux domestiques du Primat. Un Officier de garde se jette à travers les épées; & il en est percé. La Reine entend ce bruit, ouvre sa porte, voit le sang couler, & la garde qui se précipite. On arrête ces gladiateurs, excepté le plus coupable, par égard pour le Castellan son pere, qu'on auroit dû punir pour n'avoir pas donné de meilleures mœurs à son fils. Cet attentat qui violoit l'appartement de la Reine fut regardé comme un crime de Leze-Majesté, & il resta impuni. Dans la confusion où les choses flotoient, l'autorité étoit sans force *).

Les séances recommencerent dans la Diète; mais ce ne fut que pour exhaler le fiel qui étoit dans les cœurs. Les Polonois & les Lithuaniens ne paroissoient plus avoir les mêmes Loix & le même Roi. La fureur passa des Maîtres aux Valets. La République souffre un abus: c'est peut-être politique pour répandre l'esprit guerrier dans toutes les conditions. Pendant les Diètes, les Valets des Seigneurs, en grand nombre, nobles pour la plûpart, s'attroupent, forment deux Armées, l'une Polonoise, l'autre Lithua-

*) Zaluski, tome 2. page 1515.

Lithuanienne, ſous deux Maréchaux, que A. 1694.
les exploits tels qu'ils peuvent être, ont diſtingués, ſortent dans la campagne au bruit des timbales & des trompettes, s'attaquent à coups de pierres & de bâtons ſeulement, ſe pourſuivent dans la déroute, s'aſſiégent dans les maiſons voiſines, & rentrent enſuite dans la Ville comme des troupes réglées. Cette guerre ſans fer & ſans feu, ſanglante pourtant, le fut encore plus dans cette conjoncture.

Deux Officiers Lithuaniens, avec cent cinquante Cavaliers qui n'étoient point attendus ſur le champ de bataille, tombèrent ſur la Livrée Polonoiſe avec le ſabre & le piſtolet. Il y eut des bleſſés & des morts. La partie n'étoit plus égale. La Livrée Polonoiſe ſe retira, & on employa la nuit à prévenir une plus grande effuſion de ſang. On crut y avoir réuſſi; mais le lendemain les cadavres ſanglans furent apportés devant le Château où la Diète délibéroit: ſpectacle qui réveilla toute la rage de la Livrée Polonoiſe. Ce fut une grande imprudence aux deux Officiers Lithuaniens qui avoient commandé le carnage de la veille, de ſe préſenter à la porte du Château. On ſe jette ſur eux, une nombreuſe garde les ſauve à peine; mais leurs domeſtiques ſe voyent au moment d'être mis en piéces; ils ſe précipitent dans le Château. On les pourſuit juſ-

A. 1694. jusqu'à la chambre des Nonces. Les Nonces Lithuaniens sont insultés eux-mêmes; & ils quittent leurs siéges en s'écriant, que puisqu'il n'y a plus de sûreté pour eux dans le sanctuaire de la République, ils se retirent en protestant: protestation qui rompoit la Diète.

Tout le tems que dura cette frénésie, malheur au Lithuanien qui se montroit dans les rues. Il eût mieux valu être Turc ou Tartare. Le Prince Alexandre fut soupçonné d'avoir suscité cette émeute, en répandant de l'argent. Quoi qu'il en soit, il fallut des troupes & toute l'autorité du Roi pour l'appaiser *).

Au milieu de tant d'agitations intestines, il n'étoit pas possible aux Polonois de porter la guerre au dehors. Ils resterent chez eux, oubliant les vûes de leur Roi & les engagemens de la Ligue. Les Impériaux assiégeoient Belgrade & en levoient le siége. Les Turcs ne les poursuivirent pas; mais les Tartares eurent ordre d'aller ravager la Hongrie pour leur ôter les subsistances. Le proverbe qu'il *faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit*, se vérifia encore en cette occasion. Le Général Allemand, *Hofkirchen*, enveloppa ceux qui vouloient l'affamer, sans leur laisser la moindre issue. C'est-là que

*) Zaluski, tome 2. page 1523.

que l'on vit pour la premiere fois des A. 1694.
Tartares quitter leurs chevaux pour combattre à pied & ſe faire jour l'épée à la main. Ils devoient cette réſolution qui leur coûta cher, à Sélim-Gerai qu'ils avoient à leur tête. Les Tartares, en ce moment, valoient mieux que les Polonois.

A. 1695.
La République ſembloit courir à ſa perte. Les conſeils ne parvenoient plus à maturité. Les Lithuaniens vouloient une choſe, les Polonois une autre, & ces deux partis principaux ſe ſous-diviſoient encore en différentes branches qui ſe repouſſoient & revenoient les unes contre les autres. Le Sénat ne regardoit plus l'Ordre Equeſtre que comme une troupe de factieux. L'Ordre Equeſtre n'écoutoit le Sénat que comme une aſſemblée de déclamateurs. Le Roi n'étoit plus reſpecté. On craignoit ſi peu de lui déplaire, que ſa niéce fut répudiée pour un autre lien; & le répudiateur, le Grand-Maréchal, refuſoit de rendre la dot. Rien ne paroiſſoit uni que les quatre Généraux; mais ces deux Armées s'affoibliſſoient toujours de plus en plus; parce que ce n'eſt que dans la paix intérieure que l'Etat nourrit ſes forces.

Si au milieu de ces convulſions civiles les Turcs ſe fuſſent préſentés, la Pologne

A. 1695. logne rentroit sous le joug dont Jean l'avoit délivré. On admira Jablonowski, qui courut de l'agitation de la Capitale aux frontieres, pour réprimer les Tartares; & s'il ne put les empêcher de mettre le feu aux fauxbourgs de Léopol, il sauva du moins la Ville. Jean étoit au désespoir de ne pouvoir plus porter la terreur chez l'ennemi, au lieu de la recevoir. Il auroit trouvé dans le Sultan Mustapha II un ennemi digne de lui. Achmet étoit mort le 27 Janvier aussi peu regretté que son frere Soliman. Mustapha leur neveu, fils de Mahomet IV, étoit propre à dédommager l'Empire de l'incapacité de ses deux oncles. Né avec un jugement solide, du goût pour l'application, modéré dans les plaisirs, ni avare, ni prodigue, bon homme de cheval, adroit à manier les armes, aimant la gloire & plein d'audace, il avoit déclaré, en montant sur le Trône, qu'il ne vouloit pas porter en vain le nom d'Empereur, & qu'il commanderoit toujours ses Armées en personne. Il étoit entré de bonne heure en campagne; &, pour savoir ce que l'Armée pensoit de lui & de ses Généraux, il se déguisoit souvent en Soldat: moyen bien simple pour connoître la vérité: mais la plûpart des Souverains aiment mieux entendre des adulations à visage découvert. Mustapha entendit quel-

quelques plaintes contre ſon gouverne- A. 1695.
ment, & il tâcha de ſe corriger: mais il apprit que ſon Viſir avoit refuſé l'argent néceſſaire pour mettre l'artillerie en bon état; tandis que dans les comptes rien ne paroiſſoit épargné. Il le fit étrangler, & ſon corps expoſé trois jours à la vue du Camp, fit trembler tous ceux qui n'avoient pas autant de titres que le Viſir pour être brigands. Les Turcs ſont féroces, mais juſtes. Après cette leçon, qui en valoit mille, il avoit paſſé le Danube, pris & raſé deux Places, *Lippa* & *Titul*; marché au Général *Vétérani*, qui lui fit ſentir que la réſolution du Chef ne ſuffit pas pour vaincre, lorſque le Soldat eſt tombé dans le découragement. Les Janiſſaires enfoncés tournoient le dos, & à leur tête pluſieurs Bachas. Le premier qui s'offroit aux regards du Sultan ſe nommoit *Schahyn* ou *Faucon*: *Va*, lui dit-il, *tu n'es qu'une grue qui traînes après toi d'autres grues. Regarde-moi faire.* Il avoit le cimetèrre à la main; les fuyards retournent avec lui; Vétérani eſt bleſſé, les Impériaux ſont battus, & ſe retirent *). Sous un grand Prince tout marche de front, Muſtapha à peine couronné avoit penſé à tout. La Marine Turque étoit tombée dans

*) Cantémir, Tome 2. page 237

A. 1695. dans un délabrement total. Les Vénitiens, pourſuivant leurs ſuccès, avoient pris l'Isle de Chio, d'où ils dominoient la Mer. Leur flotte crut voir un preſtige en appercevant celle des Turcs dont elle n'oſa ſoutenir le choc. L'Isle rentra ſous la domination Othomane; & le Sultan vainqueur par mer & par terre, alla triompher dans ſa capitale *).

On s'étonne de l'immutabilité de la Puiſſance Othomane. Depuis la journée de Vienne, preſſée de tout côté, qu'a-t-elle perdu? Quelques Villes qu'elle avoit conquiſes en Hongrie. Pour abbattre ce coloſſe, il faudroit qu'une ſeule Puiſſance Chrétienne fût en égalité de forces. Il eſt peut-être plus ſage de le laiſſer ſubſiſter, puiſque Dieu le ſouffre. C'eſt épargner le ſang des Chrétiens auſſi bien que celui des Infidèles. Quand on leur parle du danger où ils ſe trouveroient, ſi tous les Princes Chrétiens ſe réuniſſoient contr'eux, ils diſent que leur Empereur reſſemble au Lion qui ne craint pas les petits chiens; & ils citent les Croiſades.

Les nouvelles des ſuccès de Muſtapha arrivoient à Varſovie où l'on en prévoyoit de plus funeſtes. Le Sultan en effet ſe promettoit bien de châtier la Po-

logne

*) Cantémir, Tome 2. page 239.

logne de maniere à ne la plus craindre, A. 1695.
furtout n'étant plus défendue par fon Héros qui s'affoibliffoit.

La République ne pouvoit pas fubfifter longtems dans l'état violent où elle fe trouvoit. Le Roi qui en étoit plus accablé que de fon mal, ne ceffoit d'exhorter les Grands à la paix. Il les faifoit fouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour le falut de la Pologne, de fes travaux, de fes victoires, des biens dont il les avoit comblés, du ferment qu'ils lui avoient prêté pour la profpérité publique, & de l'amour de la Patrie, le plus facré de tous les liens.

Le Sénat débarraffé, par la rupture de la Diète, des clameurs de l'Ordre Equeftre fe flatta de délibérer plus tranquillement: mais les Sénateurs Lithuaniens, en haine de l'Evêque de Vilna, vouloient exclure du Sénat tous les Evêques. Cette prétention qui attaquoit ouvertement les conftitutions de la République, étoit trop injufte pour être foutenue; ils fe défifterent, & les Evêques prirent féance à l'ordinaire.

Le premier point dont on convint fut d'imiter le Sénat Romain dans les grands dangers. On fit favoir à tous les Palatinats de prendre garde à ce que la République ne fouffrît aucun dommage, *ne*

quid

A. 1695. *quid detrimenti Respublica capiat.* Après cet avertiſſement plus propre à certifier la grandeur du mal, qu'à donner le reméde, on ouvrit différens avis.

Les uns opinerent à convoquer la Pofpolite *) pour s'oppoſer aux ennemis du dehors, tandis que le Sénat travailleroit à pacifier le dedans.

Les autres voterent pour la Diète à cheval, *Comitia paludata.* Qu'on imagine le Sénat & la Chambre des Nonces ſous les armes au milieu d'une campagne; c'eſt la Diète à cheval. Elle eſt plus tranchante que les Diètes en robe, *Comitia togata;* parce que dans le partage des opinions le ſabre décide **).

Pendant que le Sénat délibéroit, ſans avoir encore rien arrêté, l'Ordre Equeſtre s'occupoit d'un *Rokosz*, mot terrible, ſignal du plus affreux déſordre. Tous les Nobles, en vertu du Rokoſz, ſont obligés de courir aux armes pour venir, diſent-ils, au ſecours de la Patrie; & c'eſt toujours contre le Roi & le Sénat que ſe forme cette confédération. Ils jurent *in caput & animam*, ſur leur

*) Les Lettres avocatoires dont on ſe ſert pour aſſembler cet Arriere-ban s'appellent *Litteræ reſtium.*

**) Zaluski, Tom. 2. pag. 1528.

leur vie & leur ſalut. C'eſt un ſerment A. 1695.
de ſang.

La République effrayée de ſa ſituation, reſta comme ſuſpendue ſans prendre aucun parti. Elle jettoit les yeux ſur ſon Roi. Mais ce n'étoit plus ce Chef plein de force & de conſeil qu'il avoit ſauvée tant de fois. Si elle ne périt pas dans cette tempête, elle en eut obligation à ſes Loix. Un Etat qui en a, peut bien éprouver des ſecouſſes: mais c'eſt la terre qui tremble entre les chaînes de rochers qui l'empêchent de ſe diſſoudre.

Le Sénat voulut du moins laiſſer un acte d'autorité qui pût plaire à la multitude. Le Juif Bethſal ſe rendoit toujours plus odieux. Cent fois on avoit voulu l'aſſaſſiner: mais ſa prudence avoit prévenu les effets de la haine publique. Il entretenoit pour ſa garde trente Nobles Polonois qui conſervoient une vie dont ils avoient beſoin pour ſubſiſter. C'étoit une eſpèce de Premier Miniſtre plûtôt qu'un Fermier. Les Juifs ſe croyoient revenus au regne d'Aſſuérus ſous la protection de Mardochée: mais les Polonois le regardoient comme leur fléau. Ceux qui achetoient de lui les graces de la Cour, furent les premiers à ſe plaindre, & à l'accuſer. Il fut condamné à mort ſans égard pour le Roi.

A. 1695. Tout ce que le Roi put faire, fut de lui ſauver la vie qu'il traîna dans la miſere pour mourir inſolvable. Il s'en fallut peu que le Médecin Jonas ne fût auſſi ſacrifié à cauſe de ſes liaiſons avec Bethſal : mais il parut trop dur d'ôter au Prince un Médecin qui avoit ſa confiance.

Le Ciel ſembloit prendre plaiſir à l'éprouver. Ce n'étoit point aſſez des chagrins du dedans, il lui en arrivoit du dehors. Bruxelles étoit bombardée; & ſa fille, l'Electrice de Baviere, groſſe & éloignée de ſon mari, étoit dans la place. La Reine de Pologne crioit que c'étoit un bel honneur au Roi de France de bombarder les femmes; & que s'il avoit tant d'envie de brûler des Villes, Amſterdam pourroit le ſatisfaire. L'Abbé de Polignac étoit fort embarraſſé de la circonſtance.

A. 1696. Le tems approchoit où Jean alloit ceſſer de regner, de vivre & de ſouffrir. Déjà depuis quatre ans il avoit quitté le commandement des Armées, & récemment la frontiere où ſa préſence contenoit l'ennemi. Varſovie, à cauſe du délabrement de ſa ſanté, étoit devenue ſa réſidence. Le reſſentiment de ſes anciennes bleſſures, la goutte, la gravelle, de l'eau répandue entre cuir & chair, une diffi-

difficulté de respirer ; on ne savoit le- A. 1696.
quel de ces maux le consumeroit. Perdant chaque jour quelque portion de ce *feu principe* qui nous anime, on le voyoit étendu sur un lit de repos, enveloppé de fourrures qui ne rappelloient ni le mouvement, ni l'ame.

Les Turcs & les Tartares savoient bien quelque chose de son état : mais ils le regardoient comme un lion que les autres animaux respectent, même quand il dort. Ils n'entreprirent rien de considérable, lorsqu'ils pouvoient tout oser. On en fut quitte pour des incursions des Tartares que le bras de Jablonowski arrêtoit toujours.

Un fait plus singulier, c'est que la maladie du Roi contribua aussi à sauver la Nation de ses propres fureurs. Se voyant à la veille de le perdre, elle s'occupa bien plus de celui qu'elle auroit pour Chef que des divisions qui l'agitoient depuis trois ans. Ceux qui portoient leurs regards hors du Royaume se partageoient entre les Electeurs de Baviere & de Saxe, & le Prince de Conti. Ceux qui les fixoient au-dedans, nommoient Jablonowski, ou Konski. D'autres qui aimoient le sang de leur Roi parloient du Prince Jacques ou du Prince Alexandre. La Reine étoit accusé de

Æ. 1696. vouloir partager la Couronne & son lit avec le Grand-Général Jablonowski aux dépens de son propre sang ; & au cas qu'elle ne pût y réussir, de faire couronner le Prince Alexandre au préjudice de l'aîné. Dans cette derniere supposition, elle eût encore satisfait son cœur & son ambition. La jeunesse du Prince Alexandre, & le tendre attachement qu'il avoit pour elle lui promettoient de gouverner long-tems en son nom.

C'est ainsi qu'on se disputoit les dépouilles d'un Roi encore vivant, en attendant que l'argent, l'intrigue ou la force décidassent. Il y avoit certainement bien des malheureux dans la République depuis que la maladie lui avoit arraché les rênes du gouvernement ; mais il étoit peut-être lui-même le plus malheureux.

Il éprouvoit la triste vérité qu'il avoit annoncée à sa femme, avant que de monter sur le Trône, qu'il se verroit en bute à la méchanceté des hommes, à ceux même qui auroient le plus à se louer de lui. Les ingrats se multiplioient sous ses bienfaits. Il avoit accumulé le pouvoir, les richesses & les dignités sur les Sapieha ; & les Sapieha s'étoient déclarés contre ses projets en plusieurs rencontres, soupçonnés même d'avoir conspiré

pour

pour lui ravir le ſceptre. Il avoit fait A. 1696.
Grand-Chancelier de la Couronne, Wielopolski ; & Wielopolski, ſon beau-frere, étoit entré dans des liaiſons ſuſpectes avec les Sapieha. Il avoit élevé Radziowski au faite de la grandeur ; & Radziowski, ſon couſin germain, prenoit en ce moment des meſures pour proclamer le Prince de Conti, en oubliant le ſang de ſon Roi. La Ligue Chrétienne continuoit, & il n'en étoit plus le Héros. Après s'être acharné inutilement à la conquête de la Moldavie & de la Valaquie, il laiſſoit Kaminieck entre les mains des Infidéles. On étoit à la veille de cueillir les derniers fruits de la Ligue. Le Prince Eugène qui prenoit la place du Prince Louis de Bade, du Duc de Lorraine, & pour dire encore plus, du Roi Jean, ſe diſpoſoit à terminer glorieuſement cette longue guerre. Le tems n'étoit pas éloigné où le Turc, ſuccombant enfin dans une bataille déciſive à *Zenta*, ſur la Teyſſe, & réduit à demander la paix, alloit céder la Morée aux Vénitiens, la Tranſylvanie à l'Empereur, Aſoph aux Moſcovites, Kaminieck aux Polonois. Mais un voile épais couvroit encore tous ces avantages ; & Jean, dans des momens de calme que des douleurs aigues pouvoient lui laiſſer, ne voyoit que le mal : ſon Royaume agité

A. 1696. au dedans, attaqué au dehors; une Couronne qu'il avoit méritée & portée avec tant de gloire, préte à devenir la proie des factions; incertain si elle resteroit dans sa famille: & cette famille, en se divisant d'intérêts, achevoit de briser son ame.

Il abandonna tout à la fortune; & s'il cherchoit encore quelque consolation, c'étoit, après la Religion, dans les Lettres & la Philosophie qu'il la trouvoit. Deux hommes qui ne le quittoient pas, & qui connoissoient son goût, Polignac & Vota, étoient tout propres à le servir. Mais l'Abbé l'emportoit autant sur le Jésuite, que l'esprit du monde l'emporte en aménité sur l'éducation de l'école & du cloître. Le Roi parloit souvent de la France où il avoit voyagé. Il louoit l'urbanité, la gaieté & la valeur des Seigneurs François: mais il blâmoit cette mollesse de mœurs qui se plie au mal comme au bien, qui fête le vice pourvû qu'il ne soit pas ridicule, cette belle humeur trop belle, qui leur permet de rire tandis que leur Patrie pleure. Il ne leur pardonnoit pas de quitter des noms illustrés par leurs ancêtres, pour prendre des noms de terre; source de confusion où l'on ne distingue plus l'homme nouveau qui achete, & l'ancien Noble qui a vendu. Polignac

lignac jugeoit à ſon tour les Seigneurs A. 1696.
Polonois ; mais avec la réſerve convenable à un Etranger, qui doit ſe concilier la Nation avec laquelle il traite. La Reine livrée plus que jamais aux affaires, étoit ravie que le Roi eût trouvé deux hommes à ſon gré pour tromper ſes douleurs & ſes ennuis. Le Cardinal d'Arquien, à qui Rome n'avoit donné ni génie, ni ſcience, en lui envoyant la pourpre, faiſoit ombre dans ces converſations par des naïvetés & des contes militaires de ſon ancienne vie.

Cependant les propos de Varſovie ſur l'état du Roi étoient fort confus. Les Courtiſans à qui on ne croit guéres ni en bien ni en mal, diſoient qu'il jouiſſoit de tout ſon génie. Ceux qui avoient des raiſons pour ſouhaiter un changement de Maître, aſſuroient que ce n'étoit plus que le ſimulacre d'un Roi, & d'un homme. Le vrai étoit que ſes idées ſe brouilloient ſur la grande machine du gouvernement. Mais il ne lui reſtoit que trop de connoiſſance pour ſentir ſes maux, ceux de ſa maiſon & de la République.

Pendant tout cet hyver de 1696, l'Europe & l'Aſie retentiſſoient tous les huit jours du bruit de ſa mort. Le ſoleil du printems ſembla rallumer en lui quelqu'étincelle de vie. Il alloit dans ſes beaux

A. 1696. beaux jardins de Villanow respirer un air pur, dont il ne devoit plus gueres jouir. Les Médecins lui conseillerent des eaux Thermales, hors du Royaume. Un Roi de Pologne ne sauroit sortir de ses Etats, sans le consentement de la Republique. Le Sénat s'assembla le 2 Juin, & permit à son Maître d'aller chercher sa guérison: mais des accidens redoublés, auxquels on ne s'attendoit pas, s'y opposerent. Le Médecin Juif lui donna du mercure, en trop grande quantité peut-être. Le malade sentant le ravage du remede, s'écria: *N'y aura-t-il personne pour venger ma mort?* Le Juif frémit à ce cri, non seulement pour lui, mais pour ses freres, sachant bien que partout on saisit avidement tout prétexte de les sacrifier; car il faut bien que la prophétie s'accomplisse.

Le Roi un peu revenu de ses douleurs, & voyant autour de son lit des Evêques qui pourroient abuser de ses paroles, condamna lui-même son emportement, & rejetta sa mort sur la force du mal & l'insuffisance de la médecine. Il affecta même de parler des ressources fréquentes qu'il avoit trouvées chez les Juifs *).

La

*) Zaluski, Tom. 3. pag. 5.

La Reine inquiete ſur le préſent & l'avenir, crut qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour le déterminer à un Teſtament. Les tréſors qu'il avoit amaſſés étoient en dépôt dans les Châteaux de Varſovie, de Mariembourg & de Zolkiew. Il importoit à la Reine qu'il en diſpoſât. Elle déſiroit auſſi qu'il recommandât le Prince Alexandre à la République pour le couronner, ſans quitter ſon envie de régner elle-même avec Jablonowski, ſi la fortune le vouloit. A.1696.

L'inſtrument qu'elle employa pour le teſtament fut un Evêque qui lui étoit tout dévoué. Voici peut-être de petits détails; mais tout eſt précieux dans les derniers momens des hommes célébres. Le mot de *Teſtament* embarraſſoit le Prélat, comme ſi un homme ferme ne pouvoit enviſager la mort qui doit le tranſmettre à une meilleure vie. Connoiſſant donc le goût du Prince pour l'érudition, il s'étoit muni de certains paſſages de l'Ecriture qu'il croyoit fort propres à lui faire eſpérer ſa guériſon, à cauſe de ſon peuple. Le Roi répondit par d'autres paſſages dans leſquels il paroît que Dieu ne conſulte pas toujours le bonheur ou le malheur de la terre, pour diſpoſer de la vie des Rois: mais, ajouta l'Evêque, nous le ſupplierons tant; & je m'en vais

 dans

A.1696. dans mon Diocèse pour ordonner des prieres publiques. *Je les aimerois mieux*, dit le Roi, *si elles n'étoient pas ordonnées. Restez dans ma Cour, vous aurez assez de tems pour vous ennuyer à Ploczko.* „Je ne m'y ennuie point, reprit l'Evê- „que, parce qu'après avoir rempli les de- „voirs de Pasteur, je m'occupe agréable- „ment avec Saint Ambroise, S. Chryso- „stôme, Platon & Isocrate; mais en ré- „fléchissant dernierement que ces Grands „Hommes sont morts, je fis mon testa- „ment. " - - *Votre testament*, s'écria le Roi, éclatant de rire, & en pro- nonçant ce vers de Juvénal:

- - *O Medici, mediam pertundite venam.*

„O Médecins, ouvrez-lui la veine du „front pour lui rendre son bon sens. - - „Il s'imagine que les Vivans ne sauront „pas s'arranger sans le consentement „des morts. "

L'Evêque approchant du but, s'efforça de lui prouver que c'étoit sagesse pour sa Maison & peut-être pour le Royaume de consigner ses dernieres volontés. Alors le Roi, prenant son sérieux, lui dit: „A „quoi remédierois-je? Ne voyez-vous „pas que tous les cœurs sont corrompus; „qu'un esprit de vertige s'est emparé des „Polonois; dois-je me flatter de ramener „l'ordre

„l'ordre par un teſtament? Malheureux A. 1696.
„Rois! Nous ordonnons vivans, on ne „nous écoute pas; nous écoutera-t-on, „quand nous ne ſerons plus?

Pour entendre ce qu'il ajoûta par rapport à ſa Maiſon, il faut ſavoir qu'en Pologne les teſtamens ſont plus favorables aux Exécuteurs qu'aux Héritiers. Ces Exécuteurs qu'on choiſit toujours parmi les Puiſſans, abuſent de leur pouvoir pour retenir l'héritage. Il ajoûta donc: „Je „loue celui qui, au milieu de ſa carriere, „fait du bien à ſes proches & à ſes amis: „mais ſait-il ſi ce qu'il laiſſe en mourant „leur paſſera. Que ſont devenues les „diſpoſitions des Rois mes prédéceſſeurs? „Dans une Nation où l'*or* commande, „c'eſt l'*argent* qui juge; & vous voulez „que je faſſe un teſtament! Qu'on ne „m'en parle plus *)."

La Reine entrant à ce moment lut le refus ſur le viſage de l'Evêque. Elle compoſa le ſien, & attendit un tems plus favorable. Il n'en reſtoit plus.

Le 17 Juin, jour de la Trinité, le Roi s'étoit promené dans ſes jardins de Villanow. Il dîna même avec une lueur de ſanté, pendant que la mort travailloit

*) Zaluski, Tom. 3. pag. 7.

A.1696. dans son sein. Peu d'heures après, au milieu de la Famille Royale, une attaque d'apopléxie le renversa sur le parquet. Au bout d'une heure, il reprit ses sens; & regrettant, pour ainsi dire, ce sommeil de mort, où il ne sentoit plus les peines de la vie, il dit, dans une langue qui lui étoit familiere, *stava bene*, j'étois bien. La frayeur glaçoit tous les visages, excepté le sien. Une fermeté guerriere, philosophique & Chrétienne le soutint dans son agonie. Il employa ses derniers momens à faire sentir à ses enfans la nécessité de l'union la plus étroite. Il conjura la Reine de n'avoir d'autres intérêts que les leurs, si elle vouloit conserver la Couronne dans sa famille, leur recommandant à tous de suivre les conseils de Polignac qui avoit mérité, disoit-il, leur confiance & la sienne. Il exhorta aussi les Sénateurs qui l'environnoient à la concorde pour le salut de la République, qui l'intéresseroit encore à la source des Empires, où il alloit; & il mourut, comme Auguste, à pareil jour de son élévation au Trône. On comptoit la soixante-sixiéme année de son âge, & la vingt-troisiéme de son regne *).

Si

*) Moréri & l'Auteur des Revolutions de Pologne, Massuet, le font mourir âgé de soixante & douze ans. Cette faute de chronologie n'est pas

Si j'entreprenois son panégyrique, je copierois le discours que *le Staroste d'Odolanowski*, âgé alors de dix-neuf ans, aujourd'hui *le Roi Stanislas de Pologne*, prononça à la tête des Nonces, sur son tombeau, & en le copiant, j'honorerois à la fois, l'éloquence prématurée du jeune Orateur, & la mémoire du Prince qu'il louoit. Il n'en montroit que les côtés brillans. Un Historien doit aussi en découvrir les taches. A. 1696.

Ce qui arriva, ses cendres étant encore chaudes, apprend aux Rois que la postérité les juge sans miséricorde. On oublia qu'on venoit de perdre un Héros, pour se souvenir qu'il avoit manqué de foi à la République. Il s'étoit engagé par ses *pacta conventa*, à élever deux Forteresses où la nécessité l'exigeroit; on n'en voyoit qu'une: à fonder une Académie pour l'instruction de trois cents Gentils-hommes; il y avoit manqué: à satisfaire l'Electeur de Brandebourg dans les prétentions qu'il

 avoit

pas d'une conséquence si dangéreuse que tant d'autres mensonges historiques qui noircissent ce qui est blanc, & qui blanchissent ce qui est noir. Je la releve pourtant cette petite faute, pour apprendre à ceux qui écrivent l'Histoire, que le premier devoir de l'Historien, c'est de douter. Si Moréri & Massuet avoient lû Zaluski, *Tom. 2. pag. 1169.* & Lengnich, *pag. 269.* ils auroient sçu l'âge de Jean Sobieski.

A. 1696. avoit sur la Ville d'Elbing; il ne l'avoit pas fait; & on craignoit que cette omission ne causât un jour quelque guerre funeste à la Pologne. Il avoit promis sur toute chose de reprendre Kaminieck; il n'y avoit pas réussi. Comment faire pour se conduire dans le labyrinthe des événemens? Il avoit battu tant de fois les Turcs, sans pouvoir leur enlever cette Forteresse si précieuse à la Pologne; & son successeur la recouvre, à la paix de Carlowitz, en 1699, sans coup férir.

On reprochoit encore à sa mémoire, ses acquisitions en Pologne, contre les Loix qui défendent expressément aux Rois d'acquérir; sa foiblesse pour la Reine, dont il avoit fait une femme d'Etat, contre l'Etat; ses tentatives pour assurer le Trône au Prince Jacques, avant les suffrages de la Nation; les brigandages du Juif Bethsal; l'altération de la monnoie; ses guerres inutiles depuis le commencement de la Ligue Chrétienne, qui avoient coûté à la Pologne deux cents mille hommes au moins, & plus de millions qu'il n'en falloit pour la mettre dans l'abondance.

Au lieu de le pleurer, on s'occupoit à disputer ses trésors. La Reine les revendiquoit. Le Prince Jacques pensoit à s'en emparer à force ouverte. Le Grand-Maréchal & une partie du Sénat, prétendoient qu'ils

qu'ils appartenoient à la République. Ces A. 1696. trésors, dont on faisoit tant de bruit, amassés à la tête du Royaume & des Armées, n'auroient pas fait la fortune d'un Munitionnaire général dans le pays où ils passerent. Ils consistoient en cinq à six millions, que l'Abbé de Polignac, de concert avec la Reine, eut l'adresse de faire transporter en France, afin que le Prince Jacques ne s'en servît pas pour monter sur le Trône, au préjudice du Prince de Conti, que Louis XIV, vouloit y placer: mais l'opinion les grossissoit.

Jean aimoit l'argent, il ne s'en défendoit pas: mais ceux qui lui en faisoient un crime devoient dire aussi qu'il sçavoit l'employer à faire triompher la Pologne. Tout le tems qu'il commanda en Ukraine, n'étant encore que Grand-Général, son argent le servit mieux que ses troupes contre les prodigieuses armées de Tartares & de Cosaques qui se jettoient sur les terres de la République. On disoit publiquement les *étrennes des Tartares.* Nous avons vû qu'à la grande expédition de Vienne il ouvrit ses trésors, & on savoit qu'il s'en faisoit des créatures dans toutes les Cours. A l'Armée, les espions se louoient de sa libéralité, & personne n'étoit mieux servi. Sa maxime étoit de ne répandre qu'utilement.

A. 1696. Voilà pourquoi beaucoup de Seigneurs inutiles ſe plaignoient. Il eſt vrai que ſur la fin de ſa vie cette économie devint encore plus ſerrée; c'eſt que preſſentant la mauvaiſe diſpoſition des Polonois pour ſes enfans, il vouloit leur laiſſer aſſez de bien, pour les conſoler de la perte de la Couronne; faute bien pardonnable, quand on penſe qu'il étoit pere.

Ce qui arriva à ſa Maiſon, apprend aux enfans des Rois que, ſans l'union, ils peuvent perdre tous les avantages de leur Naiſſance. Le Prince Jacques, avant que d'avoir perdu toute eſpérance de régner, ſe vit pourſuivi le ſabre à la main dans une Diétine, & au lieu d'un Trône, il eut une priſon à Leipſik, d'où il ne ſortit que pour vivre en Siléſie, ſous le bon plaiſir de la Maiſon d'Autriche. Le Prince Conſtantin, échappé de la même priſon, ſe maria en Pologne comme un ſimple Gentil-homme. Il épouſa une Baronne Allemande, fille d'honneur de la Princeſſe de Neubourg; mariage que la paſſion avoit fait, & que le repentir tenta inutilement de diſſoudre. Le Prince Alexandre alla vivre à Rome, où le Pape ne voulut point le voir à cauſe des honneurs qu'il demandoit: il ne les reçut qu'en habit de Capucin, après en avoir fait les vœux dans ſon agonie pour aſſurer

rer ſon ſalut, à ce qu'il croyoit. La Reine leur mere paſſa auſſi bien des années au milieu des Princes de l'Egliſe, ſituation dont elle s'ennuya enfin. Elle vint mourir dans ſa Patrie, au Château de Blois que Louis XIV lui donna pour dernier aſile. A. 1696.

Le nom de Sobieski a diſparu: mais ſon ſang coule encore dans la ligne féminine; & ſa poſtérité eſt ſous les yeux de l'Europe: ce fils d'Empereur, plus heureux que ſon pere, en régnant ſur la Baviere; ce jeune Héros que l'Angleterre méconnoît, & que la France voudroit remettre ſur le Trône de ſes ayeux: cet autre Prince que le ſeul nom de Turenne rendroit cher à la France: tous trois ſont arriere-petits-fils du fameux Sobieski, tous trois dignes de l'être.

Les ennemis ou les envieux du Roi Jean, lui donnerent, avant ſa mort même, le nom de *Veſpaſien*. S'il en eut un défaut, l'amour de l'argent, il en eut auſſi les vertus. Comme lui, il fut porté ſur le Trône par ſes ſervices militaires. Les graces de l'eſprit, les langues qu'il parloit, les lettres dont il ſe nourriſſoit, l'enjouement de ſa converſation, la douceur de ſes mœurs, la fidélité dans l'amitié, la tendreſſe conjugale, l'amour paternel: toutes ces qualités qui en au-

A. 1696. roient fait un aimable Particulier, n'auroient pas suffi à sa haute destinée. Doué de la force du corps & du feu du génie, savant dans les Loix, dans les intérêts des peuples & dans la guerre, aussi éloquent dans les Diètes, qu'entreprenant dans les Armées, il avoit montré à sa Nation, avant que de régner sur elle, qu'il sçauroit la gouverner & la défendre. Il eut éminemment la plûpart des vertus du Trône. Il rendit justice à ses ennemis comme à ses amis; & il traita ceux-ci comme au tems où il avoit besoin d'eux pour y monter. Vif, il s'emportoit aisément: mais son cœur étoit sans fiel. S'il fut cruel envers les Turcs vaincus, c'étoit l'esprit de croisade, qui dans ces occasions seulement altéroit la bonté de son naturel que la Philosophie n'avoit pas assez perfectionné. Il fut offensé plus d'une fois dans un Etat où la liberté est toujours en garde contre la main qui gouverne, & cette main ne vouloit frapper que ceux qui offensoient la Patrie. Sa religion ne connut point l'intolérance: les Grecs Schismatiques, les Protestans, les Juifs & quelque reste de Sociniens vécurent en paix sous lui. C'étoit beaucoup pour un tems où d'autres Puissances Catholiques chassoient ou étrangloient leurs sujets pour les convertir. Citoyen sous la Couronne, il assem-

bla

bla la Nation plus ſouvent qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Son régne s'écouloit dans le ſein du Sénat, au milieu des Diètes & dans les exploits de guerre. Il ne crut jamais que le Palais d'un Roi ne dût être que le Temple de la magnificence & des plaiſirs. Il connut les affaires & les hommes. Dans tous ſes projets de campagne, écoutant tout le monde, il fut lui ſeul ſon conſeil; & ſachant combien la préſence d'un Roi eſt néceſſaire pour la diſcipline, la célérité & la victoire, il ne ceſſa de marcher que dans le tems que la maladie l'arrêta. Sa Patrie l'admira: elle l'eût aimé peut-être, ſi un Peuple libre ne craignoit pas ſans ceſſe pour ſa liberté; peut-être encore s'il eût moins aimé la Reine. Il eut une gloire ſinguliere, celle d'humilier la puiſſance Ottomane, qui depuis ſi longtems humilioit les Couronnes Chrétiennes. Toute l'Europe rechercha ſon alliance; & la Pologne eut ſous lui une importance qu'elle a mal conſervée. L'Alexandre du Nord, Charles XII, en pleurant ſur ſes cendres, s'écria: *un ſi grand Roi ne devoit pas mourir.* L'Hiſtoire eſt plus ſévere que les Souverains. A. 1696.

Le grand Roi de Pologne ſera celui qui, laiſſant en paix les Turcs & les Tartares pour regarder autour de lui une terre féconde,

A. 1696. conde, de beaux fleuves, la Mer Baltique, & la Mer Noire, donnera des vaisseaux, des manufactures, du commerce, des finances & des hommes à ce grand Royaume: celui qui abolira la puissance Tribunitienne, le *liberum veto*, pour gouverner la Nation par la pluralité des suffrages: celui qui apprendra aux Nobles que les Serfs qui les nourrissent, issus des Sarmates leurs Ancêtres communs, sont des hommes, & qui, à l'exemple d'un Roi de France, plus grand que Clovis & Charlemagne, bannira la servitude, cette peste civile qui tue l'émulation, l'industrie, les Arts, les Sciences, l'honneur & la prospérité. C'est alors que chaque Polonois pourra dire:

Namque erit ille mihi semper Deus.

Fin du neuvième & dernier Livre.



TABLE



TABLE DES MATIERES

contenues dans ces trois Volumes.

Nota. *Tous les Articles qui suivent la citation d'un Tome, s'y rapportent jusqu'à l'indication d'un autre Tome.*

APTE',

de

après

 tienne,

D.

le

F.

&

G.

K.

KIEL-

N.

O.

PRZE-

S.

tion

criminel

Z.

Fin de la Table des Matieres.

Imprimé à Leipſic,

Chez J. G. I. BREITKOPF.

